

530 P42C

vendredi 26 février 1937.
seizième année, n° 49

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

8 MARS 1937

publication hebdomadaire
un an : 75 frs ; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Custos, quid de nocte?...

L'œuvre posthume d'Henri Pirenne :

« Histoire de l'Europe » des Invasions au XV^e siècle

La question juive

En quelques lignes...

Libres propos...

Mérimée

Saint Jérôme à vue d'oiseau

Lectures.

Comte Gonzague de REYNOLD

Vicomte Ch. TERLINDEN

Fernand DESCHAMPS

* * *

TESTIS

Fernand AUBOIN

D^r Denys GORCE

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve :

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaeus
Confiseur

USINE:

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.88.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.83.58

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA MOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

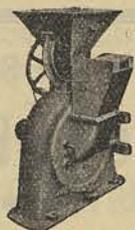
Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Machines p^r Boulangeries
et Pâtisseries

Fours, Pétrins, etc.



Broyeurs pour tous produits

Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

A. LECOCQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.89.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommés
et réglissés, etc.)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

3 fils

ET

” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

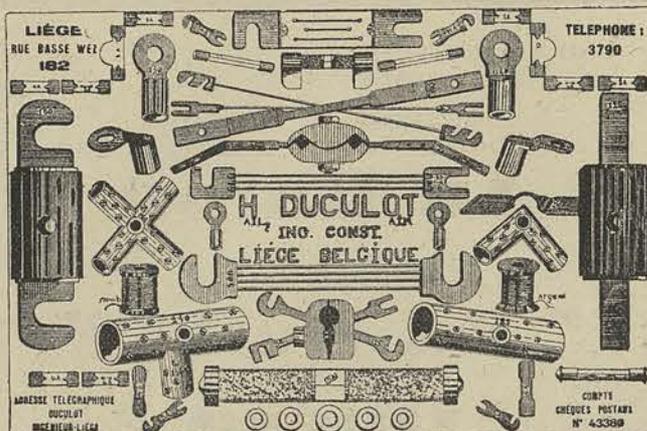
1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattejar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Ouidronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A OHAUD



Fusibles — Serre-câbles — Fil de résistance et chauffage

Société Anonyme Métallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Midox-Liège.

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires

Les Glaces de Sécurité spéciales POUR Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SECURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'
UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvélais;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franière;
- S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvélais;
- S. A. des Glaces d'Auvélais, à Auvélais;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

REMISE A NEUF DES FAÇADES
par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

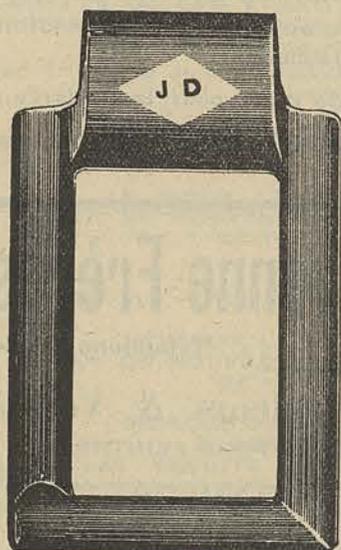
Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.

GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 836 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97.956

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU CLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme
HUY-Nord]

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spé-
ciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-
chrome - Fonte au molybdène-chrome -
Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anulenne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés,
Réservoirs galvanisés.

Renseignements
&
Références

67, Boulevard
E. de Laveleye
Liège



SOLUTIONNE tous problèmes d'ÉTANCHEITÉ

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone : Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

BÉTON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,
Ouvrages d'Art, Fondations, Pieux,
Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :
BRUXELLES
31, avenue du Boulevard

Adresse privée :
GAND
8, plaine St-Pierre

Appareils Sanitaires

EN GROS

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtrai

Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux
et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.



Les Isolants électriques

H. Janssen-Foulon

41-43, rue Rubens, BRUXELLES 3
Registre du Commerce : N° 4536
Téléph. 15,32.16 Télégr. ISOLA-BRUXELLES
Codes A. B. C. 5th Ed. - LIEBER

TOUS LES ISOLANTS

Pour l'Electricité... l'Automobile... la Radio...
l'Industrie...

MICA Spécialité de mica pour la Poèlerie...

SOCIÉTÉ ANONYME

Établissements LUOR

Hubert DOCHEN

Rue Honlet, HUY
Tél. 833

Dépôts : LIÈGE, 13, rue St-Pierre
Bruxelles, rue de Lausanne

Fabrique de Couleurs
Vernis — Émaux — Siccatis
Pinceaux en tout genre

Etablissements Lavenne Frères

DOUR

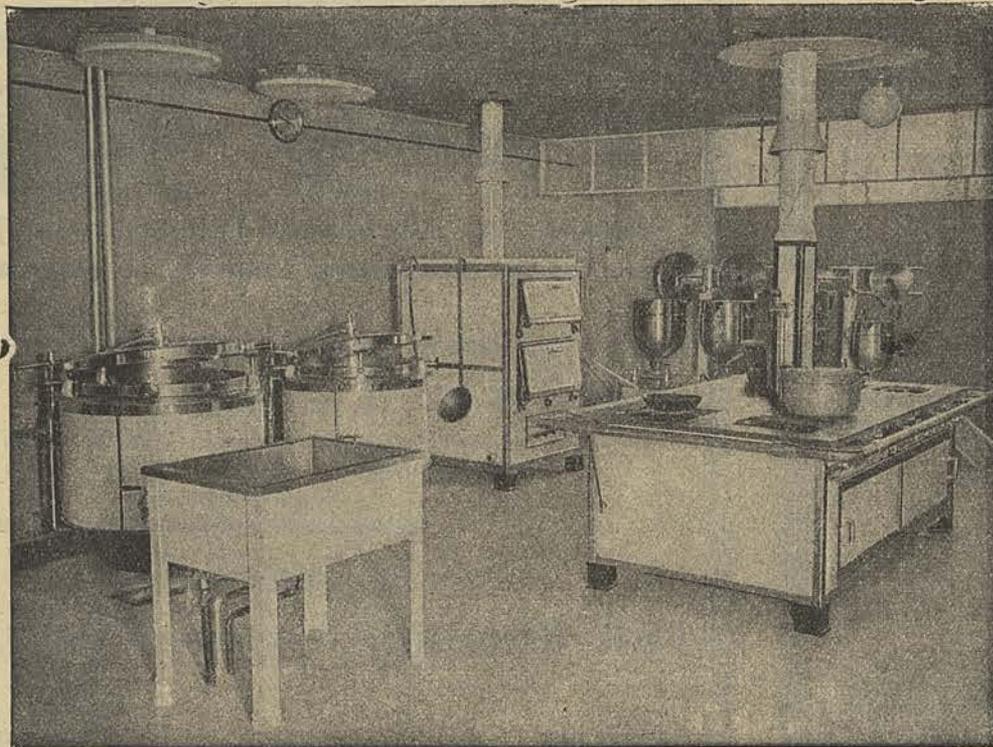
Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
Couleurs préparées « VATALINE »
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
Couleur émail LAMELAC
TOUT POUR LA PEINTURE

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la S. A. LE CHAUFFAGE



Siège social :

55, Cantersteen, Bruxelles

Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :

93, r. de la Cathédrale, Liège

Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :

Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.

Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers

Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :

Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.

Hôpital Civil d'Anderlecht.

Hôpital Civil de Charleroi.

Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale Jociste. Etc., etc.

Principaux restaurants à l'Exposition

ÉTUDE, DEVIS & PROJETS
SANS ENGAGEMENTS

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)

sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS
DE
LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES
VERS
L'ÉGYPTE, CEYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON
PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES
Prix de passage réduit, aller/retour
en 1^{re} classe de **MARSEILLE** au **JAPON** - £ 125.—

DE
LOS ANGELES ET SAN FRANCOISCO
VIA HONOLULU

VERS
LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 16,500 TONNES

DE
SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B. O

VERS
LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE
EN CORRESPONDANCE
AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,

COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.

A ANVERS

Palme Faloon, 18.

A GAND

40, rue Flévé.

ou à la

NIPPON YUSEN KAISHA

88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, qual de Marlemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

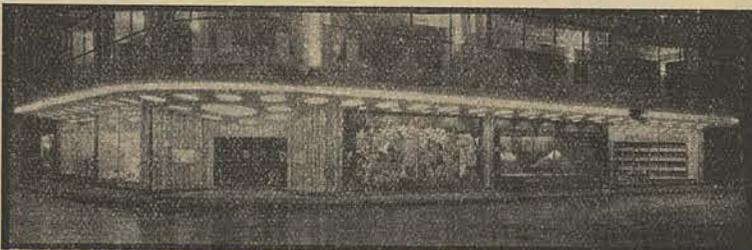
24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°
20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



INSTALLATIONS FRIGORIFIQUES

DKW

Ateliers Raymond STRICKAERT

1-3, rue de l'Acétylène, BRUXELLES

Téléphone 21.04.48

Chèques postaux 1274.27

Carrières et Fours à Chaux

de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · FETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

EXPOSITION UNIVERSELLE BRUXELLES 1935
Médaille d'Argent — Diplôme d'Honneur

BRULEUR AU MAZOUT

Gazhuile

SPÉCIALITÉS : Cuisinières : ménagères, restaurants, ba-
teaux (avec distribution eau chaude), Ré-
chauds, Cuves cuivre à bouillir linge,
Chaudières tubulaires (pour chauffage cen-
tral et distribution eau chaude).
(Fonctionnant avec notre brûleur mazout
sans force motrice.)

ÉCONOMIE
PROPRETÉ
FACILITÉ

Rue Florent Dethier, 84, NAMUR

TÉLÉPHONE 1548

S. A. MARBRES BELGES

à **BASÈCLES** (Hainaut)

Tous marbres belges et étrangers
Fabrication de cheminées, capucines,
lambris, carreaux de pavement, etc., etc.

Maison spécialisée dans les
grands travaux d'art religieux.

Références : Eglise St-Martin à Ypres, N.-D. du Sacré-Cœur à Anvers, Nouvelle église de Moll, Chapelles des Frères maristes à Bonsecours, des Sœurs de la Verte-Feuille à Tournai, Couvent des R. P. Jésuites à Enghien, etc., etc.

BOIS DE TOUTES ESSENCES

Établissements «**Louis BODSON**»

138, rue de Visé, JUPILLE-LIEGE

TÉLÉPHONES : 705.12 - 705.31

Toujours en stock bois pour menuiserie et ébénisterie

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES ——— CHÊNES

MAISON

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE

TOURNAI

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

CARRIÈRES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“**MARCHAUX**” Société anonyme
à **PÉRUWELZ**
(Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

Établissements “**GELDERBETON**”

Société en nom collectif

B. BUELENS & VANDENNIEUWENHUYSEN

Bureaux et Chantiers :

Avenue de Schaerbeek, 189, **VILVORDE** (Bruxelles)

Tél. Vilvorde 51.00.98 C. C. P. 1192.06 Reg. Com. Bruxelles 72.100

Fabrication de **TUYAUX EN BETON** armé et comprimé
admis par toutes les Administrations Communales

Grandes séries, toutes dimensions **Citernes et Réservoirs**
en béton armé

CLOTURES en béton armé en tous genres

Toutes les Applications du Béton. — Piquets pour prairies

DEMY

MEUBLE et DÉCORE
EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION

Rue Méan, 23, Liège

Tél. 274.97

ATELIERS-BUREAUX

Val-St-Lambert

Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.

**Pour vos travaux
voici la firme efficiente**

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

Tél phones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPÉCIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



LA PREMIÈRE

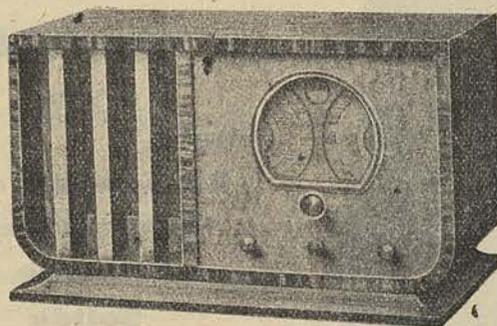
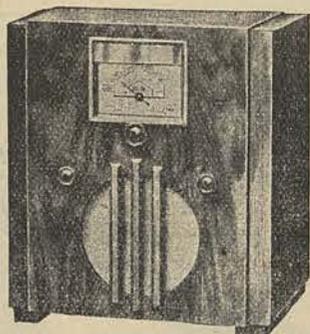
DES MARQUES BELGES

A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Gouvjons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes : 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

Un papier peint frais c'est
de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

U. P. L.

vous offrent des Papiers
Peints toujours nouveaux,
d'une fraîcheur durable et
du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers
"SANOLIN" lavables

Demandez à votre Tapisier

LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents

— Fondée en 1853 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES



LE "MOSAN"

POÊLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "MOSAN"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

à HUY (Belgique)

"SWAN"

**DONNE TOUJOURS
SATISFACTION**

Le "VISOFIL"
en un clin
d'œil vous
voyez où en
est l'encre.

Les porte-plume
"SWAN" durent toute la
vie. Ils n'ont pas d'égal pour
écrire avec aisance, avec
souplesse. Leurs services sont
invariables. Ils existent en
toutes dimensions et couleurs
pour satisfaire tous les
goûts, tous les besoins.

Le
"LEVERLESS"
Pour le rem-
plir rien que
deux demi-
tours en haut

EN VENTE PARTOUT

La revue catholique des idées et des faits

Custos, quid de nocte?...

L'œuvre posthume d'Henri Pirenne :

« Histoire de l'Europe » des Invasions au XVI^e siècle

La question juive

En quelques lignes...

Libres propos...

Mérimée

Saint Jérôme à vue d'oiseau

Lectures.

Comte Gonzague de REYNOLD

Vicomte Ch. TERLINDEN

Fernand DESCHAMPS

* * *

TESTIS

Fernand AUBOIN

D^r Denys GORCE

Custos, quid de nocte?...⁽¹⁾

C'est la troisième fois que j'ai le privilège d'occuper cette tribune. Il y a treize ans, exactement le 15 janvier 1924, que j'y montai pour la première fois, et non sans émotion, il m'en souvient. Ma conférence avait alors pour sujet : *La pensée catholique et le monde contemporain*. L'année suivante, 1925, ce fut : *Décadence de l'Europe*. Aujourd'hui, sous ce titre qui est l'appel du prophète Isaïe à la sentinelle dans la nuit, je vais achever ma trilogie bruxelloise et chercher à distinguer au fond de l'obscurité contemporaine les linéaments du monde nouveau.

I

Est-ce une entreprise impossible? Non, si l'on projette sur le contemporain le double rayon de la philosophie et de l'histoire. Mais qu'est-ce que l'histoire?

L'histoire ne signifie plus le simple récit des événements que l'on enchaîne selon l'ordre chronologique, en se gardant de juger. L'histoire, c'est les événements eux-mêmes, leur ensemble, leur déroulement, leur dynamisme. L'histoire, c'est la vie humaine, c'est-à-dire une « force qui va ». L'histoire n'est point synonyme de passé, le passé n'est qu'une partie de l'histoire. Et le passé lui-même n'est jamais mort, jamais révolu. L'histoire le prend, l'entraîne, le pousse vers nous. L'histoire, à notre tour, nous prend, nous entraîne et nous pousse vers l'avenir. Nous sommes ainsi dans l'histoire; elle nous fait, si nous la faisons. Nous pouvons lui résister, la diriger, la détourner, mais nous n'échappons jamais à l'histoire, nous ne sortons jamais de son cours. Plus nous tentons d'efforts pour l'oublier, la contrarier, plus elle revient sur nous avec une violence destructive et vengeresse. Des Etats ont payé de leur existence la rupture de leur histoire et la haine de leur passé.

Les temps que nous sommes contraints de traverser doivent nous inspirer un sentiment vivant, dramatique de l'histoire. Si jamais nous sommes en état de comprendre que l'histoire n'est point le seul passé, c'est bien maintenant que nous vivons des temps historiques et que nous sommes acteurs ou du moins

figurants dans le drame de l'Europe; c'est bien maintenant où le passé, même le plus lointain, reflue sur l'Europe par-dessus toute l'époque moderne. Nous ne pouvons plus nous contenter de suivre les faits qui se précipitent en spectateurs distants, désintéressés. Le « comment » des faits ne saurait nous suffire. Car voici notre inquiétude : où va l'Europe? où allons-nous avec elle? Comme dans tous les moments de conflits, de transformation, de révolution, c'est le « pourquoi » qui se pose. Mais le pourquoi, c'est le problème des causes, le problème des fins, le problème de la destinée humaine, en un mot le problème philosophique. Histoire et philosophie se rejoignent pour essayer de nous apporter une réponse. Ce que veulent connaître, en effet, nos esprits angoissés, c'est le sens de l'histoire, car c'est la vertu de ces temps, encore une fois historiques, d'appeler nos esprits à souffrir lorsqu'ils pensent, ou plutôt à penser parce qu'ils souffrent.

L'histoire nous apporte donc le comment des faits qu'elle rassemble, qu'elle vérifie, qu'elle hiérarchise, qu'elle entraîne. La philosophie nous apporte le pourquoi. Ainsi l'histoire et la philosophie travaillent ensemble à dégager les lignes de force de l'histoire.

« Lignes de force » : cette expression, qui renferme toute une philosophie de l'histoire, je l'expliquerai par une image, une similitude :

J'évoquerai ces câbles chargés d'énergie électrique, dispensateurs de force et de lumière, mais aussi de mort pour qui les touche imprudemment; ces câbles qui, de pylône en pylône, suivant des directions constantes, traversent la succession des paysages, l'étendue des terres, la diversité des nations, franchissent les montagnes où s'allongent jusque sous les vagues de la mer. Ainsi l'histoire est parcourue d'un bout à l'autre par des lignes de force. Celles-ci sont déterminées par des faits et, le plus souvent, par des idées qui donnent à toute une époque sa direction initiale. Déroulements, enchaînements de causes et d'effets que l'on peut suivre de leur origine, de leur usine génératrice, à travers toute la diversité des milieux, toute la diversité des moments, jusqu'à ce qu'ils aient produit leurs ultimes conséquences. Sans doute cela n'est pas si simple. Il n'est point facile de dégager ces lignes de force qui semblent parfois se briser ou disparaître.

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal Mercier et Grandes Conférences Littéraires.

Elles ne cessent, en effet, d'être contrariées, déviées; on les voit arrêtées et comme poussées en arrière par des forces contraires. Elles n'en reprennent pas moins leur route, grossies par des apports nouveaux qui viennent se brancher sur elles.

Pour arriver à dégager ces lignes, à découvrir leur point de départ et suivre leur direction, il faut avoir devant soi un vaste espace de temps; il faut apprendre à penser, non par années, non par siècles, mais par époques.

Une époque, en géologie, est la durée qui succède à un grand changement de la terre et qui est conditionnée par celui-ci, jusqu'à ce qu'un autre grand changement bouleverse l'aspect du globe, transforme les conditions de la vie. En histoire, une époque est un phénomène analogue. C'est une durée entre deux grands changements. Le premier ouvre l'époque, le second la ferme, mais en même temps il inaugure une autre époque. Nous reconnaissons qu'un changement s'est produit lorsque nous enregistrons, à un moment donné de l'histoire, tel événement ou telle série d'événements qui, après avoir modifié profondément ou détruit l'état antérieur, lancent à travers les siècles une nouvelle ligne de force. Cet événement ou cette série d'événements ne sont point le produit d'un hasard ou d'une simple circonstance. Il y a toujours une lente et longue préparation. Toute époque se prépare dans celle qui la précède et se prolonge dans celle qui la suit. Mais elle se prépare comme un être vivant se forme dans une matrice, elle se prolonge comme un cadavre se décompose dans un tombeau. Elle ne vit qu'à partir de l'instant où un choc historique lui a donné naissance jusqu'à cet autre instant où un autre choc historique lui donnera la mort.

Une époque n'a de durée réellement vécue que celle de son principe vital, et ce principe vital est une certaine conception de l'homme, une certaine manière de placer l'homme dans l'univers, de résoudre le problème de sa destinée. Le principe vital d'une époque est donc une idée de l'homme. Elle n'est pas unique, mais dominante. Elle n'est pas immobile, mais elle se développe dans toutes les directions autour de son centre. Enfin elle se concrétise, elle s'applique dans les faits. D'où une civilisation. Mais la durée d'une civilisation dépend elle-même d'une autre durée : celle de son principe vital, qui est, je le répète, une idée de l'homme. Nous mesurons cette durée par le temps, mais ce n'est qu'une mesure mathématique. Nous en avons besoin, mais elle est insuffisante, parce qu'elle fractionne arbitrairement la succession, la continuité, les lignes de force. Le temps mesure le mouvement, mais d'autres instruments sont nécessaires pour évaluer les forces.

II

L'histoire, ou du moins l'histoire de l'Europe, vous savez comment les manuels la divisent : l'antiquité, le moyen âge, les temps modernes. Les manuels ne savent pas très bien où et quand l'antiquité commence. Ils sont gênés, parce que derrière toute l'antiquité apparaît maintenant un monde immense et obscur qui est celui de la préhistoire. Quant aux temps modernes, les manuels nous laissent sous cette impression qu'ils sont l'époque ultime de l'histoire et par conséquent qu'ils dureront toujours.

Je me propose de vous démontrer que les temps modernes sont finis, que l'époque moderne est close et que nous entrons dans une autre époque. Plus tard les historiens lui appliqueront une étiquette, mais laquelle? Nous n'avons ici qu'une certitude, si l'on peut dire, négative : ils ne l'appelleront plus moderne. « Moderne » appartient désormais au passé, comme « médiéval » et comme « antique ». Nous sommes au delà du moderne aujourd'hui, et même dans l'antimoderne.

Nous avons donc sous les yeux, maintenant, toute la perspec-

tive, toute la durée des temps modernes, comme nous avons sous les yeux toute la perspective et la durée du moyen âge, toute la perspective et la durée de l'antiquité. Voulons-nous donc regarder vers l'avenir? Voulons-nous essayer de distinguer dans la nuit les vagues linéaments du monde qui se forme, de l'époque nouvelle où nous entrons? La seule méthode possible, à moins de nous livrer au jeu facile des anticipations, des hypothèses et des prophéties, consiste à regarder en arrière, à prendre l'époque moderne dans sa totalité sous notre projecteur, à en dégager la ligne de force, l'idée dominante, le principe vital, qui sont une idée de l'homme.

Mais cette époque moderne, si nous cherchons à la comprendre, il nous est impossible de l'isoler. Elle prend place dans une série continue. D'autres époques la précèdent et la préparent, même de très loin. Car il y a une marche de l'homme à travers les âges. Nous en savons assez, maintenant, sur l'homme pour le voir, après la quatrième période glaciaire, se diriger lentement vers nous. Notre civilisation débute avec le néolithique. C'est la longue et obscure époque du clan, de la tribu : la préhistoire. Puis vient celle de la cité : le monde antique. Puis vient celle de la chrétienté : le moyen âge. Enfin, celle de l'homme : les temps modernes.

Toutes ces époques, même la préhistoire, sont beaucoup plus proches de nous que la notion mathématique du temps ne nous le fait supposer. Nous subissons encore l'impulsion initiale que d'autres poussées sont venues accélérer dans la suite. Et ce fut une impulsion religieuse. A l'époque du clan, de la tribu, l'homme se concevait membre d'un groupe restreint, non par le sang, mais par une parenté mystique, une communion à une force sacrée qui donnait au groupe son lien, son nom, son symbole. A l'époque de la cité, le groupe s'est étendu, il s'est organisé, il a des lois écrites et il connaît son histoire : le passé commence de s'incorporer dans la vie. Mais l'homme, s'il s'individualise, s'il est au bénéfice d'un droit, appartient encore tout entier à la cité, et c'est une appartenance religieuse : la cité le possède tout entier par les morts et par les dieux, par la chaîne des générations qui noue chaque citoyen au fondateur. A l'époque du christianisme, l'homme se libère; désormais il n'appartient plus tout entier, corps et âme, à la cité, à l'Etat. A la cité, à l'Etat, il n'appartient plus que par sa vie terrestre, par cette partie mortelle de son être qui est l'individu. Par sa vie spirituelle, par sa personne, il appartient à Dieu. Car Dieu est unique, en dehors, au-dessus de la nature. Dieu est l'être, source de tous les êtres, créateur de l'univers, créateur de l'homme. La religion est universelle, elle est un appel adressé à tous les hommes. Le progrès décisif est accompli. L'histoire a posé son pied sur le sommet. Va-t-elle donc redescendre? De fait, elle redescend. Pourquoi?

Parce que nous entrons dans une époque où l'homme va, pour la première fois en histoire, s'efforcer de vivre sans religion, uniquement pour soi-même. Tel est le paradoxe étrange, contre nature, de l'époque moderne. Il ne marque point un progrès, certes, mais une régression. Une régression consécutive à une révolution, à la révolution intégrale, à la seule révolution, génératrice de toutes les autres : l'homme qui se substitue à Dieu. Voilà pourquoi un écrivain allemand, Günther-Gründel, appelle l'époque moderne : l'ère luciférienne.

Sans doute, cela n'est pas aussi simple. Ce détachement ne fut que progressif, et il ne fut d'ailleurs jamais total. Mais il était la conséquence logique, inévitable de l'idée initiale : la conception moderne de l'homme. Ceci va me permettre de reconnaître tout ce qu'il y eut de généreux, souvent de légitime, parfois de nécessaire, dans l'humanisme de l'époque moderne. Nulle époque, en effet, n'eut une conception aussi haute de l'homme, de sa valeur, de sa dignité. Nulle surtout ne s'efforça

autant d'éduquer l'homme, de le rendre meilleur à l'homme. La justice historique nous oblige en conscience à le reconnaître. Mais pourquoi l'époque moderne a-t-elle abouti à ses antipodes, c'est-à-dire à l'asservissement de cet homme qu'elle croyait avoir définitivement libéré?

C'est qu'elle a fait un faux départ. Ce faux départ, c'est une erreur sur la conception de l'homme. L'erreur qui, une fois commise, devait infailliblement sortir toutes ses conséquences.

Cette erreur sur l'homme, c'est l'individualisme. Accorder à l'individu, à l'« homme seul », détaché de son milieu, une autonomie absolue; lui attribuer une valeur intrinsèque, supérieure à toutes les valeurs de l'ordre social ou moral; faire ainsi de l'individu l'unité de la société, de la nation, de l'Etat, en supprimant les intermédiaires : voilà l'individualisme.

Poussé plus loin, jusques à ériger la conscience individuelle en source de toute vérité, en norme de toute morale, jusques à la transformer en univers, jusques à la rendre créatrice de l'univers et de Dieu, jusques à douter enfin de la réalité qui l'entoure, l'individualisme s'exagère en subjectivisme.

L'homme est donc la mesure de toute chose; tout se ramène à l'homme et tout émane de lui, de l'autorité politique aux concepts métaphysiques. L'individualisme déplace le centre de l'univers pour le fixer dans l'homme, il substitue l'homme à Dieu, il s'assigne pour fin le bonheur terrestre par l'affranchissement de son esprit et la domination de la matière : individualisme, après avoir égalé humanisme, égale maintenant anthropocentrisme. Enfin, si vous appliquez pratiquement cette philosophie de l'homme à la vie pratique, à l'économie, à l'organisation sociale et politique, vous aboutissez au libéralisme et à la démocratie. Vous y aboutissez, mais vous n'y demeurez point. La force interne des faits, correspondant à la logique interne des idées, va pousser l'individu et la société jusqu'aux ultimes conséquences de la révolution moderne. Au bas de la pente, l'individu se mutile, la société se brise : ces débris, ce sont les contradictions et les antinomies au milieu desquelles agonise le monde moderne.

III

Je ne pouvais me dispenser de ces définitions, puisqu'il est nécessaire de fixer le sens des termes par lesquels la conception moderne de l'homme se définit elle-même. Mais rentrons dans l'histoire, dans la vie.

L'époque moderne est donc celle de l'homme. Comment, au cours de cette époque, l'homme s'est-il dégagé, s'est-il compris? Quels efforts l'homme a-t-il fait pour se réaliser? Pourquoi enfin ces efforts ont-ils abouti et devaient-ils nécessairement aboutir à un échec? Telle est l'histoire, tel est le drame de l'époque moderne.

L'époque moderne ne fut qu'une seule et même révolution, elle fut la révolution. Mais cette révolution s'est accomplie par étapes. Si donc nous voulons savoir où nous en sommes aujourd'hui, et si nous voulons prévoir où nous en serons demain, il faut les marquer, ces étapes, sur notre carte, car la ligne de force les traverse, sur laquelle nous nous trouvons encore maintenant.

L'époque moderne s'est préparée dans la lente décadence du moyen âge. Cette décadence a duré deux siècles : le XIII^e et le XIV^e. Elle s'est manifestée par la carence de l'Eglise et par la décomposition de la société chrétienne. L'Eglise, devenue trop mondaine et trop politique, avait un besoin urgent de réformes. Ces réformes sont la nostalgie, l'exigence de plus en plus impérieuse de ce temps. La société, anarchique et déchirée par des guerres continuelles, pèse sur les peuples qui souffrent; l'ancien

ordre médiéval, qui a dégénéré en désordre, ne se justifie plus. Nous assistons alors à un regroupement social qui s'opère autour d'une nouvelle classe en pleine ascension : la bourgeoisie, et à un regroupement politique autour d'une idée populaire : la nation. Des phénomènes analogues se manifestent dans le domaine de la pensée. La stérilisation de la scolastique impose des formes nouvelles, bien plus, une manière différente de concevoir l'homme et l'univers. L'antiquité, que l'on est en train de redécouvrir, va les apporter. Dès le XV^e siècle il se manifeste partout un puissant désir, qui deviendra une puissante volonté, de penser autrement, de connaître une vie meilleure et plus belle.

La Renaissance et la Réforme sont sorties de là. La première est une révolution, la seconde est une transformation. La première est une révolution parce qu'elle détruit l'unité spirituelle dans laquelle l'Europe et les hommes avaient jusqu'alors vécu. Toute révolution s'accomplit, en effet, sur le plan des préoccupations dominantes à un moment donné, et c'était alors les préoccupations religieuses; toute révolution détruit la forme d'unité que revêt, à un moment donné, la civilisation, et c'était alors la forme religieuse. Mais déjà est apparue la Renaissance qui modifie complètement la manière dont jusqu'alors l'homme se concevait soi-même, son attitude à l'égard de la vie et de l'univers.

La Réforme et la Renaissance diffèrent profondément l'une de l'autre, elles sont même opposées. Mais elles ont ceci de commun qu'elles sont toutes deux individualistes. L'individualisme de la Réforme consiste à poser l'homme seul en face de Dieu seul, en supprimant les intermédiaires; à mettre Dieu dans la conscience de l'homme. La notion d'Eglise est renversée : l'Eglise est faite pour le chrétien, non plus le chrétien pour l'Eglise. La Réforme est une laïcisation intérieure du christianisme. L'individualisme de la Renaissance consiste, lui, à faire de l'homme le centre de l'univers. C'est une réaction, appuyée sur l'antiquité, non pas, certes, contre le christianisme, puisque la Renaissance fut au contraire un rajeunissement de la pensée chrétienne et de l'art chrétien, mais contre la scolastique et contre l'ascèse. Mais que découvrons-nous dans cette réaction? Ceci : que la nature humaine est foncièrement bonne, que la raison humaine est foncièrement infaillible. La Renaissance proclame donc sa confiance absolue dans l'homme. Elle ramène tout à l'homme. Elle a une haine : celle du moyen âge; elle a un culte : celui des anciens. Elle tient pour périmé, barbare et révolu tout ce que le moyen âge a pensé, fait, construit, si ce n'est encore dans le domaine politique et social, du moins dans ceux de la philosophie, de la science, des lettres et des arts. La Renaissance est le sentiment qu'un âge tout nouveau commence, que l'homme précisément renaît. Son humanisme, poussé jusqu'à ses extrêmes conséquences, ne pouvait aboutir qu'à la négation du phénomène chrétien : ainsi s'exprime un des principaux historiens de la Renaissance, le Genevois Philippe Monnier.

Le Renaissance et la Réforme diffèrent l'une de l'autre par leur attitude à l'égard de l'homme et de la société humaine. La Réforme est pessimiste, et la Renaissance est optimiste. Avec la Renaissance s'inaugure cet optimisme foncier de l'époque moderne, cet optimisme moteur dont le dogme, le mythe, est l'idée de progrès. Mais à ses débuts, la Réforme ne croit pas au progrès. Pour elle, l'homme est foncièrement corrompu, aucun homme ne mérite d'être sauvé, Dieu sauve le petit nombre d'hommes qu'il a bien voulu choisir de toute éternité, mais que rien ne l'obligeait à choisir. L'homme, abîmé dans sa corruption, est complètement passif devant Dieu : Dieu ne le rend capable de faire le bien, que s'il daigne entrer dans l'homme comme une âme dans un cadavre. La Réforme nie la liberté humaine, tandis que la Renaissance l'exalte. Et voilà bien les différences fondamentales qui séparaient au début la Réforme et la Renaissance.

Mais le principe commun : l'individualisme, allait continuer son travail de sape à l'intérieur de la Réforme comme à l'intérieur de la Renaissance. La Réforme avait détruit l'unité chrétienne, mais elle avait maintenu le soubassement dogmatique. La Renaissance n'avait point touché à l'unité chrétienne, elle avait même aidé à la reconstruction de l'Eglise. En revanche, elle avait porté atteinte au soubassement dogmatique. Sa conception de l'homme était incompatible avec le dogme du péché originel. La Renaissance n'a pas quitté, n'a jamais voulu quitter la demeure chrétienne, mais elle a fait chambre à part. L'humanisme a gardé pour soi le plus bel étage et il a relégué le christianisme dans une chapelle sous les toits. Pas encore de divorce, pas même de séparation, mais une vie en partie double, c'est-à-dire, tout de même, une fissure qui devait aller en s'élargissant entre la raison et la foi. Car la Renaissance est, de par son esprit, ennemie du mystère. Elle tend à rationaliser la religion. Elle constitue autour de l'Eglise, en dehors de l'Eglise, une laïcité que la Réforme avait constituée dans l'Eglise elle-même.

Le rationalisme individualiste de la Renaissance ne devait, ni ne pouvait produire tout de suite toutes ses conséquences.

La Renaissance était un mouvement si vaste et si complexe, elle était un rajeunissement si nécessaire, que le christianisme en profita le premier. L'Eglise, en effet, sut assimiler la Renaissance. De cette assimilation sortit le mouvement de la Contre-Réforme, qu'il est beaucoup plus juste de nommer la Réforme catholique. Dès la fin du XVI^e siècle et durant presque tout le XVII^e, on assiste à un épanouissement de la civilisation chrétienne, épanouissement que nous pouvons comparer à celui du grand moyen âge. C'est ce que les historiens appellent aujourd'hui la période baroque car ce mot de « baroque » s'est maintenant dépouillé de tout sens péjoratif comme le mot de « gothique ». En même temps que la civilisation baroque s'épanouissait dans la Péninsule ibérique, en Italie, dans les Flandres et dans toutes les parties catholiques de l'Allemagne, c'est-à-dire dans le monde impérial des Habsbourgs, le classicisme s'épanouissait en France, c'est-à-dire dans le monde royal des Bourbons. Or, le courant central du XVII^e siècle français est celui de la Réforme catholique. Le classicisme français marque le point d'équilibre atteint par la Renaissance, il est le sommet de l'époque moderne. En effet, le type le plus complet et le plus parfait de l'homme moderne s'est formé en France au XVII^e siècle. C'est le type de l'honnête homme où se retrouvent à doses égales et mesurées l'humanisme de la Renaissance, le chevalier du moyen âge et le chrétien de la Réforme catholique. Les honnêtes gens du XVII^e siècle français constituent une élite qui va servir de modèle à l'Europe entière.

Le XVII^e siècle se place ainsi entre le XVI^e et le XVIII^e comme un barrage. Il est le dernier triomphe de l'ordre que le monde moderne devait connaître. Mais cet ordre tendait à se détruire soi-même en s'exagérant. A la fin du XVII^e siècle, il arriva ce qui était arrivé à la fin du moyen âge : l'affaiblissement de la pensée chrétienne, le dessèchement de la civilisation, la décomposition de la société.

A ce moment-là, une crise de conscience se produisit dans toute l'Europe. C'était la révolution individualiste qui reprenait sa marche sur les deux plans où elle s'était déjà produite : le plan religieux et le plan intellectuel. L'individualisme et le rationalisme issus de la Renaissance avaient lentement filtré sous le barrage du XVII^e siècle, et le courant se reforme de l'autre côté. Les classiques avaient adopté la raison, mais comme un principe régulateur de synthèse et de mesure; ils la maintenaient soigneusement subordonnée à la foi et à l'inspiration, à la « secrète influence du ciel », comme dit Boileau lui-même. Mais voici que la raison change de sens; elle devient une faculté analytique et critique; elle remet tout en question, elle s'oppose de nouveau et avec plus de violence à la foi et aux mystères.

Cette crise de la conscience européenne — ainsi la nomme M. Paul Hazard, son historien — débute dans le dernier quart du XVII^e siècle. Elle débute, non pas chez les catholiques, mais chez les protestants. Son principal foyer, c'est l'Angleterre. Après l'Angleterre, la Hollande; après la Hollande, l'Allemagne. Réaction dirigée contre l'orthodoxie desséchée, le « conformisme » officiel et l'étatisme religieux où la Réforme avait abouti après les années héroïques : ce que les réformés eux-mêmes appellent leur moyen âge. L'individualisme foncier de la Réforme se réveille au souffle du rationalisme issu de la Renaissance. Cette réaction va plus loin que la Renaissance elle-même n'était jamais allée. Elle remet en question les bases et les principes de la foi. Le scepticisme et même l'athéisme sont au bout. Parallèlement, une autre réaction s'annonce : la réaction du sentiment, le besoin de retourner à la nature, d'où va sortir un christianisme élégiaque et sentimental, en rupture de toute autorité et prêt à s'évanouir dans une brume panthéiste. Par la voie de la raison comme par celle de la nature, le grand assaut se dirige déjà contre les deux citadelles que l'on veut abattre ensemble : la monarchie de Louis XIV et l'Eglise de Rome. A l'avant-garde marchent les huguenots chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes.

Par là, par tout ce mouvement d'idées qui, à la fin du XVII^e siècle, se forme dans les pays protestants, le XVIII^e siècle se prépare et s'inaugure. On sait l'influence déterminante exercée sur les « idées philosophiques » par les « idées anglaises ». Les « philosophes » français ne dépasseront guère leurs maîtres et précurseurs d'outre-Manche en hardiesses de pensée comme en violences d'expression.

Si le XVII^e siècle marque dans l'époque moderne le point d'équilibre et le sommet, le XVIII^e, en revanche, y joue le rôle du grand sympathique. Il est, en effet, le centre le plus sensible du monde moderne. Pour changer d'image, je dirai qu'il est le vaste réservoir où le XVII^e siècle, l'ancien régime se précipitent et se dissolvent, d'où le XIX^e va sortir, cependant que le XX^e est en germe dans la vase du fond.

Le XVIII^e siècle a, dans l'histoire de l'époque moderne, cette importance capitale : il est le moment où les idées n'influencent plus sur les seules idées, mais vont influencer sur les faits. Si, à l'origine de l'époque moderne, le moyen âge en décomposition était en puissance d'une révolution religieuse, au XVIII^e siècle, l'ancien régime en décomposition est en puissance d'une révolution sociale et politique, car, de même qu'à la fin du moyen âge la réforme de l'Eglise était la préoccupation dominante, au XVIII^e siècle c'est la réforme des institutions et de la société.

Les idées du XVIII^e siècle, elles sont tellement nombreuses et tellement contradictoires qu'elles nous fatiguent pour ainsi dire les yeux comme un kaléidoscope sans cesse agité. C'est au XVIII^e siècle qu'il faut appliquer cette parole de Chateaubriand : « L'invasion des idées a succédé à l'invasion des barbares. » Ce pullulement d'idées, d'idéologies et de systèmes, il nous est impossible, à distance, de le considérer comme un progrès. C'est la fermentation d'un ordre intellectuel et d'une pensée qui se décomposent. Essayons pourtant de voir clair dans ce chaos d'idées claires, pour appliquer à tout ce siècle une définition qu'Emile Faguet applique au cerveau de Voltaire.

Le XVIII^e siècle souffre d'une contradiction interne entre les deux idées avec lesquelles il a cherché à démolir l'ordre ancien et sur lesquelles il a cherché ensuite à reconstruire l'ordre nouveau : raison, nature. Durant la première moitié de sa vie combative, il a proclamé la primauté de la raison. Il a donc opposé la raison à la foi, aux mystères, mais aussi à toute imagination, à toute inspiration, à tout sentiment. Contre cette raison stérilisante, inhumaine, le sentiment s'est révolté. Il s'est révolté au nom de la nature. Le retour à la nature a donc succédé au retour à la

raison. La raison avait été une réaction intellectuelle, analytique et critique. Mais la nature fut une réaction passionnelle dont le dernier terme ne pouvait être que l'individualisme anarchique et les droits de l'infailible instinct. La raison ne s'attaquait point à la société, ni à la monarchie; elle ne s'en prenait qu'à la religion et à l'Eglise. En revanche, la nature, si elle allait retrouver et remettre en honneur le sentiment religieux, s'attaquait à la civilisation tout entière, aux institutions, à la société. Raison et nature, qui avaient fini par se réconcilier dans l'esprit de ce que j'appellerais le « philosophe moyen » préparaient donc ensemble la Révolution.

Ou plutôt elles élaboraient ensemble une doctrine à l'usage de la Révolution. Que l'on aborde le XVIII^e siècle par le versant raison ou par le versant nature, ce que l'on retrouve en lui, ce sont les idées de la Renaissance, mais amplifiées, mais vulgarisées, mais poussées jusques à leurs conséquences extrêmes. Et ces idées se résument dans une confiance absolue en l'homme et dans une foi inébranlable au progrès. Le XVIII^e siècle inaugure ainsi une religion laïque. Si grande que soit la confusion de ses idées, le XVIII^e siècle eut un but : l'établissement d'un ordre nouveau. Il est avant tout un siècle d'action, et c'est dire qu'il est optimiste. Sauf chez quelques fanatiques de la pensée, il est dépourvu de toute méchanceté : (il est pour cela trop sensible.) La transformation économique et sociale de la société avait rendu l'ancien régime inactuel, des réformes s'imposaient. L'autorité royale en était si persuadée qu'elle avait commencé elle-même la Révolution. Les esprits concevaient la Révolution comme une idylle, ils étaient persuadés qu'elle s'accomplirait sans violence. Ils ne l'ont pas voulue, mais ils l'ont préparée. Par le moyen des sociétés de pensée et de la franc-maçonnerie, ils ont organisé l'opinion publique, ce fait nouveau. Ils ont fourni à la Révolution une idéologie et des formules. Mais la Révolution les a dépassés.

Sans les idées du XVIII^e siècle, la Révolution n'eût été qu'une fronde réussie. De fait, par l'opposition parlementaire et la Régence, elle se rattache à la Fronde du XVII^e siècle et, au delà encore, au huit guerres civiles et religieuses provoquées, dans la seconde moitié du XVI^e, par la Réforme. La Révolution, en tant que phénomène politique, n'est pas autre chose que l'explosion violente d'un vieux mécontentement, d'origine féodale, contre la monarchie absolue. Voilà pourquoi elle a trouvé tant d'appuis dans la noblesse française elle-même et jusque chez les princes du sang : l'histoire de la Révolution russe nous présente d'ailleurs un processus analogue. Il y a toujours une réaction à l'origine lointaine d'une révolution. Lorsque la Révolution éclate, le XVIII^e siècle a déjà constitué tous les systèmes que le XIX^e s'efforcera d'appliquer successivement : le libéralisme, la démocratie, le radicalisme jacobin et anticlérical, le socialisme, le communisme enfin. Sans oublier la dictature du XX^e dont l'absolutisme éclairé, cher à la plupart des philosophes, est l'annonciateur.

La Révolution française est complexe, comme tous les phénomènes de l'histoire. Elle est un large réservoir qui a débordé, un réservoir où sont venus se jeter des courants issus de sources très différentes, et même des courants contraires. Elle eut des résultats heureux, nécessaires : ils sont acquis, absorbés. Je ne voudrais donc point la simplifier, ni être injuste envers elle. Je constate cependant qu'elle renfermait deux potentiels. Elle était à la fois humanitaire et française, impérialiste et libératrice. Elle prétendait affranchir les peuples, l'humanité, mais elle ne concevait cet affranchissement qu'à la manière française, selon les idées françaises, c'est-à-dire d'une manière abstraite et théorique, et sous l'hégémonie française. Voilà pourquoi elle a troublé le monde, Les peuples, en effet, acceptaient l'affranchissement, mais ils refusaient la domination. Ils se sont servis des idées

françaises pour prendre conscience de leur propre nationalité, mais ils se sont retournés ensuite contre la France. Il n'est pas exagéré de dire que tous les événements actuels sont des chocs en retour contre la Révolution française et souvent même contre la France. Car, en même temps que la France se faisait la propagatrice d'une révolution universelle, elle prenait conscience elle-même de sa propre nationalité. Elle en prenait conscience d'une manière unitaire, centralisée, étatiste, comme d'une masse égalisée et armée. Elle donnait le premier exemple de l'Etat totalitaire et nationaliste. Nationaliste était donc son premier potentiel. Le second, en revanche, mais en même temps, était socialiste, bien plus : communiste. Une bourgeoisie intelligente et riche, une paysannerie en appétit de propriété, ont su arrêter la Révolution sur sa pente et l'accaparer à leur profit. Mais elles ne l'ont arrêtée, elles ne l'ont accaparée qu'en France. Le second potentiel, la seconde idée-force de la Révolution française, a dégagé son énergie sur l'Europe : la Révolution russe est le point d'aboutissement.

* * *

La Révolution française commande et détermine tout le XIX^e siècle. Comment celui-ci se présente-t-il à nos yeux, puisque nous avons immédiatement derrière nous dans la perspective. Quelle est sa place dans l'époque moderne?

Le XIX^e siècle, loin d'être, comme il se l'était imaginé, le commencement d'une ère nouvelle, n'est qu'une fin : la fin de l'époque moderne.

Le XIX^e siècle est l'âge durant lequel la civilisation moderne, après avoir atteint son apogée, entre en décadence et se décompose. Comme l'a démontré dans un livre récent le philosophe Dawson, c'est au cours du XIX^e siècle que le mythe du progrès a commencé de perdre son empire sur les esprits, et la civilisation moderne de s'enfoncer lentement dans le passé. C'est au cours du XIX^e siècle que la société, issue du XVIII^e, a commencé de se désagréger.

Le XIX^e siècle est la période instable durant laquelle la Révolution travaille l'Europe et le monde pour dépasser la phase bourgeoise et démocratique où les Français avaient momentanément réussi à la fixer, et pour arriver, par le socialisme, à sa conclusion logique : le communisme.

Le XIX^e siècle est encore instable d'une autre manière. Il est l'âge des nationalités, l'âge durant lequel se forment les nationalismes. Il est en puissance d'une guerre mondiale. Elle éclatera en 1914, mais elle est la suite historique des guerres provoquées par l'Empire et la Révolution. La recherche d'un équilibre européen, établi sur des alliances et des coalitions, est la preuve de l'instabilité politique où s'est trouvée l'Europe durant ces cent années.

Enfin, le XIX^e siècle est de plus en plus dominé par les idéologies, que ce soient des idéologies propagées par la Révolution française ou celles en train de se former contre cette Révolution. Le XIX^e siècle est un âge de verbalisme, un âge de « religions laïques » : en cela, il est bien le fils, l'héritier de la Révolution. La politique, de plus en plus imprégnée d'abstractions et de passions, envahit, en se démocratisant, tous les domaines de la vie; les systèmes politiques et sociaux tournent au mysticisme. Et c'est là un phénomène absolument nouveau, mais un phénomène de décadence. L'irréalisme politique et social du XIX^e siècle est un fait étonnant, comparé au réalisme qui le caractérise de plus en plus, à mesure qu'il avance vers sa fin, dans la technique, dans la science, dans les lettres, dans les arts, dans la pensée. De là, autre phénomène frappant et caractéristique, la sépara-

tion croissante, le divorce, au XIX^e siècle, entre la politique et la pensée, la politique et la vie.

C'est la crise du progrès. Pourquoi, dès la fin du XIX^e siècle, cette crise éclate-t-elle? Parce que les idéologies, les religions laïques, la politique enfin révèlent une conception catastrophique du progrès. Leurs adeptes sont trop pressés. On veut tous les progrès partout et tout de suite. Ainsi, le progrès devient tyrannique et destructeur. Mais les esprits, la pensée, la vie elle-même se révoltent. Le XIX^e siècle finit par une grande lassitude, par le pessimisme. La Révolution elle-même tourne au nihilisme et à l'anarchie. Le sentiment d'un conflit général et d'une débâcle universelle est, à la fin du XIX^e siècle, répandu sur toute l'Europe comme une atmosphère. On finit par souhaiter l'accident pour que cela change et pour en sortir.

IV

En effet, le XIX^e siècle ne pouvait aboutir qu'à une catastrophe : à une guerre générale, à une guerre mondiale, mais à une guerre qui devait nécessairement être une révolution.

Quel est le sens, quelle est la portée de cette révolution?

Elle est, d'une part, la fin, le point de chute de la révolution moderne. Mais elle est, d'autre part, le commencement d'une autre époque.

Guerre mondiale, Révolution russe, crise économique, avènement du fascisme en Italie, puis du national-socialisme en Allemagne, formation d'Etats et de régimes nouveaux, événements d'Espagne enfin : cette série, qui est loin d'être close, marque entre deux époques — l'époque moderne et celle où nous entrons — entre deux mondes — le monde qui meurt et le monde qui naît — une violente rupture de continuité, plus violente et plus totale, semble-t-il, que la rupture qui s'était produite, à l'origine du monde moderne, entre le moyen âge et cette époque de l'homme inaugurée par la Réforme et la Renaissance. Aucun bouleversement historique n'eut, en effet, dans le passé, le caractère universel de celui-ci, ni n'a coïncidé avec une anarchie intellectuelle et morale aussi profonde. Non, pas même la chute de l'Empire romain et l'établissement du monde barbare.

Nous nous trouvons donc aujourd'hui dans la période intermédiaire durant laquelle un monde ancien agonise en se débattant et un monde nouveau s'enfante dans la douleur. De telles périodes sont crépusculaires. Leur ciel est traversé de nébuleuses. En effet, la courbe de la civilisation fléchit. Décadence du monde qui meurt, barbarie du monde qui naît.

Car nous sommes à ce moment où décadence et barbarie se rejoignent et se pénètrent l'une l'autre. Il est inutile de s'en indigner, il serait naïf de s'en étonner. Jamais on n'a vu, en histoire, une époque finir et une autre commencer sans qu'il se produise dans l'entre-deux un retour à la barbarie. Celle-ci, en effet, est dans la civilisation comme un potentiel. La civilisation la recouvre, plus ou moins profondément, elle ne la détruit jamais. Et nous voyons maintenant combien notre civilisation moderne était superficielle.

Quelle est la forme que prend, toujours sous nos yeux, ce retour à la barbarie?

Nous assistons au réveil des forces élémentaires, primitives, de l'humanité. Et c'est ici, en face de ce phénomène, que le mot de révolution prend tout son sens. Que signifie, en effet, le mot de révolution? Retour au point de départ. Cela veut dire que tout un grand cycle de l'Histoire vient de se fermer. Cela veut dire que l'homme, fatigué d'une civilisation devenue trop lourde et trop compliquée, éprouve le besoin de la laisser tomber, le besoin de revenir lui-même à sa propre nature dans ce qu'elle

offre d'élémentaire et de primitif, le besoin de libérer ses forces affectives qu'une culture hyperintellectuelle avait trop longtemps comprimées.

En effet, le monde moderne avait beaucoup abusé du cerveau. Il avait cru qu'il suffisait d'instruire l'homme pour le civiliser et le libérer. La réaction contre l'abus de la raison critique s'ébauche au XVIII^e siècle; elle se renforce avec le romantisme. Mais ce n'était qu'une réaction d'intellectuels. Aujourd'hui, elle atteint les peuples eux-mêmes.

C'est l'homme qui cherche à se reconstruire, et à se reconstruire d'une tout autre manière que celle de l'époque moderne dans le dernier type qu'elle a produit : le bourgeois individualiste et libéral.

Il y a un fait certain, et il est de première importance : c'est le changement profond qui s'opère dans le type de l'homme. Ce n'est pas seulement un changement moral, c'est un changement physique. Nous assistons à un phénomène biologique. L'homme qui apparaît a un tout autre esprit, mais aussi une tout autre figure que l'homme du XIX^e et les ancêtres de celui-ci. Il est l'antibourgeois par excellence, moins parce qu'il se pose en adversaire du bourgeois que parce que le bourgeois et lui ne peuvent plus se comprendre. L'homme nouveau, dans tous les domaines, a dépouillé tout individualisme. C'est là son premier trait. Le second trait, c'est qu'il a perdu la mémoire. En lui la rupture avec le passé est un fait accompli. Car la mémoire qu'il a perdue, ce n'est point celle du passé lointain, du passé héroïque : bien au contraire, cet homme nouveau en a le culte; mais celle du passé récent : il a totalement oublié le XIX^e siècle et le XVIII^e. Il a complètement oublié aussi la morale bourgeoise avec sa respectabilité, ses conventions, son reste de politesse et trop souvent son hypocrisie. Il a une tout autre éducation qu'il est en train de se donner à lui-même. Ce n'est plus une éducation intellectuelle. L'instruction ne lui dit rien, et même il y répugne. Ou tout au moins il ne lui demande que des armes pour la vie pratique, la lutte. En revanche, il consacre la plus grande partie de son temps à l'éducation physique, car il veut être physiquement fort. Il est un dur qui attache très peu de prix à la vie individuelle, la sienne et celle des autres. Mais ce n'est point un sceptique : en cela encore il diffère profondément du bourgeois. Il est redevenu mystique et dogmatique. La libre pensée et même la pensée libre n'ont aucune valeur pour lui. Ce qu'il croit, il ne le discute pas, ni n'admet qu'on le discute. L'esprit critique est mort en lui. Enfin, cet homme nouveau est incapable de vivre seul. Il ne vit que dans le groupe et par le groupe auquel il appartient. La liberté, il ne sait qu'en faire : encore un mot qui a perdu pour lui tout contenu. En revanche, il a retenu l'égalité ainsi que la fraternité, mais il les traduit par des expressions plus concrètes — car il est le concret par excellence : peuple, nation, race ou classe, et camaraderie.

Mais voici la difficulté presque insurmontable à laquelle cet homme nouveau, cet homme du XX^e siècle se heurte : l'irréligion de l'époque précédente. En effet, l'époque moderne ne lui a légué aucune croyance positive où il puisse trouver une base pour se reconstruire. L'époque moderne a progressivement démoli le christianisme. Mais, en démolissant le christianisme, elle a détruit la forme la plus pure et la plus parfaite des vieilles croyances fondamentales que nous avéons dès l'origine de l'homme, sans lesquelles l'homme ne peut pas vivre, même matériellement. En séparant la religion de la société, de l'Etat, le monde moderne a commis un véritable crime contre la civilisation. En s'efforçant d'affranchir l'homme, il n'a réussi qu'à l'asservir. En le détachant de l'idée divine, il n'a réussi qu'à le décomposer.

Mais qu'est-il arrivé? Après avoir abdiqué la foi au profit de la raison, la raison au profit du sentiment, le sentiment au

profit de l'instinct, l'homme moderne a touché le fond. Il a perdu le sens de sa personnalité. Il a chu en morceaux dans la matière, il s'est suicidé dans le collectif.

Se suicider dans le collectif, cela signifie que l'homme a renoncé à se considérer comme autonome, bien plus, qu'il a renoncé à son existence propre. Tel est le relativisme contemporain. L'univers, la vie, l'homme lui-même ne sont qu'un perpétuel devenir, un dynamisme dont on ignore l'origine, le but et la fin. Le divin, s'il existe, ne se trouve qu'à l'intérieur des choses et des êtres en mouvement, comme un courant souterrain, un élan vital. La seule attitude que nous puissions avoir en face de l'univers, de la vie et de nous-mêmes, c'est d'accepter les êtres et les choses, c'est de nous accepter nous-mêmes, tels que les êtres et les choses nous apparaissent à l'instant où nous les regardons, tels que nous nous apparaissions à nous-mêmes à l'instant où nous sommes, au milieu de la vie. Car nous sommes nous-mêmes relatifs à ces choses et à ces êtres, relatifs, eux aussi, au mouvement général qui les entraîne en les transformant. Nous n'avons d'individualité, en effet, que dans la mesure où nous nous sentons parties, fractions infinitésimales mais vivantes, du monde en mouvement, où nous acquérons la conscience de ce mouvement, où nous nous soumettons à lui, à cet élan vital qui nous traverse et qui nous divinise. Il n'y a de vérité que dans le fait, il n'y a de morale que dans la soumission au fait, il n'y a de sagesse que dans l'acceptation universelle. L'homme doit obéir aux grandes forces naturelles et collectives, se placer dans leur cours; le seul droit qu'il possède, c'est celui à une place sur le trottoir roulant. Car l'homme ne peut vivre que dans le collectif et par le collectif, cette forme humaine du cosmos. Se sentir et se comprendre d'abord comme individu, avec la plénitude de son moi, puis mettre sa volonté et son intelligence à se réabsorber dans le collectif, dans le cosmos : voilà en quoi consiste l'humanisme moderne, contemporain.

Pourquoi, donc s'étonner si, aujourd'hui, nous voyons l'homme retourner à une conception de la vie qui le subordonne aux grandes forces collectives, l'homme revenir au culte de la nation, de l'Etat, de la race, de la classe? Car, sous des formes contemporaines, dont la plus apparente est un langage pseudo-philosophique ou pseudo-scientifique, avec tous les moyens redoutables de la technique, malgré une rupture violente avec le passé, malgré cette allure de fuite en avant dans le nouveau, il s'agit bien d'un retour en arrière. L'homme contemporain est retourné là où le monde moderne l'obligeait de retourner. L'homme contemporain, je le répète, est un croyant, ou plutôt un incrédule qui veut croire, qui a besoin de croire pour vivre. Mais, s'il est né incrédule, ce n'est pas sa faute : c'est la faute, la très grande faute de ses pères et de ses grands-pères. Ils lui ont enlevé le christianisme, mais ce qu'ils ont cherché à substituer au christianisme n'a pas tenu debout. Les « religions laïques », essayées l'une après l'autre par le XVIII^e et le XIX^e siècle, n'étaient que des abstractions. L'homme sera toujours, ou païen, ou chrétien : il ne sera jamais « laïc », jamais libre penseur, jamais matérialiste. Sa nature profonde y répugne. Après l'échec tenté par le monde moderne, l'homme contemporain ne pouvait revenir qu'au paganisme. Voilà pourquoi il redécouvre aujourd'hui la religion du clan, la religion du sang, la religion de la cité.

Les formes collectives de l'existence, ce que nous appelons la civilisation de masses, ne sont que l'aboutissement de la démocratie, du socialisme et de la guerre. La démocratie y conduisait par la loi du nombre, par le système des majorités et des partis, par les interventions de l'Etat dans la vie économique et même dans la vie privée. Le socialisme y menait plus directement encore, car c'est lui qui a donné le premier exemple des masses prolétariennes organisées pour la lutte et la conquête, selon des

méthodes à la fois militaires et mystiques. Quant à la guerre, elle fut trop intense et trop longue pour ne point avoir agi profondément sur les esprits et sur les mœurs; et d'ailleurs, la guerre n'est pas finie, elle n'a jamais fini : elle a seulement changé de forme et traversé des phases.

Un autre aspect du monde qui est en train de se former, c'est, après l'aspect collectif, celui du nationalisme. Encore une conséquence de la guerre. Sur les conséquences de la guerre, avouons que nous nous sommes complètement trompés. Nous avons cru que les peuples, las et mutilés, n'aspireraient qu'à la paix. Nous avons cru que la Société des Nations était l'aboutissement logique, et de la guerre, et de toute l'évolution de la vie moderne. Ici encore, nous avons méconnu la nature humaine, nous avons méconnu ses grandes forces affectives, nous n'avons pas vu tout ce qu'il y a d'abstrait, d'artificiel, de contraire à cette nature humaine dans l'internationalisme. Nous n'avons pas compris que toute guerre rejette les peuples sur eux-mêmes, qu'elle fait des vaincus et des mécontents, des inquiets et des humiliés. Nous avons oublié ce fait essentiel : l'Europe est née nationaliste. De tous les continents, en effet, l'Europe est le moins homogène, tout en étant le plus petit. L'Europe est composée de races et de peuples si profondément différents les uns des autres qu'elle est incapable de produire une civilisation commune à toutes les nations qui la composent. Ni civilisation commune, ni esprit commun, ni communes croyances. Différenciée à l'extrême, mobile jusqu'à l'instabilité, active jusqu'à l'agitation, et d'ailleurs surpeuplée aujourd'hui, l'Europe est un foyer toujours ardent de conflits et de guerres. La seule unité qu'elle eut jamais possédée fut celle que lui apporta le christianisme, que lui apporta l'Eglise. Lorsque l'Europe cessa d'être la chrétienté, sous la robe sans couture qu'elle avait déchirée d'elle-même, elle reparut telle qu'elle était née.

Les formes collectives et le nationalisme exigent comme système politique la dictature. Mais cette résurrection de la dictature, elle se préparait depuis longtemps. Le recours au chef dans un moment de désordre et de crise, lorsque, pour sortir de la défaite ou de la ruine, il s'impose une discipline dirigée par une volonté, c'est un phénomène constant dans l'histoire. Mais ce qui distingue les dictatures contemporaines des dictatures passées, c'est qu'elles sont, elles aussi, l'aboutissement politique, et de la guerre, et du socialisme, et de la démocratie. De la guerre ou les peuples et les générations nouvelles ont appris à considérer la vie comme une bataille pour une cause, sous la conduite d'un chef, et à s'organiser politiquement comme on s'organise militairement. Du socialisme, et j'ajouterai du machinisme, car, si jamais vous avez visité une usine, vous aurez été frappés par la stricte discipline que le maniement des machines impose sous un commandement unique, et par l'analogie qui existe entre une usine en plein fonctionnement et une forteresse. De la démocratie, car, l'histoire est là pour nous l'apprendre, la décadence de ce régime aboutit à la dictature par une abdication de la masse et une lassitude des citoyens. En 1889 le radical Numa Droz, ancien président de la Confédération suisse, écrivait ceci : « Peut-on prévoir que, lasse d'exercer tant de compétences, la démocratie s'en dépouillera elle-même par esprit de sagesse ou s'en laissera dépouiller par une dictature née de l'excès du gouvernement des masses? Comme tout change ici-bas, c'est une contingence parfaitement admissible, certaine même, on peut le dire. » La démocratie, ne l'oublions pas, est un régime d'égalité, non de liberté. La démocratie moderne est née autoritaire, comme elle est née avec le socialisme dans une main et le nationalisme dans l'autre.

Mais l'Etat totalitaire qui est la résultante des trois grandes tendances : collectivisme, nationalisme et dictature, est sans doute un phénomène transitoire. Ces grandes et dures concentrations

nationales à quoi nous assistons, sont des formations de nécessité, des regroupements de peuples sur leur base nationale. Au delà de ces phénomènes, j'entrevois le moment où le dynamisme qui les a provoqués s'épuisera. Alors, la masse retombera sur elle-même; elle se fragmentera; la société, redevenue stable après de profondes transformations, se hiérarchisera de nouveau, et la personne humaine réclamera et reprendra ses droits. Alors commencera vraiment la nouvelle civilisation, la nouvelle époque.

Ce qu'elle sera, nous ne pouvons le dire. En revanche, nous pouvons dire avec certitude ce qu'elle ne sera point, car elle ne l'est déjà plus aujourd'hui. Elle ne sera point, elle ne sera plus le XIX^e siècle; elle ne sera point, elle ne sera plus le monde bourgeois, l'époque moderne. L'individualisme est mort. Il est déjà mort dans l'idée de propriété, car la propriété redevient une fonction sociale; là où on l'a supprimée, elle renaîtra certainement, parce qu'elle est un besoin de la personne humaine, mais elle renaîtra autrement. L'individualisme est déjà mort, et plus mort que tous les morts, en tant que conception philosophique et morale de l'homme. Mais, lorsqu'une société a perdu à la fois sa base économique et son sommet philosophique et moral, c'est qu'elle ne renaîtra plus. Et le régime politique, organisé pour la défense de son individualisme, est condamné à disparaître avec elle.

Disparition violente si nous allons à la guerre et à la conséquence inévitable d'une nouvelle guerre européenne : le communisme. Dans ce cas, ce pourrait être la fin de la civilisation européenne. Dans ce cas, il faudra tout recommencer à partir de zéro et mettre peut-être des siècles à regravir lentement la pente opposée. Disparition lente et progressive, si l'ordre arrive peu à peu à se rétablir en Europe et si nous avons devant nous la perspective d'une longue paix. Dans ce cas, l'époque moderne se résorbera peu à peu dans l'époque nouvelle qui en gardera, qui en assimilera les acquisitions essentielles.

Il semble à bien des indices, à bien des observations, à bien des tendances, que l'époque nouvelle est destinée à recommencer, sous d'autres formes, le moyen âge. Il y a toujours, en effet, un certain parallélisme entre les époques. Lorsqu'un monde nouveau prend conscience de soi-même, il la prend contre le monde ancien auquel il succède et dont la décadence empêche son développement. Mais l'homme ne s'affranchit jamais de son passé; le passé demeure pour lui un condensateur d'énergie pour l'avenir. Dans sa lutte contre le monde ancien qui est lent et dur à mourir, le monde nouveau se retourne vers le monde plus ancien que le monde ancien avait détruit. Il s'opère ainsi une sorte d'alliance par-dessus les temps. Nous avons vu l'époque moderne débiter par une alliance avec l'antiquité contre le moyen âge. Beaucoup plus tard, lorsque le monde moderne commençait de se désagréger dans les esprits, ces générations romantiques où se manifestait pour la première fois l'inquiétude annonciatrice de transformations profondes, ont commencé de redécouvrir le moyen âge et de l'opposer au classicisme issu de la Renaissance, c'est-à-dire de l'antiquité.

Le monde contemporain offre des analogies frappantes avec le monde du IV^e et du V^e siècle, avec ce moment de l'histoire où l'on voit l'Empire romain se désagréger et se constituer les Etats barbares. Alors, la civilisation antique ne disparaît pas tout d'un coup, elle se prolonge en s'affaiblissant. Elle fournit à l'instabilité des sociétés barbares des points d'appui. La cristallisation s'opère lentement autour de ces points d'appui. Et c'est ainsi que l'on passe de l'Empire romain à l'Europe, de l'anarchie barbare à la société médiévale.

Mais cette synthèse n'eût jamais été possible sans l'intervention du christianisme, sans l'œuvre civilisatrice de l'Eglise.

C'est dans le christianisme et par l'Eglise que la civilisation européenne s'est formée. Il y a pour nous une grande leçon dans cette page de notre histoire. Elle démontre, en effet, qu'aucune synthèse n'est possible entre un monde ancien et un monde nouveau sans une galvanisation par l'idée religieuse. Cette démonstration prend d'autant plus de force que nous assistons aujourd'hui à la renaissance du sentiment et des besoins religieux.

Cette renaissance en est à ses préliminaires. Car ce sont des préliminaires que l'abandon du scepticisme, la reconnaissance du mystère et le besoin de foi; ce sont des préliminaires que ces pseudo-morphoses religieuses où la soif de certitudes précipite des peuples entiers; ce sont des préliminaires que l'effort du relativisme moderne lui-même vers le spiritualisme et l'absolu. L'élimination du rationalisme et de ses succédanés ont creusé un immense vide. Et je ne vois que le christianisme qui soit aujourd'hui capable de le combler. Je ne vois que le christianisme pour opérer la synthèse du monde ancien et du monde nouveau.

Car le christianisme est toujours là. Il commande encore toute l'histoire du monde. Nous voyons bien, maintenant, qu'il a commandé toute celle de l'époque moderne, puisque l'époque moderne s'est évertuée à faire chrétien sans lui. Et c'est pourquoi l'époque moderne s'est décomposée, parce que la religion seule fait la force de la vie sociale et de la vie intellectuelle. Au christianisme de comprendre le monde nouveau et de s'y adapter, mais de le comprendre et de s'y adapter dès maintenant!

Quant à nous, il nous faut comprendre qu'aujourd'hui nous devons cesser d'être superficiels. Et j'appelle être superficiel, s'obstiner à défendre l'accessoire au lieu de défendre l'essentiel, à défendre des formes au lieu de défendre des êtres, à défendre l'individu au lieu de défendre la personne. J'appelle être superficiel, condamner un monde nouveau sans nous rendre compte que ce monde nouveau, tel qu'il se présente à nos yeux offensés, est le fils légitime et naturel du monde ancien auquel nous demeurons aveuglément attachés. *Les faits que nous déplorons ont été engendrés par les idées qui nous sont chères.* Tout ce que nous avons accompli ou laissé accomplir, dans notre vie privée comme dans notre vie publique, dans notre pensée comme dans nos actes, contre le christianisme, se retourne aujourd'hui contre nous. Et nous avons travaillé contre le christianisme lorsque nous avons tiré sur les cordes pour le faire descendre jusqu'au niveau de nos intérêts sociaux, politiques ou même simplement matériels. C'est la leçon que l'histoire nous donnait déjà au début de l'époque moderne et qu'elle nous répète maintenant.

* * *

Car il y a un sens dans l'histoire, puisque l'on y trouve un mystère. L'histoire est une route qui s'allonge sous un brouillard où, parfois, on devine, on voit percer le soleil. Mais où va cette route? et comment se révèle ce mystère qui l'enveloppe? On y découvre d'abord cette perpétuelle antithèse entre le changeant et le permanent, le divers et le semblable. Le relatif y laisse une trace d'absolu, le passager, une marque d'éternel; l'accident y révèle un nécessaire, et le hasard y semble dirigé par une loi de continuité. L'histoire, certes, est l'œuvre des hommes, et les hommes se déterminent librement. Mais cette liberté a des limites. « Les hommes, écrit Bergson, savent ce qu'ils font, mais ils n'en peuvent prévoir toutes les conséquences. » On a sans cesse, en histoire, l'impression que ces conséquences ont été prévues pour eux, avant eux, contre eux, et qu'à l'extrême limite de la liberté humaine une autre force agit, reprend l'élan humain et le porte dans une direction à la fois imprévue par les hommes et donnée par leurs actes. Jamais l'effort humain n'arrive à son but. L'effort

P. DERAMANT & R. FAUCHILLE

9. Rue Morétus
BRUXELLES
Téléphone: 21.57.83



PROTECTION
ET
DÉCORATION
DU
CHAUFFAGE

DEMANDEZ
DOCUMENTATION



TABLETTES DE RADIATEURS
CACHE-RADIATEURS
FERRONNERIE D'ART

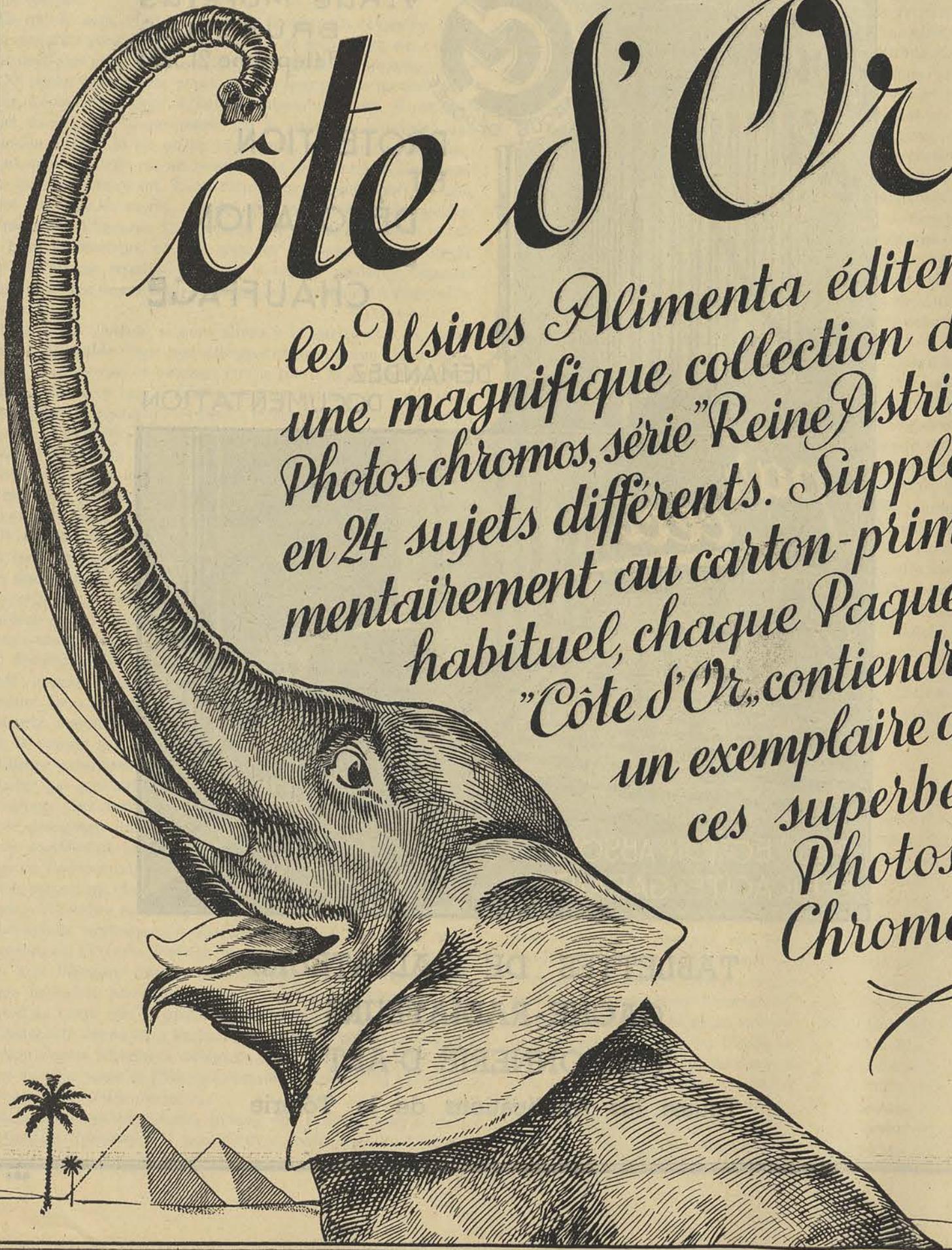
Toutes les Applications de la Tôlerie

70 A l'occasion du
MILLIONIÈME PAQUET

Côte d'Or

les Usines Alimentaires éditent
une magnifique collection de
Photos-chromos, série "Reine Astrid",
en 24 sujets différents. Supplé-
mentairement au carton-prime
habituel, chaque Paquet
"Côte d'Or" contiendra

un exemplaire de
ces superbes
Photos-
Chromos



humain est une fusée dans les ténèbres : elle part, elle remonte, et retombe, et s'éteint. Pourtant, il s'en est détaché des étincelles, parfois une seule étincelle, et cela suffit pour que jaillisse de quelque part une nouvelle fusée, un nouvel effort. L'insuffisance de l'effort humain, la mort des civilisations, et cependant cette continuité de l'histoire, dans une direction que les hommes n'arrivent jamais à contrarier longtemps; ce fait que, lorsqu'ils cherchent à la contrarier, à la rompre, l'histoire, soudain, se retourne sur eux avec une puissance invincible, comme si elle se vengeait d'avoir été violée; ces leçons de l'expérience, ces leçons objectives qui reviennent corriger les erreurs des hommes, puisque l'immense majorité des hommes se refusent à tenir compte de l'expérience et qu'il faut le choc des événements pour les y contraindre; ces effacements, et ces recommencements à zéro; ce lent progrès, sans cesse arrêté par les erreurs et les excès, au point que l'on en arrive à douter que les hommes puissent progresser par eux-mêmes au delà de certaines limites; cette lutte constante entre l'esprit et la matière : voilà en quoi consiste le mystère de l'histoire dont le rythme révèle un ordre sous le désordre humain.

Quel ordre? Vue de l'homme, l'histoire apparaît comme un hasard, une confusion, et c'est vers le « non-but », le non-être qu'elle semble conduire. L'histoire est la grande barque des illusions perdues, et de tant d'illusions que les dernières venues, celles de l'époque moderne, du XVIII^e siècle, du XIX^e, d'aujourd'hui, ne trouvent plus de place pour s'asseoir. Elles se tiennent debout le long du bastingage en agitant les mains pour nous en envoyer un éternel adieu. Vue de l'homme, l'histoire est la négation du progrès, surtout du progrès matériel qui n'est qu'un progrès vers la mort. Vue de l'homme, l'histoire décourage, porte au plus absolu pessimisme, jusqu'à souhaiter comme un bien la disparition de l'humanité :

Tu le lairas, ô voix sinistre des vivants!

Et pourtant, il y a un autre point de vue que celui de l'homme pour contempler l'histoire. Et, de ce point de vue, que découvre-t-on dans l'histoire? Encore un coup, ni le progrès, ni la liberté, mais le mérite et le démerite. Une réversibilité qui reporte sans cesse, méthodiquement pourrait-on dire, sur les fils, sur les descendants les fautes commises par les ancêtres, par les pères, qui fait payer aux générations futures les dettes contractées par les générations passées. Un sentiment, une idée de justice émane ainsi de l'histoire et s'exprime par elle. Et pas seulement de justice : d'amour. La justice contrepèse la liberté humaine, l'amour contrepèse la misère humaine. Mais la justice et l'amour révèlent, exigent une Providence. S'il n'y avait pas une Providence, l'homme se serait lui-même éliminé de l'histoire, de la terre, par auto-intoxication, par impuissance, peut-être par lassitude. Parce que l'homme meurt de ce qui le fait vivre, parce que l'arbre de la vie est l'arbre de la mort.

Et c'est en tout cela que l'histoire toute seule et la philosophie toute seule ne sauraient expliquer, mais qu'elles font si fortement sentir; c'est en tout cela que réside le mystère de l'histoire.

— Sentinelle, sentinelle, gardien de la cité, que vois-tu donc dans ce mystère, que vois-tu dans la nuit?

— Je vois le halo qui, tour à tour, obscurcit et laisse transparaître la face de Dieu.

GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Fribourg,
Membre suisse à la Commission
de coopération intellectuelle à la S. D. N.

L'œuvre posthume d'Henri Pirenne

« Histoire de l'Europe » des Invasions au XVI^e siècle⁽¹⁾

Ecrire une histoire de l'Europe à sa période la plus touffue, sans pouvoir puiser à d'autres sources qu'à sa propre mémoire et sans avoir à sa disposition d'autres livres qu'un petit manuel employé à l'école d'une bourgade de Thuringe paraît chose impossible. C'est pourtant ce prodige que Pirenne a su réaliser. Nul autre que lui n'aurait pu réussir dans des conditions aussi défavorables, car pour ce faire il fallait réunir un ensemble de qualités que bien peu de gens possèdent, à commencer par une extraordinaire force de volonté. Déporté à Crefeld, dans les conditions que l'on sait, pour avoir refusé de reprendre sous l'occupation son enseignement à l'Université de Gand, il est, à titre d'aggravation de peine, interné au camp d'Holzminden, son exemple ayant porté ses fruits auprès de tous ses collègues et les ayant confirmé dans la résistance aux ordres de l'envahisseur. Dans le milieu hétéroclite d'un camp de prisonniers, où il ne peut rencontrer aucune intelligence d'une formation suffisante pour pouvoir communier avec la sienne, Pirenne ne se laisse pas abattre. Il profite de la présence de prisonniers russes pour poursuivre l'étude d'une des seules grandes langues européennes qu'il ne connût pas encore, et non content de s'instruire lui-même, il veut, dans sa générosité d'âme, continuer à instruire les autres. En dépit des difficultés et des tracasseries que lui suscitent à tout propos les autorités du camp, il soutient le moral de ses compagnons d'infortune en organisant pour eux un cours d'histoire économique et un cours d'histoire de Belgique.

Transféré à Iéna, au mois d'août 1916, à la suite des démarches entreprises en sa faveur par les plus hautes personnalités et par les milieux scientifiques profondément émus de l'arrestation des professeurs belges de l'Université de Gand, Pirenne se voit relégué, en janvier 1917, comme « très dangereux » dans la petite bourgade de Creuzbourg an der Werra, près d'Eisenach, où il trouvera l'épreuve la plus pénible pour son esprit altruiste et éminemment sociable : la solitude.

Mais rien ne peut abattre un homme de sa trempe. « L'essentiel, écrit-il, dès son arrivée dans son nouvel endroit de détention, est de tuer le temps et de ne pas se laisser tuer par lui. » Aussitôt il rédige « le plan qu'il portait dans sa tête » d'une histoire de l'Europe et, le 23 mars 1917, il en commençait la rédaction.

Cette volonté de fer, moteur essentiel de son travail, est aidée par une érudition d'une richesse inouïe et une prodigieuse mémoire. Il est de ces cerveaux privilégiés, sur lesquels toute chose lue ou entendue laisse une empreinte ineffaçable. Développant par l'exercice les qualités natives de son esprit, Pirenne avait classé dans sa mémoire non seulement des notions mais aussi des précisions et des détails se rapportant à l'histoire de tous les pays et de toutes les époques. Il avait dans la tête un immense fichier, tenu dans un ordre parfait, où chaque chose était, selon son importance, classée par rubriques et subdivisions.

C'est ce qui assurait à Pirenne la troisième qualité indispensable à la réalisation de son œuvre : l'esprit de synthèse. Loin des bibliothèques et des dépôts d'archives, Pirenne dut forcément se dégager du contact avec le document qui, parfois, par le prestige même du texte, s'impose d'une façon trop absolue. Vu à distance,

(1) Paris, Alcan, et Bruxelles, Nouvelle Société d'Éditions, 1936, in-8°, xvi-492 pages.

à la lorgnette d'une mémoire sûre, le document ne livre à un esprit judicieux que ce qu'il a de décisif. Tous les éléments superflus, tous les détails, quelque pittoresques et intéressants qu'ils puissent être, s'estompent, seule la ligne générale reste. C'est cette ligne générale que Pirenne a su dégager de trente-cinq années de travail consacrées à tous les aspects de l'histoire. Tous les éléments qu'il avait fait passer au creuset de son cerveau puissant, il les confrontait dans la solitude avec sa propre pensée, les classait sur un plan clair et solide et les illuminait du reflet de sa puissante originalité d'esprit avant de les fixer dans le manuscrit que les mains pieuses de M. Jacques Pirenne a recueilli dans la succession paternelle et a publié pour le plus grand profit des sciences historiques.

* * *

Il est impossible d'analyser en quelques lignes un livre d'une pareille importance; chaque chapitre, chaque page mérite de retenir l'attention et beaucoup de ces pages sont admirables. Partout les jugements de l'historien sont marqués au coin par la plus scrupuleuse objectivité, si difficile à conserver surtout en ce qui concerne l'aspect religieux de la plupart des grands problèmes de l'histoire politique.

Lorsqu'il parle de l'atonie de l'Eglise du V^e au VII^e siècle, au lendemain des invasions barbares, Pirenne proclame que « néanmoins, si atteinte qu'elle soit, l'Eglise est la grande force, ou disons mieux la seule force civilisatrice de ce temps-là. C'est par elle, en effet, que la tradition romaine s'est perpétuée et partant c'est elle qui a empêché l'Europe de retomber dans la barbarie. Le pouvoir laïque, abandonné à ses seules forces, eût été incapable de sauvegarder ce précieux héritage. »

De même, lorsqu'il étudie la crise qui suit la désagrégation de l'empire carolingien, il signale toute l'importance de la grande réforme qui, partie de notre pays, avec Gérard de Brogne, s'amplifie avec le mouvement clunisien et sauve l'Eglise en lui assurant « une orientation du sentiment religieux qui, sans plus s'embarrasser du siècle, se tourne exclusivement vers le ciel », ce qui lui donne « un ascendant qu'elle n'a jamais eue auparavant sur les âmes » et lui confère « une force extraordinaire, en lui faisant rejeter toute tutelle, toute immixtion laïque dans ses affaires ». Et, remarque Pirenne, bien que ce mouvement se soit développé en dehors de Rome et de la papauté, « il devait forcément y arriver et rendre tout à coup au successeur de saint Pierre, dégradé dans les intrigues féodales et les conflits des partis, protégé impuissant de l'empereur, le gouvernement de cette force immense qui travaillait pour lui et attendait le moment d'agir sous son ordre ».

Cette grandeur de la papauté qui devait atteindre son apogée au XIII^e siècle, Pirenne l'expose d'une façon magistrale, en donnant au terme théocratie, que l'on emploie souvent pour désigner cette période, son sens véritable : « un état de choses dans lequel l'Eglise jouit d'un prestige incomparable et où personne n'échappe à son ascendant moral. » Mais Pirenne explique aussi fort bien comment ce XIII^e siècle qui avait vu, avec le règne de saint Louis, l'apogée de la politique chrétienne des papes, fut également témoin de sa chute dans le conflit entre Boniface VIII et Philippe le Bel, bien que la foi restât aussi vive et aussi générale que jadis et que la discipline ecclésiastique s'imposât même plus complètement qu'elle ne l'eût jamais fait.

C'est également en toute objectivité que Pirenne étudie les conséquences fâcheuses du séjour des papes à Avignon, du grand schisme d'Occident, des abus qui ont envahi l'Eglise et provoqué des adjurations aussi énergiques que celles adressées par sainte Brigitte à Grégoire XI. L'influence du clergé ne s'exerce

plus sur les fidèles avec la même force que jadis et l'on voit apparaître parmi les laïcs un mysticisme « qui s'épanche, si l'on peut ainsi dire, en dehors des cadres créés dans l'Eglise pour le contenir », constituant ainsi un danger quant à l'orthodoxie et prétendant s'immiscer dans la discipline en réagissant contre les abus et en ramenant le clergé à la pauvreté évangélique.

Particulièrement remarquables sont les chapitres consacrés à la Renaissance et à la Réforme, entre lesquelles Pirenne fait une distinction judicieuse. « On peut dire que la Renaissance s'est posé, à sa manière, le problème religieux. Mais elle n'a fait qu'esquisser la solution modérée, prudente, aristocratique qu'elle lui préparait. La Réforme s'est jetée à la traverse avec la fougue, la violence, l'intolérance, mais aussi avec la foi profonde et le besoin passionné d'arriver à Dieu et au salut, qui devaient lui conquérir et lui subjuguier les âmes. Entre elle et la Renaissance rien de commun. Elle en est à proprement parler l'opposé... Luther est beaucoup plus apparenté aux mystiques du moyen âge qu'aux humanistes, ses contemporains. Il a même fait horreur à la plupart d'entre eux. Erasme et Morus se sont bientôt écartés de ce révolutionnaire, dont la brutalité et le radicalisme inquiétaient autant leur intelligent opportunisme qu'ils froissaient leurs goûts d'élégance et de pondération. Ils ont deviné la tragédie qui allait s'ouvrir, en ont frémi d'avance et ont compris que c'en était fait de leurs espoirs de conciliation. »

Mais, comme le remarque Pirenne, le luthéranisme ne déchaîne pas pourtant la catastrophe des guerres de religion; la lutte que Charles-Quint engagera en Allemagne sera bien plus politique que religieuse. Quant à Rome « surprise des succès d'un événement dans lequel elle n'avait vu d'abord qu'une querelle de moines », elle ne peut opposer tout d'abord au flot montant de l'hérésie que d'impuissants anathèmes.

Il ne serait pas possible d'établir plus objectivement les responsabilités. Car Pirenne juge sans parti pris. S'il écrit qu'à l'époque de la Réforme : « L'Eglise ne répond guère mieux que la papauté à sa mission religieuse », il n'hésite pas à proclamer que « rien n'est moins héroïque » que l'histoire du luthéranisme, à genoux devant le pouvoir séculier au point que « c'est bien plus en effet que la religion d'Etat, c'est l'Eglise d'Etat qui apparaît », et que « l'obéissance au prince sera enseignée aussi efficacement par les pasteurs, que l'obéissance au pape par les Jésuites ».

Autrement combatif sera le calvinisme, dont le « système d'idées, s'il est appliqué jusqu'au bout, conduit forcément à la théocratie... C'est avec Calvin que le cours que la Réforme avait suivi sous la direction de l'Etat se modifie brusquement « une religion austère, exclusive, intolérante prétend s'imposer aux gouvernements et les soumettre, fût-ce par la révolte, à la parole de Dieu. Le calvinisme ne se contente plus de l'existence nationale qui a suffi jusqu'alors au protestantisme. Sa propagande aspire à lui conquérir le monde. La foi qu'il inspire aux « élus » les pousse à l'action politique et avec lui s'ouvre l'époque tragique des guerres de religion ».

Car l'Eglise romaine, « un moment désorientée par l'attaque subite qui l'avait prise au dépourvu, se ressaisissait et se montrait prête non seulement à se défendre, mais à reconquérir les positions qu'elle avait perdues. Paul III, en 1542 renouvelait l'Inquisition et en 1545 convoquait le Concile de Trente. Déjà la jeune Compagnie de Jésus commençait à mener campagne contre l'hérésie, à réveiller les âmes de leur engourdissement, à stimuler la piété catholique, à fonder ses premiers collèges ». Cette influence des Jésuites, Pirenne l'explique en montrant que chez eux « l'ascétisme s'emparera, pour en combattre les effets, de la culture moderne de l'esprit ».

* * *



DEVROYE-FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

G. VAN THIENEN
28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux
— Dorure pour Ameublement —
Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

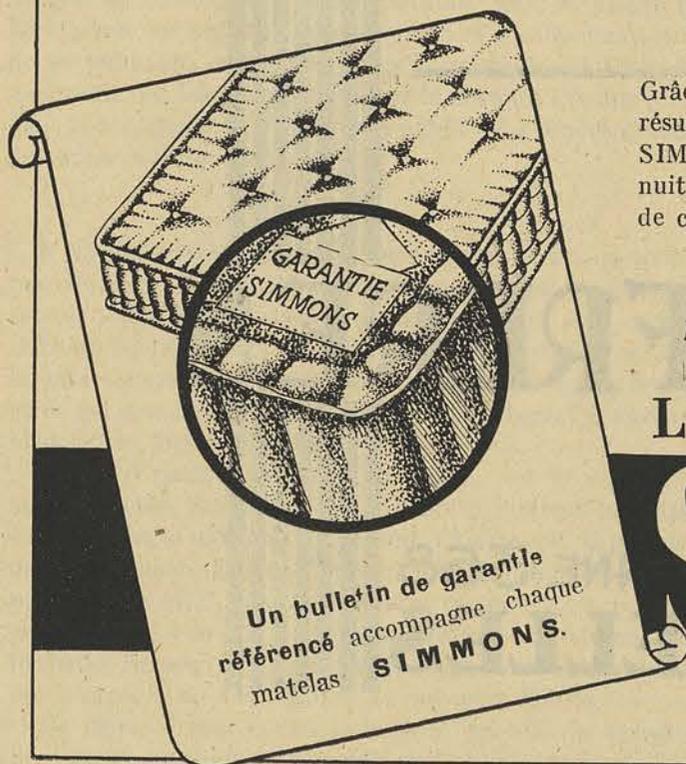
JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE
Téléphone 11.88.69

Vous remplirez mieux votre tâche quotidienne...

**si vous avez dormi sur
un matelas SIMMONS**



Grâce à sa fabrication rationnelle résultant de 25 années d'expérience, SIMMONS vous assurera chaque nuit le repos nécessaire au travail de chaque jour.

La perfection des matelas SIMMONS, leurs qualités de confort, de durée, sont telles que chaque matelas SIMMONS est couvert d'une *garantie effective écrite*.

Toute une gamme de modèles et de prix.

Références de premier ordre: Administrations publiques et privées. Hôpitaux, Cliniques, Institutions, Pensionnats, S.N.C.F.B., etc.

Documentation gratuite sur demande à la **SIMMONS BELGE**,
616-618, chaussée de Louvain, Bruxelles

LES FAMEUX MATELAS

SIMMONS

Pour mieux dormir...

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

C'est à ce moment palpitant des débuts du mouvement de renaissance catholique, si improprement appelé contre-Réforme, que s'arrête le manuscrit d'Henri Pirenne. Le souci de mener à bonne fin l'œuvre colossale qu'était son *Histoire de Belgique*, l'empêcha d'achever l'*Histoire de l'Europe* qu'il n'avait, dans la forme où il l'avait laissée, écrite que pour lui-même. Cependant il en avait donné des développements partiels dans les *Villes au Moyen âge*, la *Civilisation occidentale au Moyen âge* et dans le dernier ouvrage dont il termina la rédaction quelques mois avant sa mort, *Mahomet et Charlemagne*. Ces livres montrent ce qu'aurait été son *Histoire de l'Europe* si un insondable décret de la Providence n'avait empêché le maître de donner sa forme définitive à un travail qui est peut-être le plus magistral de toute l'œuvre du grand historien.

Les quelques extraits par lesquels nous avons tenté de montrer l'importance de cet ouvrage au point de vue de l'histoire religieuse ne peuvent donner qu'une faible idée de ce que le lecteur pourra y trouver. L'histoire politique, l'histoire économique et sociale, l'histoire des mœurs et de la civilisation y sont traitées de la même façon consciencieuse, objective, riche d'aperçus nouveaux et d'idées originales.

La forme même de ce livre, écrit d'un premier jet, contribue à son intérêt et à son charme. Ceux qui ont connu Pirenne, qui ont pu bénéficier du charme de sa conversation scintillante et qui ont eu le privilège de l'entendre développer entre amis ses conceptions historiques aussi profondes qu'originales, le retrouveront tout entier dans son *Histoire de l'Europe* avec toute la vigueur et la hardiesse de sa pensée, avec sa scrupuleuse probité scientifique, avec son lumineux bon sens et avec son inépuisable et aimable érudition. *Et mortuus nobis ad huc loquitur.*

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain,
Membre de la Commission royale d'Histoire

La question juive

Quand une question est importante, il ne faut pas l'esquiver, sous prétexte qu'elle est délicate. Au contraire, c'est alors qu'il faut l'aborder de front, courageusement, impartialement, pour dissiper les malentendus, distinguer l'essentiel de l'accessoire, assurer la prépondérance de la raison sur les impulsions désordonnées de l'instinct ou de la passion.

C'est le cas pour la question juive. Qu'elle soit importante, qui pourrait en douter? L'Allemagne hitlérienne a expulsé une partie de ses Juifs avec une violence, une cruauté qui ont révolté le monde civilisé. Il y a dans une foule de pays, la Pologne notamment, un antisémitisme qui dès maintenant se manifeste par des pogroms. Il n'est pas douteux que si le régime stalinien était ébranlé en Russie pour faire place à un gouvernement à tendance nationaliste, ce changement s'accompagnerait d'une violente réaction antisémite qui serait vraisemblablement très cruelle.

En France même une réaction antisémite n'est pas exclue. C'est un véritable paradoxe que la situation actuelle. Alors qu'il n'y a pas en France 2 % de Juifs (exception faite des émigrés récents), le ministère Blum renferme 40 % de Juifs et 90 % de francs-maçons. Les journaux-parlés de la Radio sont contrôlés par une majorité de Juifs. Il est certain qu'au fur et

à mesure que les liens nationaux se resserreront, la question juive apparaîtra partout comme urgente et difficile à résoudre.

* * *

Quelle est l'attitude des catholiques belges vis-à-vis de ce problème?

Comme toujours, ils sont assez divisés. Beaucoup de catholiques, comme la grande majorité des Belges, sont antisémites d'instinct. On n'aime pas les Juifs. Volontiers on se moque d'eux et on se livre facilement à leur égard à d'assez lourdes plaisanteries.

Un certain nombre sont franchement antisémites, c'est-à-dire qu'ils verraient avec plaisir les gouvernements prendre contre les Israélites des mesures d'exception. Quand dans un pays éclatent de violentes et parfois sanglantes représailles contre les Juifs, ils ne sont pas loin de s'en réjouir et se demandent quand enfin on se décidera chez nous à marcher dans la même voie. Inutile de dire qu'aucune de ces attitudes n'est compatible avec les devoirs les plus élémentaires de la conscience catholique.

Le Juif est notre prochain. Dans un sens très élevé, mais profondément réel, il est plus proche de nous qu'aucun autre peuple. C'est le peuple de Dieu, d'où notre Sauveur lui-même, la Vierge les apôtres sont issus. Et les promesses de Dieu sont sans repentance.

Il y a un autre groupe de catholiques, peu considérable par le nombre, important par le zèle et la valeur intellectuelle : appelons-le, pour faire court, philosémite. Ce groupe n'est pas homogène. Il comprend une bonne partie de ce qu'on appelle les démocrates. Pour eux la question juive n'existe pas. Les Juifs sont des citoyens comme les autres. Il n'y a aucune raison de les exclure d'aucune fonction publique. Les idées de 1789, qui ne seraient que la traduction politique des principes évangéliques, empêchent que l'on fasse la moindre distinction entre un Juif et un non-Juif.

D'autres se placent à un point de vue plus spirituel. Pour eux tout se ramène au plan religieux. Le peuple juif souffre depuis deux mille ans de n'avoir pas reconnu en Jésus le Messie si passionnément attendu. Sa situation tragique durera tant qu'il n'aura pas reconnu son erreur. La solution de la question juive, c'est la conversion d'Israël. Il faut prier pour que la Providence hâte cette bienheureuse conversion. Je connais une famille dans laquelle une charmante fillette, élevée dans une atmosphère de grande piété, sentant venir la mort, a courageusement offert sa petite vie encore dans sa fleur pour la conversion des Juifs.

Il faut aussi agir : éclairer les Juifs, leur témoigner une grande charité, ne jamais les blesser, en finir une bonne fois avec toutes les formes de l'antisémitisme. Inutile de souligner ce qu'une pareille attitude a d'élevé et de profondément chrétien.

Elle n'a qu'un défaut, c'est qu'elle empêche les catholiques qui la partagent d'envisager la question juive, sous son aspect politique et social. Son point de vue n'est pas faux. Il est nécessaire de prier pour la conversion des Juifs. L'Eglise nous y invite en termes pressants. C'est un devoir élémentaire de charité chrétienne d'aimer les Juifs, d'éviter de les froisser, de ne jamais consentir à leur égard au moindre mouvement de haine, de mépris. Mais quand on aura réussi à faire dominer ces sentiments dans son esprit et dans son cœur, dans ses rapports avec les Juifs, on n'aura pas résolu la question juive.

* * *

Le malheur est que beaucoup de chrétiens connaissent mal cette question. Elle a été si embrouillée par les passions, les

polémiques de presse, les ouvrages basés sur une documentation douteuse que la plupart ne s'y retrouvent plus.

Justement un petit livre vient de paraître qui me semble fournir à tout lecteur intelligent un exposé facile, impartial et bien documenté de la question juive.

Il s'intitule : *Israël, son passé, son avenir* (1). Je ne connais pas personnellement l'auteur : H. De Vries de Heekelingen. Je sais seulement qu'il a été professeur à l'Université catholique d'Utrecht. Il est connu et apprécié comme historien du calvinisme. Il a consacré deux courts ouvrages, aujourd'hui épuisés, au fascisme italien et à la conception philosophique du national-socialisme. Son livre est très objectif, très documenté, exempt de passion et de polémique. Il a, de plus, l'avantage d'être assez court et cependant relativement complet, et de fournir beaucoup de citations d'auteurs juifs (2).

* * *

Il est curieux de constater que l'antisémitisme s'est montré parmi tous les peuples et dans tous les âges, parmi toutes les religions et dans toutes les civilisations.

Partout, il a parcouru les mêmes étapes.

Première étape. Installation : Les Juifs arrivent dans une contrée dont la population n'a aucun préjugé à leur égard. On les accueille avec plus ou moins d'empressement. Dans l'antiquité et jusqu'au XVII^e siècle, on était quelquefois même heureux de les accueillir.

Deuxième étape. Affermissement : Les Juifs sont tolérés ou jouissent d'un traitement de faveur, grâce à quoi leur situation se consolide.

Troisième étape. Apogée : Les Juifs se signalent par leur richesse, leur crédit et parfois leur savoir. Dans certaines classes du peuple un sentiment de gêne, d'envie et de haine commence à se faire jour.

Quatrième étape. Résistance : On entre dans une période où les soulèvements, les luttes, les attaques alternent avec des périodes d'accalmie. L'irritation du peuple est généralement contenue par le clergé et le gouvernement.

Cinquième étape. Hostilité ouverte : Le peuple, exaspéré, rompt toutes les digues et massacre les Juifs, ou bien l'autorité les chasse et le cycle recommence dans un autre pays.

Dans un premier chapitre l'auteur résume l'histoire des Juifs de la diaspora jusqu'à nos jours. De ce substantiel chapitre je ne cueille que cette phrase qui en dit long : « Tacite reprochait aux Juifs de mépriser tout ce que les Romains considéraient comme saint et de juger permis tout ce qui remplissait d'horreur leurs hôtes. »

Dans une deuxième partie, absolument capitale, l'auteur analyse tout ce qui sépare des Juifs des chrétiens. C'est d'abord le Talmud. L'influence du Talmud sur la mentalité juive est aujourd'hui reconnue aussi bien par les Israélites que par leurs ennemis.

Ce qu'est le Juif, écrit Israël Abrahams, ce qu'il sera, il le doit, en grande partie au Talmud, ou plutôt à l'esprit qui le produisit. Aussi longtemps qu'il y aura des Juifs et un judaïsme, le Talmud retiendra sa valeur historique, parce qu'il en a moulé la vie et le caractère. Vous pouvez nier au Talmud sa valeur permanente, vous ne pouvez nier son influence permanente.

L'esprit juif ne dérive pas principalement de la Bible, qui s'est incorporée et spiritualisée dans la tradition catholique. Il dérive de l'influence rabbinique contenue dans le Talmud où dans ses abrévés.

(1) Librairie académique Perrin, Paris, 1937, 15 fr. franc.

(2) Il m'a été impossible de vérifier ces citations. Je dois à la vérité de dire que deux ou trois m'ont paru d'une authenticité douteuse. Sa documentation sur la situation en Belgique est nettement insuffisante.

Certains catholiques ont donné du Talmud une interprétation extrêmement bienveillante. C'est qu'à vrai dire il y a de tout dans cette somme extraordinaire de l'esprit juif. On y trouve des passages d'une puissante élévation spirituelle et morale; des fragments d'une ravissante poésie; des pratiques ritualistes, juridiques, vestimentaires d'une minutie extravagante, des descriptions sexuelles qui frisent la plus grossière scatologie. Mais surtout il renferme deux morales. *Le Juif*, écrit notre auteur, *a incontestablement deux morales : l'une qu'il applique à son prochain, c'est-à-dire aux Juifs; l'autre, dont il se sert dans ses rapports avec le goim. Les rabbins des vieux temps ont obtenu exactement ce qu'ils voulaient atteindre en dressant la haie des lois talmudiques. Cette haie s'est révélée infranchissable, impénétrable. Elle a créé une mentalité qui n'a aucune affinité avec le christianisme et qui sera toujours en opposition avec la mentalité chrétienne.* Opposition avec ce qu'il y avait de plus noble dans l'humanisme gréco-romain; opposition aux valeurs chrétiennes. C'est tout l'héritage spirituel de l'Europe qui est nié, combattu par le judaïsme.

Le Juif est essentiellement révolutionnaire. Pour prouver cette affirmation qui revêt de nos jours une importance particulière, l'auteur groupe un lot impressionnant de citations empruntées exclusivement à des écrivains juifs.

A travers toute l'histoire, écrit A. S. Rappoport, l'esprit juif a toujours été révolutionnaire et subversif, mais subversif dans l'intention de reconstruire sur les ruines.

* Et Bernard Lazare, ce Juif si loyal, le grand ami de Péguy, qui a écrit un ouvrage trop peu connu sur l'antisémitisme, disait : *Partant de cette idée que le bien, c'est-à-dire le juste, devrait se réaliser, non pas outre-tombe, mais pendant la vie, les Juifs cherchèrent la justice, et ne la trouvant jamais, perpétuellement insatisfaits, ils s'agitèrent pour l'avoir.*

C'est trop peu dire, à mon sens, que d'affirmer qu'ils s'agitèrent. A vrai dire, ils entrèrent, comme un élément extraordinairement actif et virulent, dans tous les mouvements révolutionnaires.

Il y a dans cette disposition une sorte de mysticisme de la destruction. Mais ce n'est qu'un des aspects de l'âme juive, âme fort complexe et très riche.

Un autre, c'est l'utilitarisme. Déjà dans la Bible le contrat qui lie le peuple élu à Dieu, c'est un véritable contrat commutatif. *Do ut des*. Si les Juifs sont fidèles, ils seront comblés de biens. Sinon la colère de Dieu fondra sur eux, sous forme d'épreuves matérielles.

On comprendra maintenant qu'il y ait parmi les révolutionnaires juifs des âmes d'apôtres qui prêchent le renversement et la destruction de tout notre édifice social, afin de pouvoir réaliser ensuite leur cité chimérique qui nous distribuera ici-bas tout le bonheur que Dieu a promis dans le ciel.

Comme leurs aspirations ne sont pas réalisables dans un Etat à base chrétienne, ils s'ingénient à le détruire. Ce fait avait déjà frappé Disraëli. Bien que converti, et devenu un des plus ardents défenseurs de l'impérialisme anglais, l'illustre homme d'Etat était, à juste titre d'ailleurs, très fier de sa race et de son ancêtre.

Le peuple de Dieu, écrivait-il dans un de ses romans sociaux coopère avec des athéistes, les accumulateurs de propriété les plus ardents se lient avec des communistes; la race à part et choisie marche la main dans la main avec l'écume des races inférieures de l'Europe. Et tout cela parce qu'ils veulent détruire cette chrétienté

qui leur doit tout, jusqu'à son nom, et dont ils ne peuvent plus supporter la tyrannie.

* * *

Le paradoxe le plus éclatant qu'offre les Juifs à nos réflexions c'est qu'on les voit jouer un rôle éminent dans les deux camps ennemis : le capitalisme et le socialisme révolutionnaire.

On sait qu'un économiste allemand universellement connu, Werner Sombart, a publié il y a quelque douze ans, un livre intitulé : *Les Juifs et la Vie économique*. L'ouvrage eut en son temps un succès retentissant. Il prétendait prouver que ce qui fait l'essence spirituelle du capitalisme, l'esprit capitaliste était directement issu du puritanisme et indirectement du judaïsme. Le puritanisme n'était guère qu'une forme atténuée du judaïsme.

Il allait même plus loin. Il affirmait que tous les organes de la vie financière spéculative : lettre de change, marchés à terme, etc., étaient d'origine juive. Ensuite que c'était aux Juifs qu'il fallait attribuer les nouvelles formes commerciales et coloniales en contradiction avec les mœurs économiques du moyen âge. Enfin que le capitalisme n'avait pas d'abord mordu dans les populations catholiques traditionnelles, mais qu'il s'était développé, partout, en Europe et outre-mer, où de fortes colonies juives s'étaient implantées et avaient acquis de l'influence.

L'ouvrage était extrêmement brillant et suggestif, farci d'une érudition étonnante. Mais sa structure était assez fragile. A l'époque, je l'ai fait discuter par des étudiants juifs à mon séminaire d'économie politique. La faute commise par Sombart est celle de vouloir ramener à un seul facteur ou à un facteur prépondérant des événements aussi complexes qu'une transformation sociale à un moment donné de l'histoire.

Les faits sociaux sont enchevêtrés et compliqués. Toute explication unilatérale est nécessairement fautive. Le capitalisme est lui-même si compliqué qu'on n'est pas encore parvenu à lui donner une définition convenable. Les Juifs n'ont pas créé l'armature technique ou spirituelle du capitalisme. Ils ont joué un rôle difficile à préciser dans son avènement. Mais ils en ont profité. Ce n'est plus un secret pour personne que la place importante prise par les Juifs dans le capitalisme financier international.

D'autre part, ils sont logés aux postes dirigeants dans tous les partis révolutionnaires et socialistes. On les trouve surtout actifs dans les mouvements révolutionnaires qui se déroulaient de 1830 à 1848.

Les Juifs, écrit Bernard Lazare, furent, à cette époque, les plus actifs, les plus infatigables propagandistes (de la révolution). On les trouve mêlés au mouvement de la Jeune Allemagne; ils furent en nombre dans les sociétés secrètes qui formèrent l'armée combattante révolutionnaire dans les loges maçonniques, dans les groupes de la charbonnerie, dans la Haute Vente romaine, partout, en France en Allemagne, en Suisse, en Autriche.

Leur influence dans la formation des partis marxistes n'est pas contestable, pas plus que le rôle prépondérant qu'ils ont joué dans les essais de révolution bolchévique, et qu'ils jouent encore actuellement en Russie, et dans le gouvernement français de Front populaire.

Leur rôle dans la civilisation moderne a été double, mais également néfaste pour la civilisation chrétienne.

D'un côté, dit Bernard Lazare, ils collaborent activement à cette centralisation extrême des capitaux qui facilitera sans doute leur socialisation (j'ajoute sous la direction d'un parti communiste peuplé de Juifs); de l'autre ils sont parmi les plus ardents adversaires du capital (je remarque du capital foncier, de toutes les formes de richesse qui enracine les hommes au sol, à la province, à la patrie). Au Juif draineur d'or, produit de l'exil du talmudisme,

des législations et des persécutions, s'oppose le Juif révolutionnaire, fils de la tradition biblique et prophétique.

Ils s'opposent certainement comme types psychologiques. Il y a des Juifs d'un idéalisme effréné. Un de mes élèves juifs s'est, il y a quelques années, suicidé dans la maison de ses parents. J'ai demandé à ses amis s'ils en connaissaient la cause : surmenage, chagrin d'amour? « Il a, me répondit un de ses intimes, déclaré dans une lettre écrite avant de mourir qu'il lui était impossible de continuer à vivre dans un monde aussi plat et aussi sordide que le monde actuel. » Et pourtant il arrive fréquemment que ces deux types de Juifs se rencontrent pour collaborer.

Ce sont des financiers juifs qui ont commandité l'*Humanité* de Jaurès. Ce sont des banquiers juifs américains qui ont fourni des fonds pour aider au triomphe de la révolution russe. L'auteur s'appuyant le plus souvent sur des textes d'écrivains juifs, montre que les Juifs sont cosmopolites et internationalistes, qu'ils aspirent à la fondation d'une République universelle dont ils seraient les animateurs.

Et il conclut cette partie par ces mots : *Le Juif en veut à notre religion, à notre civilisation, au fruit de notre travail, à notre liberté. A nous, chrétiens et Aryens, de nous défendre.*

Mais comment? L'auteur passe rapidement en revue les essais infructueux de solution de la question juive. Notamment le baptême et l'assimilation. Il montre, toujours appuyé sur des textes juifs, la stérilité de ces essais. L'assimilation n'a jamais, sauf dans de rares cas individuels, été complète. Elle a causé dans l'âme de la plupart des Juifs déracinés un état de déséquilibre dont j'ai pu constater moi-même la profondeur dans de nombreuses conversations avec de jeunes Israélites intelligents et cultivés. Et je l'ai constaté, ce qui est plus grave, chez des convertis à la foi catholique.

Quel que soit — écrit Mme Juliette Pary (Juive) — le degré d'émancipation et d'assimilation d'une famille juive, elle n'est jamais entièrement détachée. Soit par un sursaut de révolte contre les manifestations d'antisémitisme, soit par de vagues rappels de la tradition aux grandes fêtes juives, soit par certains traits raciaux particuliers, elle se distingue involontairement des autres.

Il est impossible de trouver un apaisement total et définitif dans ce qui intérieurement ne nous convient pas : il y a une hérédité, un sang, une tradition, un quelque chose d'inné, d'organique, et par-dessus tout un lien spirituel millénaire qui ne peut fusionner avec la culture étrangère. De là, déséquilibre, nostalgie exaspérée de l'entièreté. Il y a toujours en ces Juifs assimilés quelque chose qui ne marche pas : ils sont trop aimables ou trop brutaux, ou trop intellectuels, ou trop déchaînés; un trouble intérieur inavoué les empêche d'avoir cette simplicité, cette aisance, ce naturel qui font le charme de tant de non-Juifs.

Voilà qui est finement pensé, délicatement dit et d'une vérité que nous avons bien des fois expérimentée. Le Juif est un élément étranger parmi les nations, étranger et inassimilable.

Alors que faire? Heureusement il y a une solution désirée par l'élite juive et que les Aryens devraient soutenir de toutes leurs forces conjuguées, c'est le Sionisme. Le Sionisme c'est-à-dire le regroupement de tous les Juifs dispersés, sur la terre d'origine en Palestine.

M. H. De Vries esquisse rapidement, mais en traits vigoureux et nets, la merveilleuse histoire du sionisme. Je dis merveilleuse, car il fallut aux pionniers du sionisme un courage, une persévérance admirables pour arriver à déclencher le mouvement et lui donner une forme concrète et pratique. Dès maintenant les Juifs sionistes ont réalisé en Palestine, dans tous les domaines,

des œuvres étonnantes. Ils étaient soutenus par une véritable foi, un idéal nationaliste d'une grande noblesse.

J'ai vu des jeunes gens pourvus de diplômes, destinés à faire en Europe de brillantes carrières commerciales, renoncer à tous ces avantages pour aller en Palestine mener une vie très rude d'ouvriers agricoles.

Mais est-il possible de ramener en Terre Sainte tous les Juifs dispersés de la diaspora?

Après avoir exposé tout ce qui a déjà été réalisé en Palestine au point de vue économique dans un pays devenu aride et où plus rien de l'ancienne fertilité ne subsistait, l'auteur arrive à cette conclusion qu'on pourrait doubler les terrains actuellement cultivés, que les Juifs devraient pouvoir coloniser la Transjordanie et qu'ainsi les territoires situés des deux côtés du Jourdain pourraient un jour absorber de 50 à 70 % de tous les Israélites dispersés dans le monde.

Après cela ils déborderaient presque fatalement en Syrie et en Mésopotamie.

Il y a d'autres obstacles, et d'abord les Arabes. L'auteur pense que dans les conflits qui mettent actuellement aux prises Juifs et Arabes ce sont les Arabes qui ont tort. Les Juifs ne leur ont pas pris leurs terres. Ils les ont payées. Les Arabes de Palestine sont beaucoup moins pauvres, moins malheureux que ceux de Transjordanie. Ils bénéficient des activités économiques des réformes sanitaires, bref de tous les bienfaits de la civilisation réalisés par les sionistes.

Il y a enfin les obstacles politiques. L'Angleterre et la France pourraient beaucoup, l'Angleterre surtout, pour les aplanir. Il peut sembler utopique de rêver d'un grand Etat juif dont la Palestine serait le centre et qui s'étendrait à la Syrie et à la Mésopotamie. On a vu de notre temps se réaliser des projets qui eussent paru extravagants à nos ancêtres : restauration de la Pologne, création d'Etats nouveaux plus ou moins artificiels en Europe centrale, sanctions décrétées par cinquante-deux Etats contre une nation européenne à propos d'une conquête coloniale en Afrique.

Ce ne serait en tout cas que le résultat de longs efforts. Mais ils mériteraient d'être poursuivis avec persévérance, car s'ils réussissaient, et dans la mesure où ils réussiraient, ils mettraient fin à une situation qui a causé à l'humanité trop de misères, d'injustices et de cruauté.

Redevenus membres d'une nation normale, les Juifs perdraient ce caractère de parasites que les circonstances leur ont imposées. Ils seraient agriculteurs, artisans, soldats, intellectuels. Ils développeraient comme ils l'entendraient leur génie national et cesseraient d'être pour le reste de l'humanité un danger.

Sans doute, à supposer qu'un Etat juif se constitue un jour, tous les Juifs ne se décideront pas à en faire partie. C'est alors à chaque pays à voir de quelle manière il traitera — à l'exclusion de toute violence et selon des voies de droit — les Juifs assimilés et ne désirant s'adjoindre ni maintenant, ni plus tard à la nationalité juive en voie de reconstitution.

Ce qu'il faut c'est jouer *fair play*. Le Juif ne peut pas se flatter de miser à la fois sur deux tableaux.

Il faut — écrit l'auteur — que le Juif choisisse. Il ne pourra plus réclamer à la fois la nationalité juive, l'appartenance au peuple juif et l'incorporation à une autre nation. Que les Juifs réclament une place honorable au soleil en s'organisant en Etat indépendant, mais qu'ils cessent d'intriguer contre l'existence des autres Etats, qu'ils cessent d'être un ferment de dissolution et de corruption parmi nous. Nous voulons garder intact l'héritage culturel et spirituel de nos ancêtres. Nous n'admettons plus une ingérence juive dans nos affaires, comme nous ne nous occuperons pas de l'organisation interne du judaïsme.

La question juive qui est, en somme, une question nationale peut être résolue pacifiquement, rationnellement, charitablement. Pas d'antisémitisme instinctif ou raisonné, ni surtout cruel. Solution par un effort concerté pour rendre aux Juifs dispersés une vraie patrie. Dans cette trop longue étude je n'ai pu cependant qu'effleurer ce vaste sujet et donner qu'une idée imparfaite de la valeur du livre de M. H. de Vries. Je serais heureux si j'avais pu susciter chez quelques-uns de mes lecteurs le désir de le lire. Car j'ai l'impression que la seule solution acceptable est celle qu'il propose.

FERNAND DESCHAMPS.

P. S. — Cet article était terminé quand j'ai lu dans les journaux que des bagarres se sont produites en Palestine entre des groupes différents de sionistes. C'est une difficulté à ajouter à toutes les autres. Les sionistes ne sont pas plus unis politiquement que les chrétiens ne le sont. C'est naturel et humain. Si jamais un Etat juif se constitue, il connaîtra les mêmes divisions politiques que tous les autres groupement nationaux. Il n'y a pas de paradis sur terre, même pour les Juifs!

En quelques lignes...

Le Roi chez les rouges

N'est-ce pas un signe réconfortant, dans le désarroi de l'heure présente, que cet accueil réservé à Léopold III par les populations ouvrières du Borinage?

Tandis que les chefs des pseudo-démocraties (on y insistait, à cette même place, l'autre jour) se font protéger par des cordons de gardes armés jusqu'aux moustaches, le jeune Roi des Belges gravit, seul, le terril d'où il dominera l'étrange paysage qui dit le labeur chaotique des hommes. Et, derrière lui, c'est la course éperdue et amusée de tous ceux, petits et grands, qui veulent avoir la joie de dire, dans les « corons » : « J'y étais! moi aussi, j'ai approché le Roi! »

En vérité, l'institution monarchique est une grande et forte chose, une chose unique. Elle confère à Celui-là qui sait s'en montrer digne une immunité singulière. Ajoutant au rayonnement de la couronne comme un mystérieux halo, elle nous ramène à ces temps fabuleux où le roi exerçait sur son peuple une domination sacrée.

Et, d'autre part, il y a quelque sujet de consolation à se dire que le prolétaire le plus excité par la propagande révolutionnaire garde, au fond même de son cœur de brave homme, le culte et le respect de certaines valeurs. Non seulement, Léopold III se trouvait en sûreté dans la zone rouge. Mais il eût fait bon voir qu'un énergumène s'avisât de pousser, à son adresse, un cri hostile : les pavés se seraient abattus sur l'impudent; car la colère du peuple est juste et prompt!

Ainsi donc, ce voyage du Roi à travers les régions désolées du pays noir doit nous conforter. Il doit rappeler aux patriotes que la vertu de loyalisme n'est pas morte, parmi nous. Au contraire! Le prestige du trône s'accompagne, dans le chef de notre jeune et courageux Souverain, de l'aurole du malheur. Vertu des grandes catastrophes et des deuils nationaux : c'est au pied des rochers tragiques de Marche-les-Dames, c'est aux rives de Küssnacht que nous éprouvons l'orgueil douloureux de nous sentir les fidèles soutiens d'une monarchie vénérée.

Le village civil

L'Exposition de Paris se propose, entre beaucoup d'autres intentions plus ou moins avouables, de montrer aux visiteurs un village français. Un village français en l'an de grâce... Pardon! en l'an de « paradis-sur-terre » (le camarade Thorez *dixit*) 1937.

Un village français?... Vous évoquez, bonnes gens, la silhouette familière d'une de ces mille et une agglomérations — nom qui chante, lavandières au ruisseau, les ormes de la place de l'église, la mairie et ses affiches, le bureau des postes avec sa fenêtre fleurie de géraniums, la forge ardente et noire où le compagnon bat le fer — que l'automobile traverse, à grands coups de klaxon, dans une fuite comique des poulets à l'œil rond. Vous n'y êtes point! Ce paysage que vous recréez, il comporte au moins un élément de trop : et c'est — tout simplement — le clocher. En tout cas, on ne verra pas d'église dans le village-type que les commissaires (le commissaire en chef s'appelle Labbé!) proposeront à l'admiration des visiteurs de la Wolrd's Fair. C'est comme on a l'honneur de vous le dire...

Les incidents scandaleux du meeting Blum sur les chantiers, les tentatives de débauchage des ouvriers belges par les moscouitaires avaient déjà provoqué, dans notre pays, un sentiment de malaise. Nous ne tenons pas essentiellement à nous mêler des affaires du voisin. Encore faut-il que ce voisin respecte les droits de la mitoyenneté. Quand ils ont, sectaires et stupides, proscrit le clocher du village français, les plats valets du Frente crapular ont porté, de leurs mains, un solide coup de pioche dans leur édifice en carton-pâte. Encore une ou deux mesures comme celle-là : et nous serons tout disposés à boycotter, dans toutes les formes de l'art, une entreprise qui ne doit guère servir que les intérêts de Moscou.

Pauvre Barrès! Lui qui se répandait en méditations harmonieuses sur la grande pitié des églises de France!... Les cloches n'ont plus droit de cité dans cette République communarde que nous prépare le messianique Miroboléon Blum. Une vieille chanson parle des pauvresses au visage ridé qui marmonnent en leur jargon au portail des sanctuaires. Qu'elles soient sacrifiées, ces diseuses de patenôtres! Et s'élève le seul, le vrai, le rouge village de France où le geste implorant du clocher fin sur l'horizon crépusculaire sera remplacé par la verticale utilitaire du silo!

Un misérable a sauvé sa tête...

Le procès Soclay prend déjà place dans la série des causes célèbres. Non que la personnalité du triste accusé soit capable d'inspirer le moindre intérêt : nous avons bien affaire à l'individu le plus taré que puisse poursuivre la justice humaine. Les jurés de Dijon ne s'y sont point trompés, pas plus que ceux de Chaumont, qui ont prononcé que Soclay était, en effet, coupable de meurtre avec violence sur la personne d'une pauvre fillette. Alors, pourquoi cette insolite indulgence? pourquoi l'octroi des circonstances atténuantes? pourquoi l'assassin monstrueux échappe-t-il à l'échafaud?...

C'est ici qu'intervient un élément psychologique dont la défense, représentée par M^e Jean-Charles Legrand, a joué avec un rare bonheur : la question de la valeur — ou mieux : de la fidélité — du témoignage.

Un homme a traversé les rues d'une petite ville, tenant par la main un enfant. Le spectacle en soi n'a rien qui puisse arrêter, ni à plus forte raison retenir l'attention des passants. Et voici que des semaines, des mois après l'événement, il se trouve des témoins péremptoires et obstinés pour déposer, à la barre, sous la foi du serment : « C'est lui! C'est bien lui : je le jure, Monsieur le Président, je reconnais cet homme! »

Soclay est le coupable présumé. Disons même que toutes les charges sont accumulées sur sa tête. Il n'en reste pas moins que les témoins qui prétendent le reconnaître, pour l'avoir rencontré dans la rue le jour du crime, font ce que l'on pourrait appeler un abus de mémoire. Ils le font, j'en conviens, de la meilleure foi du monde. Quand ils accusent, le doigt tendu, le misérable dans son box, ils sont persuadés de leur entière sincérité. Leur conviction est infiniment respectable. Mais elle se fonde, en dernière analyse, sur cette psychose de la culpabilité que les débats judiciaires et la lecture des articles de journaux ont entretenue chez eux.

Voulez-vous faire une expérience? Il vous est arrivé, au cours d'un voyage, d'avoir une discussion avec un maître d'hôtel. Ce maître d'hôtel, vous avez eu le temps de l'observer. Seriez-vous capable de recréer, par l'imagination, son visage? Et vous plairait-il de me dire quelle cravate portait le voyageur qui a fait, en face de vous, le trajet Paris-Nice, un trajet d'une journée?... La mémoire est faillible. Il n'y a que notre présomption qui est forte, assurée qu'elle se veut contre toutes les chances d'erreur.

Et voilà pourquoi Soclay a sauvé sa tête.

L'Académie Mallarmé

Encore une! Oui-da!... Mais si respectable : elle ne comptera que des poètes!

Ils étaient un peu négligés, sous la Coupole. La mort de Henry de Régnier frappait durement la corporation des porte-lyre. Voici qu'ils décident de se réunir pour leur propre compte, loin de cette promiscuité des diplomates, des prélats violets, des historiens et des romanciers

Ils ne seront pas quarante. C'est un signe de noblesse. Au Jardin des Muses, *pauci sed electi*. Et ils se placent sous le patronage de Stéphane Mallarmé. Ce qui nous déconcerte un peu.

Car enfin, pourquoi pas Baudelaire?... C'est de Baudelaire que sort, en droite ligne, toute la poésie moderne, y compris celle de Mallarmé. Le symbolisme est déjà tout entier dans les *Fleurs du Mal*. Stéphane n'y a guère ajouté que l'obscurisme. C'est cela — précisément — qui nous inquiète.

Veut-on dire que les nouveaux académiciens sont tout prêts à persévérer dans les sentiers d'une poésie ésotérique, à l'usage des seuls initiés? Cette Académie nouveau-née sera-t-elle comparable à une société secrète?... Certains noms nous rassurent. D'autres seraient plus compromettants.

Une chose nous frappe : les poètes sont vieux. Au siècle où nous sommes, un Musset, gamin lyrique, apparaîtrait comme un cas aberrant. La poésie date d'avant la guerre, d'une époque où le bouquet de violettes à deux sous fleurissait encore la mansarde du Boul' Mich'. Nous avons tué tout cela. Et tant d'autres choses. Les « Immortels » de l'Académie Mallarmé ont beau faire des coquetteries : il faudra bien vite les remplacer, et ce sera la disette cruelle des candidats!...

Pluie

Somerset Maugham faisait de la longue pluie obsédante le personnage principal d'un drame de la déliquescence à la fois physique et morale. Cet hiver, qui devait renouveler les fantaisies glacées du gel et des frimas, ne nous apporte que l'inondation, des ciels délavés, les pieds humides. C'est le triomphe de la grippe sournoise, de celle qui vous atteint — vlan! — d'une volée dans les reins de coups de bâton, avec poussée de fièvre. Les rivières, curieuses par nature, sortent, toutes ensemble, de leur lit. Au Cinéac, les chasseurs d'images n'ont à nous montrer que

de vastes nappes liquides. Et le maréchal de Mac-Mahon, s'il revenait sur la terre détremée, pourrait replacer son mot historique : « Que d'eau ! que d'eau !... »

La pluie intervient même — et comment ! — dans la stratégie. Les communiqués de Madrid et de Salamanque dénoncent les méfaits des intempéries. Il paraît que l'averse a transformé les tranchées en bourbiers. Et nous qui pensions que l'Espagne ardente et sèche ne connaissait point nos déluges !... Déjà, l'hiver dernier, la guerre italo-éthiopienne nous avait familiarisés avec cet élément : la pluie. La saison des pluies entrainait dans les calculs prophétiques de M. Paul Struye. Le Négus ne manquait jamais de se faire photographier sous son pépin.

Encore un de ces obstacles qui rendent impuissant le progrès dont nous sommes outrageusement fiers. Nous n'avons vaincu ni le coryza, ni l'eau du ciel. Et l'on comprend mieux, au fur et à mesure que la pluie aux ongles verts bat la générale sur les vitres, le langage des vieux chroniqueurs : « En cette année-là l'hiver fut rude ; et les troupes prirent leurs quartiers d'hiver. » Le général Franco parle exactement comme le Jules César des *Commentaires sur la guerre des Gaules*.

Libres propos...

POLITIQUE INTÉRIEURE

Voilà bien longtemps qu'il n'en fut plus parlé dans cette *Revue*... Et pourtant les événements marchent vite et même très vite. Bornons-nous — aujourd'hui — à souligner la grande portée de l'évolution socialiste. Depuis des années le socialisme belge n'était plus ni très marxiste, ni très internationaliste. Le fut-il d'ailleurs jamais très efficacement, sauf dans quelques têtes d'intellectuels, de prophètes ou d'illuminés ? Réalisateur, créateur d'œuvres économiques et sociales puissantes et qui firent beaucoup pour le relèvement matériel de la classe ouvrière, le socialisme belge, dans la mesure même où il réussissait, perdait de son dynamisme révolutionnaire et de son prophétisme marxiste. La guerre accentua ce qu'il faut bien appeler sa nationalisation et son... embourgeoisement. L'éroulement lamentable, l'effondrement imprévisible de l'église-mère, de cette social-démocratie allemande que l'on croyait invincible et appelée à conduire le prolétariat occidental vers les victoires ultimes du triomphe définitif, cette disparition quasi instantanée d'un édifice grandiose, œuvre de plusieurs générations et tenue pour une conquête définitive de notre temps, furent pour le socialisme marxiste la catastrophe suprême. Déjà le fascisme italien lui avait porté de terribles coups. Le national-socialisme l'acheva. D'autant plus que là-bas, tout à l'Est, l'immense espérance qu'avait fait naître le bolchévisme faisait place à la plus cruelle des déceptions. En U. R. S. S., une révolution trahie — comme dit Trotzky — loin de conduire des dizaines de millions de prolétaires vers une démocratie véritable et un socialisme sincère, vers la première réalisation grandiose du communisme sauveur, livrait la malheureuse Russie à un despotisme abject, à la négation même de tout idéal démocratique, à la plus absolue et à la moins humaine des tyrannies. Nulle part on n'est en ce moment aussi malheureux qu'on l'est en Russie...

D'autre part, l'âme de vérité qu'il y a, ne disons pas dans le marxisme théorique, ni dans des programmes plus ou moins doctri-

naux, mais dans la réalité même du socialisme belge — assurer au travailleur une existence plus humaine ; le soustraire aux méfaits d'un libéralisme économique cruel, aux abus d'un capitalisme inhumain ; associer toujours davantage l'ouvrier à l'entreprise — tout cela n'était-il pas devenu le bien commun de tous les bons esprits à quelque parti qu'ils appartenissent ? Le « stupide » XIX^e siècle avait fait de l'homme une machine, un simple élément du prix de revient, un « matériel humain ». La réaction personnaliste, comme on l'appelle avec quelque pédantisme, disons plus simplement, le sursaut humain — auquel le socialisme eut une très large part, reconnaissons-le — est actuellement tenu pour légitime par tout homme ayant la « tête bien faite » et le cœur bien placé.

On peut dire sans exagérer que la thèse : il faut, en fait de réforme sociale visant à une répartition toujours meilleure des richesses, à une participation toujours plus équitable de la masse prolétarisée aux fruits du travail, aller aussi loin que possible, aussi loin que le permettent les conditions économiques de la Belgique — on peut dire que cette thèse ne rencontre plus d'opposition sérieuse chez nous. Certes, il faudra lutter encore pour la traduire dans les réalités de notre vie nationale ; des intérêts menacés se défendront âprement ; des égoïsmes s'insurgeront ; mais c'est là l'inévitable sort de toute réforme. Seulement, la réforme est en marche et plus rien n'est capable de l'arrêter.

Ajoutez à cette évolution sociale dont l'allure s'accélère, une diminution pratique de ce que le marxisme appelle la lutte des classes. L'amélioration des conditions matérielles de notre prolétariat (c'est-à-dire, pratiquement, la propriété plus divisée, des habitations ouvrières, des lopins de terre, etc.), d'innombrables œuvres sociales, et surtout dans les parties du pays restées les plus chrétiennes, une fraternisation religieuse, ont beaucoup émoussé chez nous le fameux slogan rouge de la lutte des classes. De même que l'idée républicaine ne fut jamais très vivace chez nous, la lutte des classes — les pauvres contre les riches, car c'est cela, en définitive... — n'a pas cessé de perdre de son âpreté.

Et alors que les vieux doctrinaires, tel Vandervelde, ou les incurables prophètes, tel de Brouckère, prétendaient et prétendent toujours rester fidèles à une doctrine périmée et à des prophéties démenties, les unes et les autres dépassées par les faits, un de Man percevait très exactement la courbe de l'évolution, un Spaak se rendait parfaitement compte des données nouvelles du problème fournies par la vie.

La crise, dont la Belgique se tira — on le reconnaîtra un jour quand se seront dissipés les nuages accumulés par les mécontentements exaspérés et par les passions exploitées — avec moins de dégâts qu'aucun autre pays et en dépensant, pour sauver le pays, des trésors inouïs d'ingéniosité, d'esprit pratique, d'habileté industrielle, la terrible crise économique mondiale précipita le processus. Le rexisme accusa davantage encore les positions. Et voilà que le fruit paraît mûrir rapidement. De sensationnelles interviews de Spaak et de de Man, un passionnant débat devant le Conseil général du Parti Ouvrier Belge posent nettement la question.

De quoi s'agit-il ?

Au fond de ceci : la Belgique est une réalité, et une réalité, si on peut dire, toujours plus réelle. Pendant longtemps des esprits sincères mais égarés ont cru que l'évolution inévitable du monde civilisé conduirait vers une diminution des réalités nationales au profit d'une réalité internationale toujours plus grande. Rêve et chimère ! On se trompait singulièrement sur la réalité véritable. Dans les faits, au contraire, les nations ne cessaient de se concentrer davantage et de s'opposer toujours plus à tout ce qui n'était pas elles. La Société des Nations fournit la preuve

éclatante de « nationalismes », même dans le bon sens de ce mot, toujours plus accentués. Les faits démentaient les conceptions et les prophéties socialistes pour ne pas parler des vains souhaits et des espérances déçues. Mais alors, la nation devenant toujours plus réelle, le socialisme ne ferait-il pas bien de se faire national?

Laissons là les hautes spéculations sociologiques générales et universalistes et tenons-nous-en à la Belgique. Un de Man et un Spaak se sont demandé si, pour mieux réaliser l'essentiel du socialisme — l'élévation de la classe ouvrière, élévation matérielle et morale — il ne fallait pas davantage placer ce socialisme dans le courant national, le faire mieux participer à la vie nationale, en faire un facteur de l'activité nationale. La réponse ne fait évidemment pas de doute. Toutefois, quand on les entendait exposer cette nécessité pour le socialisme belge d'une évolution assez brusquée, sous les nécessités de l'heure, vers un socialisme national, bien belge, renonçant au faux dogme d'une lutte des classes fatale, inévitable et toujours, sinon plus âpre, au moins également âpre; renonçant à cet autre faux dogme d'une solidarité ouvrière internationale supérieure à la solidarité nationale entre tous les enfants du même pays, on les approuvait certes, mais on se demandait : Dans quelle mesure les suivra-t-on? Et on souhaitait leur triomphe. D'abord parce qu'un socialisme moins marxiste et plus national ne peut que favoriser la paix sociale et la fraternité entre Belges. Ensuite, parce que si la tendance opposée devait l'emporter, seule l'agitation communiste révolutionnaire y trouverait son compte. Les deux blocs — rouges et anti-rouges — se grouperaient et s'accuseraient davantage au risque, bientôt, de se heurter et avec quelle violence!...

Or, le débat devant le Conseil général du P. O. B. paraît indiquer que les milieux syndicaux, cette ossature du socialisme belge, suivent de Man et Spaak. Il faut s'en féliciter, grandement et sans réserves. Si le mouvement s'accroît, et dans la mesure même où il s'accroît, le danger diminuera d'une opposition « fasciste » et « anti-fasciste », démocrates et réactionnaires, front populaire et dictature... Et ce sera tant mieux pour la Belgique!

Et l'actuelle formation gouvernementale a toutes les cartes en main, même celle, très utile!, de l'opposition rexiste et nationaliste flamande. Vite les réformes de structure annoncées et promises! Vite une organisation professionnelle de la société chargée de « liquider » en l'harmonisant ce qu'on appelle encore la lutte des classes. Vite la réforme politique sauvant et garantissant l'essentiel de nos libertés traditionnelles, mais corrigeant le plus possible les vices de la démocratie parlementaire...

Un dernier mot encore à propos de l'aspect religieux de cette évolution socialiste, de ce « spaakanovisme », comme a dit assez spirituellement un orateur au Conseil général du P. O. B.

Le socialisme belge a accumulé les ruines religieuses. Il a déchristianisé beaucoup et gravement. Ne faisant qu'un bloc du libéralisme économique, du capitalisme et de l'Eglise, il a cru ne pouvoir soustraire l'homme aux abus de ceux-là qu'en l'arrachant également à l'emprise de celle-ci. Et puis, le marxisme est matérialiste dans son essence; en tant qu'il possède une doctrine, le socialisme se trompe radicalement sur la nature de l'homme. Une heureuse amélioration s'accomplit sous nos yeux. Le socialisme belge — non pas la doctrine, mais le fait socialiste — se fait plus tolérant. D'autre part, l'action catholique, les Encycliques sociales dissipent bien des préjugés. Si, parallèlement à l'action nationale des Spaak et des de Man, parallèlement à l'action sociale des catholiques, un apostolat religieux tend à rendre aux masses égarées le sens véritable de l'Evangile, à leur restituer le véritable Visage de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de même que plus de justice sociale rapprochera riches et pauvres, plus de fraternité chrétienne réunira les Belges de toute condition...

Le socialisme national de Spaak et de de Man est excellent pour la Belgique en tant que collectivité nationale et excellent pour l'Eglise de Belgique, c'est-à-dire pour le salut de l'âme des Belges. Avec M. Rubbens, il ne reste qu'à souhaiter que les chefs politiques des catholiques belges comprennent pleinement et favorisent de leur mieux la bienfaisante évolution du socialisme belge. Evidemment, pour cela, le mieux serait que les catholiques fussent unis et forts sur le terrain politique, pour reprendre le vœu exprimé solennellement au Congrès de Malines par S. Em. le cardinal van Roey...

TESTIS.

Mérimée ⁽¹⁾

TRAVAUX D'HISTOIRE

Mérimée avait un faible pour l'histoire. Il peut affecter parfois de la traiter à la légère, il ne lui consacre pas moins beaucoup de son temps, beaucoup de soins et de peines de toutes sortes.

Il l'avait approchée tout d'abord en cultivant le roman historique. Il avait écrit *Jacquerie*. Il y étudiait avec un grand luxe de détails l'état social de la France après la bataille de Poitiers. Ensuite, il avait voulu composer une histoire de la Saint-Barthélemy. Mais l'esprit de Walter Scott lui avait souri en chemin; Mérimée avait lâché la bride à son imagination, et de cet ensemble avait résulté ce qu'il appelle lui-même « un méchant roman » : la *Chronique du règne de Charles IX*. On y trouvait emmêlées l'invention la plus verveuse et l'érudition la plus sûre. De là, le succès du livre, qui n'avait pas été mince en 1829. Il n'empêche que le jeune auteur ne croyait guère au roman historique. Genre bâtard, qui conduisait trop son monde où il voulait!

Aussi quand Mérimée se fut mis en tête d'entrer à l'Institut, il crut qu'il fallait faire de l'histoire sérieuse, de l'histoire qui ne s'appuierait que sur l'érudition, que sur les faits dûment prouvés. C'est dans cet esprit qu'il se mit en devoir d'écrire la *Guerre sociale*, la *Conjuration de Catilina* et la *Vie de César*. Cette trilogie le séduisait; et le séduisit longtemps. Elle ne vit jamais le jour, car le dernier panneau ne fut jamais terminé. Pourtant César était aux yeux de Mérimée le héros par excellence. Il incarnait à la fois tout le bien et tout le mal dont un homme peut se montrer capable. « Il avait, constate notre auteur, commencé par être un fort mauvais drôle, et il allait devenir honnête homme au moment où il avait été assassiné. » Mérimée avait rassemblé un nombre considérable de documents; il avait encore, les *Commentaires* à la main, étudié sur place le siège de Gergovie, et maintes autres choses. Pourtant la *Vie de César* ne vit jamais le jour. On ne sut point les raisons qui avaient conduit Mérimée à ne pas publier les résultats de sa longue enquête sur le vainqueur des Gaules. Quand Napoléon III lui eut fait connaître ses intentions, l'historien mit complaisamment à sa disposition tous les matériaux qu'il avait réunis. Ainsi la fameuse trilogie fut-elle assez alertement enterrée. Notre auteur traitait d'ailleurs de « tartine » sa *Guerre sociale*. Nous ne sommes pas loin de lui donner raison. Il pourrait même étendre ce jugement à la plupart de ses travaux concernant l'histoire, et nous n'auront guère de peine à le justifier par la suite.

(1) Voir la *Revue Catholique* du 19 février 1937.

Chose bien singulière, toutefois; car Mérimée avait en lui l'étoffe d'un magnifique historien. Autant de moyens que Taine, que Michelet, et plus coupant dans l'intuition. Son œil fin traversait les faits, les êtres, les objets, et huit fois sur dix il frappait à la bonne place. Seulement, soufflait alors le démon critique... Seulement! Un mot qui avait acquis beaucoup de force dans ses délibérations avec lui-même. Il se rappelait les mystifications de sa jeunesse dorée. Il avait trop bien mis le monde dans sa poche pour ne pas redouter de se leurrer à son tour. Il ferait désormais comme le sot : il ne croirait qu'à ce qu'il touche. Il ferait litière de tout ce qui n'est pas les détails certains, prouvés, confirmés. Il interdirait farouchement à son imagination d'intervenir. Il rognait sur tout, il refroidirait tout. Mérimée se tint malheureusement parole. De là, la morne tristesse que dégage son œuvre d'historien. Cette odeur, surtout, de citerne qui vous saisit à chaque page. A quelques chapitres près, Casimir Bonjour eût fait aussi bien. Dame, s'il ne s'agit plus que d'éviter toute théorie, toute vue synthétique, toute dissertation doctrinale, — de ne collectionner que les anecdotes et les petits faits d'observation. Il avait son système, et il y tenait dur comme fer. Il aurait voulu réunir dans une même gamme de force « l'intelligence politique de Thucydide, le savoir pratique de Polybe, la psychologie de Salluste et les merveilleux dons narratifs et descriptifs de Tite-Live. » Un tel idéal dépasse les moyens d'un homme, fût-il Mérimée lui-même. On le vit bien avec *Don Pèdre*.

Ce Don Pèdre incarne le vouloir d'une Castille magnifique, d'une Castille qui aspire à devenir toute l'Espagne et qui ne craint personne. L'auteur ne nous cache pas dans sa préface que toute son ambition se borne à rajeunir la vieille chronique d'Ayala. Don Pèdre est brave, brave comme quatre. Seulement, la bravoure ne répond pas à toute chose. Il est toujours dangereux d'être en avance. C'est pour n'avoir compris cela que trop tard que Don Pèdre laisse ses os dans l'aventure. On peut dire que l'auteur avait eu la main heureuse dans le choix de son personnage. De plus, les événements se prêtaient à un certain ton qui était dans sa manière. Or, que se passe-t-il exactement? Mérimée travaille durant des années. Il se laisse engluier dans l'archéologie, appuie sa loupe sur chaque détail, muselle étroitement son intuition, et pour finir il gâche son magnifique sujet. Comme si cela ne suffisait pas, il juge bon de se souvenir qu'il fait partie de l'Institut.

Il s'applique à soigner sa prose, à l'orienter vers cette perfection glacée d'où toute vie semble à jamais exclue. Il faut insister un peu sur ce dernier point.

Mérimée acquit, en effet, vers la quarantaine, un point de vue singulier sur l'art d'écrire. Disons tout de suite que l'Académie, où précisément notre auteur venait d'entrer, partageait pleinement sa manière de voir; la partageait tant qu'elle en faisait un véritable dogme. Mérimée croyait donc pour tout de bon que la langue française avait atteint son expression formelle la plus haute sous la plume des contemporains de Bossuet, de Racine et de Louis le quinzisième. C'était convenir modestement que son siècle à lui n'avait plus rien à apporter en matière de langage et que le mieux, dès lors, était d'imiter les Anciens. Notre historien n'oubliait qu'une chose : c'est que ladite perfection ne représente après tout que l'aboutissement d'une série de manœuvres criminelles dont Vaugelas prit l'initiative, avec la bande des snobs qui pérorait à la Cour. Ils ont dénommé le « bon usage » ce qui n'était que « leur » usage; et si notre langue actuelle a perdu beaucoup de son véritable accent, c'est eux qu'il faut directement accuser. D'un point de vue plus général, croire qu'une langue a trouvé son expression définitive dans un siècle plutôt que dans un autre, c'est vraiment nier la toute-puissance de l'esprit. Sénancour le voit bien quand il dit que la langue peut

toujours s'enrichir, alors même qu'elle ne se perfectionnerait plus. « Elle n'est jamais fixée à tous égards puisque l'esprit n'est jamais en repos. » Mérimée allait payer cher sa désastreuse théorie de l'évolution du langage. Son œuvre d'historien l'atteste par son silence : rien de plus mort que cette mort, — la poussière même.

DU THÉÂTRE D'ARLES A SAINT-MARTIN DE TOURS

Dès sa jeunesse, Mérimée eut un goût très vif pour les recherches d'archéologie. En cela, il ne faisait que suivre l'orientation générale de son siècle. Chaque pays se piquait d'apporter sa contribution au renouvellement de la science historique. On commente la valeur des ruines, on traduit les hiéroglyphes, on exhume les os des guerriers de Mycènes. Dans des proportions plus modestes, on voit se dessiner un mouvement en faveur de la conservation des monuments. Grâce à Mérimée, la France ne fut pas la dernière à répondre à l'invite. C'est, en effet, en partie sous sa suggestion que fut créée la Commission des Monuments historiques. Elle était destinée à protéger les vestiges de la vieille France contre les menées d'une bande de spéculateurs cupides ou bornés. Tantôt c'était un conseil communal qui mutilait une statue, tantôt un autre qui faisait badigeonner des fresques. Il arrivait encore qu'un troisième eût la désastreuse inspiration de restaurer. De toute façon, c'était un assassinat. On conçoit que Mérimée eut fort à faire. Il prit résolument son rôle à cœur, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était vraiment à sa place. Pour faire un bon inspecteur des monuments, il ne faut pas seulement connaître l'histoire; il faut être encore artiste et critique. Notre auteur ne laisse rien à désirer à cet égard. Il manie agréablement le crayon. Voilà un atout précieux quand on fait ce qu'il fait. Quant à l'architecture, il la connaît sous tous ses aspects : la pélasgique comme la celtique, la grecque, la byzantine, la romane, la gothique. Ce n'est pas qu'il fût toujours sans parti pris. Il avait une sorte de haine inexprimable pour l'ordre ionique. « Je voudrais, écrit-il à quelqu'un, que l'inventeur de l'ordre ionique fût pendu, et que celui du corinthien fût roué vif. » Ce qui n'empêche pas qu'il aurait sauvé leurs vestiges si l'occasion s'en était présentée. Il apportait à chaque un luxe de scrupules et une conscience malade. Il faut le voir prendre la plume : « C'est un triste devoir pour moi, M. le Ministre, d'avoir presque toujours à vous signaler des traits de vandalisme alors qu'ils sont à peu près sans remède... » Et de fournir à son Guizot tous les faits qu'il a recueillis, les objections qu'on lui a faites, les solutions qu'il préconise — toujours présent, précis, coupant — irrésistible dans sa logique comme dans ses charmes d'épistolier. Des rapports de ce genre, Mérimée en rédige à la douzaine. Aucune démarche ne le rebutait, aucun ennui. Sa mémoire des lieux était surprenante. Il n'avait rien au hasard et connaissait par cœur les plus humbles églises de village qu'il avait mission d'arracher à la décrépitude. C'est indiscutablement à son implacable conscience que notre pays doit d'avoir conservé nombre d'édifices qu'il se flatte à bon droit de posséder en Bretagne, en Bourgogne, en Provence et dans le pays basque. Son influence, on la voit encore s'exercer sur la rédaction des instructions données aux inspecteurs, sur la répartition des crédits. Il est clair que Mérimée n'est pas seul à protéger à la fois contre la ruine et contre l'embellissement les beaux débris artistiques de notre terre française. Ses collègues ont une part dans cette œuvre magnifique; mais l'esprit de Mérimée anime étrangement cette entreprise collective. On peut toutefois citer quelques monuments qui lui doivent tout particulièrement la vie, si l'on ose ainsi s'exprimer : l'église de

En 1937

J'apprendrai une langue étrangère



Voilà une idée merveilleuse! C'est si facile d'apprendre maintenant! Choisissez la langue que vous désirez apprendre et dans quelques semaines vous vous surprendrez à la parler couramment et avec un accent parfait. Voici ce qu'il y a de plus étonnant dans la Méthode Linguaphone.

C'est la seule méthode officielle, puisqu'elle a eu sa

consécration par les hauts témoignages de **S. M. la reine Elisabeth**, de **Mgr Picard**, de **Mgr Baudrillart**, de l'écrivain **M. Maeterlinck**, du Ministre des Sciences et des Arts et de presque toutes les institutions d'enseignement de Belgique et du monde entier.

VOYEZ COMME C'EST FACILE

Vous vous installez confortablement dans votre fauteuil et vous écoutez sur votre phonographe les voix des meilleurs professeurs du pays même. Tout en écoutant vous suivez les mots parlés sur le livre de texte illustré. Tout de suite votre oreille est si bien exercée et votre vocabulaire

si précis que vous commencez déjà à parler, à lire et à écrire sans difficulté. Même si vous vous croyez peu doué pour l'étude des langues, vous serez étonné des résultats surprenants que vous obtiendrez en très peu de temps.

RÉCLAMEZ-NOUS L'OUVRAGE ILLUSTRÉ SUR LES LANGUES ÉTRANGÈRES ET L'OFFRE D'ESSAI GRATUIT.

Nous vous enverrons un cours complet, sans aucun engagement, pour un essai gratuit de huit jours chez vous.

Réclamez-nous aujourd'hui même la documentation complète qui vous est offerte gratuitement et qui contient l'offre de cet essai sans engagement. Nous vous l'enverrons par retour à l'aide du bon ci-contre.

Monsieur **J. A. Hilaret**,
Directeur de l'Institut **Linguaphone**.
(Classe J. 45)
18, rue du Méridien, Bruxelles.

Veillez m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi, l'ouvrage sur les langues vivantes.

La langue qui m'intéresse est

Nom :

Adresse :

POUR RENDRE VOTRE HABITATION PLUS CONFORTABLE :

LES VOLETS VAN EYCKEN

Devis gratuits sur demande

Bureaux : 21, CHAUSSÉE DE LOUVAIN

Téléphone 17.27.16

Ateliers : 30, RUE SCAILQUIN



C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

Victor THEUNISSEN & Co

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12

LIEGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

SOCIÉTÉS
d'ASSURANCES

A. G.
BRUXELLES

Fondées
en 1824 - 1830

INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - RENTES VIAGÈRES

Agence Générale de Liège

Louis SIMON-ROLLAND

Tél. 11220

23, rue Simonon

C. P. 13041

PRÊTS pour construire ou achats. — Intérêts : 5 %



LA VIE EST CHERE

pour celles qui ne savent pas utiliser
au mieux les ressources de l'art culi-
naire.

Si vous voulez faire une cuisine meil-
leure bien que moins coûteuse,
employez sans hésiter l'Extrait de
Viande Liebig qui, sous une forme
concentrée, contient la force et la
saveur de la meilleure viande de bœuf.
Depuis plus de deux tiers de siècle,
les bonnes ménagères en ont fait leur
profit. Faites comme elles, employez

EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG

AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE



Vézelay, celle de Saint-Savin, celle de Saint-Martin de Tours, la cathédrale de Laon; le théâtre d'Orange et le théâtre d'Arles.

Philippe Burty commente l'activité de Mérimée en disant : « Si Victor Hugo n'avait pas écrit *Notre-Dame de Paris*, et si Mérimée n'avait pas provoqué la formation de la Commission des Monuments historiques, on aurait rasé tous nos vieux édifices pour en faire des Madeleines et des Bourses. » Ce n'est pas, on le voit, un mérite ordinaire! Mais Mérimée nous laisse autre chose que des rapports à son ministre sur ces difficiles questions. Il donne fréquemment au *Journal des Savants*, à la *Revue des Deux Mondes* de substantiels articles qu'on peut encore relire aujourd'hui sans fatigue. Qu'on le veuille ou non, ils demeurent des modèles de goût, de clarté, d'érudition. Huit de ses essais ont été réunis en volume sous ce titre : *Etudes sur les arts au moyen âge*. Mérimée affirme là ses qualités de véritable critique. Il ne montre pas moins d'intuition que d'érudition. Il ne juge aucunement des choses à la manière de Stendhal. Il sait que notre seul état d'âme ne saurait constituer un critère de quelque valeur. Il faut critiquer l'architecture, la sculpture et la peinture d'après les lois qui leur sont propres : la perspective, les proportions et la lumière. C'est la seule façon d'être juste et d'échapper à l'anarchie.

DEVANT LA GLACE

Qu'il ait plutôt que des principes le sens et le goût des individus me semble certain. Trois pages prises au hasard dans n'importe lequel de ses ouvrages, et l'on sait à quoi s'en tenir. Ce trait se retrouve dans ses convictions politiques. Si Mérimée se donne pour orléaniste, c'est bien davantage par habitude que par conviction; c'est aussi pour des raisons de relations. Plus tard, l'impératrice Eugénie le rallie au parti bonapartiste. Mais elle n'arrive point pourtant à affranchir son esprit de la tendance gallicane. C'est d'ailleurs sans importance. Au Sénat il ne brille point par sa présence. Quand d'aventure il y siège, il n'ouvre guère la bouche. Décidément, la discussion ne le tente pas. D'ailleurs, un aristocrate ne discute pas. Or Mérimée se sent aristocrate dans l'âme, aristocrate par goût autant que par culture. Il déteste le nombre, lequel à ses yeux ne peut engendrer que désordre et sottise. Mérimée répugne profondément au désordre. Il le tient pour une faute à la grammaire des mœurs. On comprend dès lors ce que signifie sous sa plume le fait de déclarer après les journées de Février « qu'il n'accepte pas la république de bon cœur ». Il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour le conduire au fascisme, et lui faire dire qu'après tout un dictateur de génie avec du pain et des jeux est peut-être la meilleure Constitution qu'on puisse connaître sous le soleil. On voit qu'il en tire la morale des maîtres. Mais qu'on n'aille pas faire un sort à ces derniers mots et en faire un monstre de sécheresse. Dans la vie courante, il se montre obligeant, loyal; et pas plus près de ses sous qu'il ne l'est de sa bourrique. « Il m'arrive rarement de sacrifier les autres à moi-même, et quand cela m'arrive, j'en ai tous les remords possibles. » La sécheresse n'est presque toujours que le masque de la désinvolture, et la peur d'être souvent dupe des autres et de lui-même. Par ailleurs, d'un détachement magnifique.

Si l'on peut juger de l'intelligence d'un homme à l'idée qu'il se fait de ses œuvres, Mérimée nous semble loin d'en manquer. Que *Don Pèdre* vienne à tomber à plat par suite des événements de la révolution de 48, — il déclare que c'est la seule chose qu'il pardonne volontiers à la République. Pourtant, ce livre occupe sa pensée depuis des mois et des mois; il l'a fait courir à Barcelone, en Vieille-Castille, en Angleterre pour sa documentation; mille doutes, mille craintes, mille soins jaloux.

Des traits de ce genre, Mérimée nous en offre beaucoup. Qu'on songe au siècle où il vit, à l'esprit de lourdeur qui pèse sur la bourgeoisie. Une disposition de cet ordre peut paraître mince; elle est tout de même assez rare pour qu'on se garde de la passer sous silence. Depuis qu'on écrit sur Mérimée, on veut qu'il se moque de tout. On en fait un railleur, un libertin et un frivole. Qu'il le fût ne fait pas question. Il fit surtout semblant de l'être. Mais que le masque vienne à tomber, une voix trouve le moyen d'écraser ces vétilles; une voix qui confie à M^{me} de Beaulaincourt, dix jours après le drame de Sedan : « J'ai toute ma vie cherché à me dégager des préjugés, à être citoyen du monde avant d'être Français. Mais tous ces manteaux philosophiques ne servent de rien. Je saigne aujourd'hui des blessures de ces imbéciles de Français, je pleure de leurs humiliations et, quelque ingrats et quelque absurdes qu'ils soient, je les aime toujours. » Qu'on ne cherche pas ailleurs son véritable visage.

PRESTIGE DE LA LANGUE RUSSE

On peut dire sans exagération que Mérimée consacre la dernière partie de sa vie à étudier l'histoire, les mœurs et le génie littéraire de la Russie. Il se mit à en apprendre la langue à la fin de la désastreuse année 1848. On eût dit qu'il voulait par cette étude se consoler de l'échec de *Don Pèdre* et de ses convictions politiques en général. Nous avons fait valoir plus haut ses prodigieuses facultés d'assimilation. On ne s'étonnera donc point d'apprendre que, six mois plus tard, Mérimée lisait le russe comme le français. Sa modestie l'incitait à taire cette nouvelle victoire. Qu'on l'interroge sur ses peines, il répond que, ma foi, on ne sait jamais ce qui peut arriver; que quelques mots de russe pourront toujours être utiles à quelqu'un le jour où les Cosaques viendront remiser leurs bêtes aux Tuileries. De lui à lui, c'est autre chose. Il se persuade que la langue russe est « la plus belle de l'Europe sans en excepter le grec ». Elle est « bien plus belle que l'allemand et d'une clarté merveilleuse ». Il ne se lasse pas de célébrer ses mérites : « La langue est jeune; les pédants n'ont pas encore eu le temps de la gâter; elle est admirablement propre à la poésie. » Curieux propos chez un homme qui professe que notre langage est le triomphe personnel du sieur Vaugelas! Six mois plus tard, donc, Mérimée peut se donner les gants d'offrir à sa chère *Revue des Deux Mondes* la traduction de la *Dame de Pique* de Pouchkine, et ensuite le *Coup de pistolet*. Il écrivit sur le grand poète un article assez étonnant, où il étudiait les divers aspects de son relief poétique. Puis ce fut le tour de Gagol. Mérimée traduisit *l'Inspecteur général*; il fit ensuite une analyse fouillée des *Ames mortes*, enfin un long article sur la personnalité de l'écrivain slave. Quelques mois plus tard, Mérimée, se dévouait à la gloire d'Ivan Tourguéneff. Il écrivit une préface d'assez belle allure pour la traduction française de *Pères et Enfants*. Il traduisit lui-même plusieurs nouvelles de Tourguéneff et revit entièrement la traduction que le prince Galitzine avait faite de *Fumée*. Il avait une vive estime pour Tourguéneff et il lui faisait l'honneur de lui parler « sans masque ». Il allait même jusqu'à délamé en russe en sa présence de vers de Pouchkine. Il fut sans doute un des premiers à faire connaître à notre public Tolstoï et Dostoïewsky. Mérimée adorait foncièrement le génie slave. Il l'adorait dans son présent, et encore dans son passé. Il se mit en tête d'écrire une *Histoire de Pierre le Grand*. Il en donna quelques fragments à un journal. On ne sait pour quelle raison il ne la termina point. Il s'attaqua ensuite à la vie du *Faux Démétrius*. Il peignit avec beaucoup de soin sa fin atroce. Il faut croire que le sujet lui plaisait, car il le traita sous la forme historique, et encore sous la forme dra-

matique. Il dédie enfin à la Russie ses *Cosaques d'autrefois*. Dans ce livre il montre la constitution et les mœurs de cette démocratie militaire « d'où aurait pu sortir un empire cosaque, si certaines causes, inhérentes à cette constitution et à ces mœurs, ne l'avaient paralysée et retenue dans une éternelle enfance jusqu'au moment où elle fut absorbée dans une organisation plus puissante ». Il est possible que Mérimée, en dépit de sa pénétration, n'ait pas vu tout ce qu'il fallait voir dans la Russie. Mais ce qu'il a vu, il l'a bien vu, et sans barguigner. Il faut bien avouer que ce n'est point là un mérite ordinaire.

SCEPTICISME RELIGIEUX

Sur la religion Mérimée partage les opinions de Stendhal. Mais il ne suit pas son camarade de jeunesse dans la voie de la provocation ni de la rancune. D'abord parce que la violence ne fait point partie de sa doctrine. Il croit qu'en l'espèce il est beaucoup plus facile de frapper que de réfléchir. Bien loin donc d'attaquer le culte catholique, Mérimée s'en approche et se donne la peine de l'étudier. Il discute encore avec ceux qui ont pris à cœur de tenter sa conversion.

Ici, comme en toute autre étude, notre auteur se comporte en homme honnête et scrupuleux. D'où vient alors son scepticisme? Il faut avouer que les circonstances ne l'ont pas beaucoup aidé. Il ne reçut point le sacrement du baptême. Il grandit en dehors du christianisme. Jamais même il n'entendit faire la moindre allusion à ce dernier par ses parents ou les familiers de la maison. Ses premières lectures et le monde qu'il se mit à fréquenter par la suite lui fournirent un éclairage fort peu favorable au relief qui nous intéresse. « Nous autres païens... » C'est son propre mot. Il vient sous sa plume vers la dix-huitième année. L'écrivain croit devoir assurer pourtant que son doute procède moins de son éducation première que de son sang même, que de son façonnement spirituel. Ses efforts n'ont jamais conduit qu'à l'isoler dans sa négation. Une de ses amies lui arrache pourtant ce cri : « Je pense beaucoup à Dieu et à l'autre monde, quelquefois avec espérance, quelquefois avec beaucoup de doute. Dieu me semble très probable. Quant à l'autre monde, j'ai beaucoup plus de peine à y croire. » Nous n'en saurons malheureusement jamais plus. Son attitude restera désormais celle de l'agnostique. Amours, œuvres, souffrances — nous sommes les jouets d'une fiction qui nous dépasse, et donc rien à faire. (O Mérimée, vous valiez tellement mieux que cela!) Ce n'est pas pour rien que dans sa jeunesse il avait fait sien, dans le théâtre de la Gazul, le suprême dénouement des drames de Lope et de Calderon, ce dénouement bien symbolique dans son apparente désinvolture : les morts qui se relèvent pour venir saluer le public et le prier d'excuser les fautes de l'auteur. (O Mérimée!) Voilà, croit-il, voilà ce que j'appelle dominer assez bien le sujet. Soit, mais quand on ne peut plus se relever? Alors, continue notre auteur, alors il faut un rite funèbre, car il convient de quitter le monde avec décence; un rite ou une parole de paix. Mérimée crut bon de la demander à la Confession d'Augsbourg. Il s'en fut de la sorte.

Quel dommage que Mérimée n'ait pas gardé à son usage personnel un peu de cette flamme qu'il prête si généreusement à Don Juan, dans son suprême repentir! Il serait peut-être aujourd'hui là où il n'est pas. Sa trop fameuse défiance ne lui bouche pas seulement plus d'un chemin de la vie terrestre; elle le paralyse bien plus gravement dans la démarche essentielle de l'homme : celle qu'implique notre salut éternel.

ŒUVRE ÉPISTOLAIRE

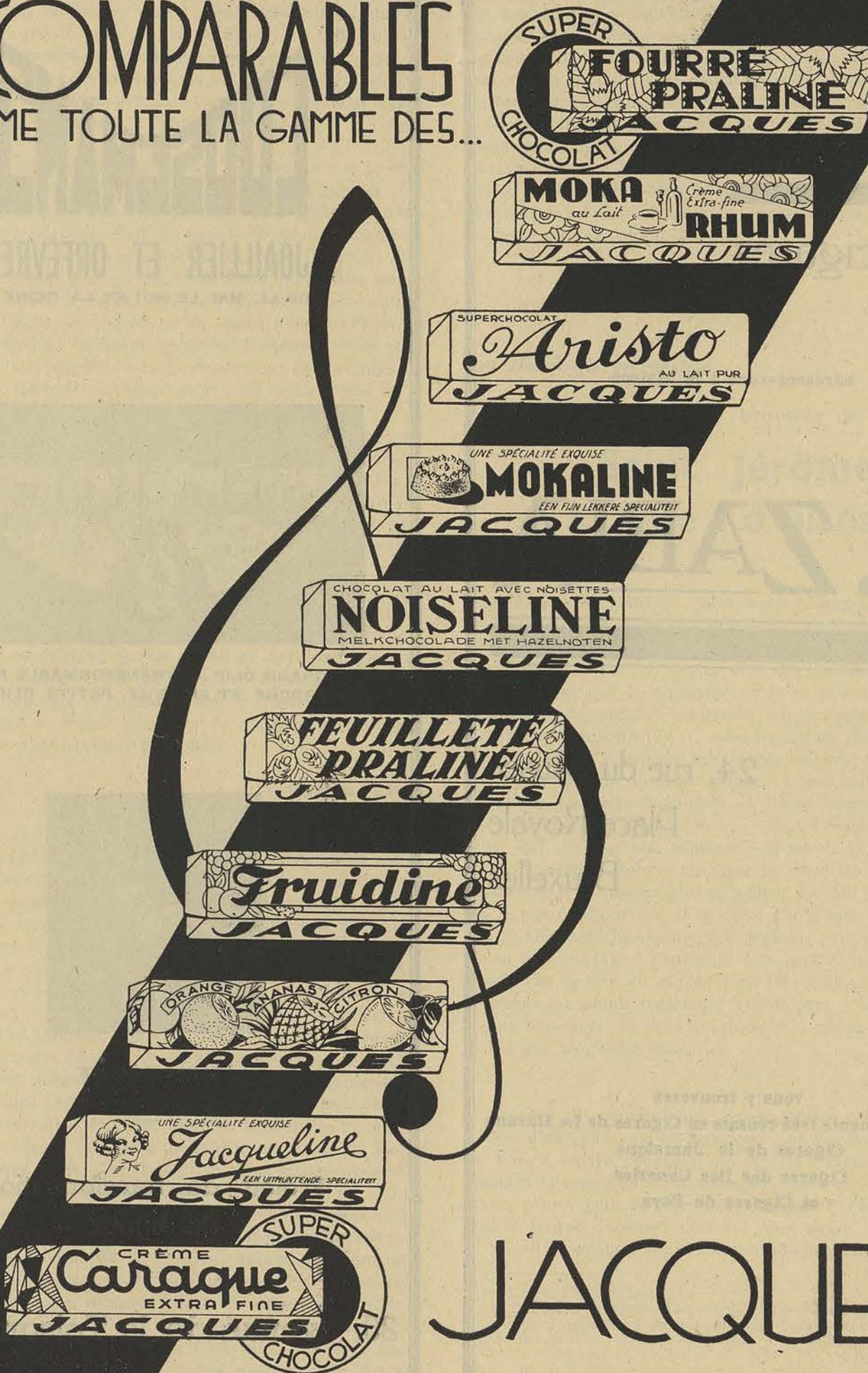
Hors de rares exceptions, c'est à la *Correspondance* que laisse l'écrivain qu'il faut demander le secret de son visage. Ecrites à des propos divers, à des âges différents et sous le coup de l'émotion, les lettres offrent un caractère dont l'urgence ne saurait échapper à personne. De plus, elles ont sur l'œuvre propre d'un auteur l'avantage de réduire beaucoup la part d'attitude et de convention. Ce qui ne veut pas dire qu'elles puissent l'exclure tout à fait, — surtout dans le cas de Mérimée. Quoi qu'il en soit, ce dernier allait connaître une nouvelle gloire avec la publication de sa correspondance. Quelques années après sa mort, le public voit sortir en coup de foudre les *Lettres à une Inconnue*, puis la *Correspondance avec Panizzi*, puis les *Lettres à une autre Inconnue*. De toutes les mystifications de Mérimée, c'est assurément la plus réussie. Une voix nue se révèle dont le grésillement séduit aussitôt l'auditeur. D'année en année, un nouveau tas de lettres sort d'un tiroir et vient grossir l'audience de notre auteur, et comme cet auteur eut beaucoup d'amis, c'est chaque fois un tiroir qui ne demande qu'à parler. Tant et si bien qu'une nouvelle œuvre s'édifie qui serait un peu l'envers de l'autre et qui, à ce titre, aurait une plus grande valeur de mystère. Une œuvre moins tendue, moins concertée que celle qui porte officiellement son nom, mais en revanche bien plus humaine. Maître dans l'art de conter, Mérimée allait devenir un des grands messieurs de l'art épistolaire. Il est absolument certain qu'avec sa correspondance l'auteur de la *Vénus d'Ille* acquiert une dimension toute nouvelle. Sans doute nous faut-il parfois nous méfier; sans doute faut-il se garder de prendre tout ce qu'il dit pour argent comptant. On ne voit pas très bien, en effet, un homme qui s'est fait de la simulation un véritable art de vivre renoncer délibérément à ses habitudes parce qu'il écrit à Pierre plutôt qu'à Paul, et dans le bout de papier qu'il confie aux hasards de la poste. Sachons donc nous persuader une bonne fois que la *Correspondance* fourmille de fausses confidences. Quoi de plus truqué, par exemple, de plus littéraire au sens le plus courant du mot que les fameuses *Lettres à une Inconnue*? Qu'importe, c'est tout de même un chef-d'œuvre, « un des plus jolis romans par lettres que nous possédions ». Mérimée témoigne là d'un certain tour de style, de main et de maintien inimitables. Il nous offre vingt échantillons pour un de la plus belle prose française, une prose toute différente de celle qu'il accoutume d'écrire, plus libre, plus variée, absolument merveilleuse. On conçoit dès lors qu'au jugement de plusieurs la *Correspondance* passe pour être le chef-d'œuvre le plus authentique de Mérimée. Elle n'est pas à lire en entier. Il s'en faut même de beaucoup. Notre premier devoir est d'éloigner de nos yeux les lettres à Stendhal, à Requien, à Sutton Sharpe, voire à Panizzi et aux Grasset, et à ses autres compagnons de plaisir. Elles ne peuvent nous donner que le triste spectacle d'un homme du XVIII^e siècle qui n'aspire qu'aux joies de la chair sous toutes ses formes; elles nous montrent jusqu'où peut aller le dévêtement d'âme chez quelqu'un que trouble à chaque instant on ne sait quel rêve de maîtrise satanique, de rouerie et de sécheresse. Nul besoin de s'étendre sur de telles misères. Heureusement que ces lettres-là ne sont que des témoignages relatifs à sa vie de mauvais garçon. Qu'on ouvre la *Correspondance inédite*, les *Lettres à la famille Delessert*, à la *Comtesse de Boigne*, à d'autres encore, et l'on entendra un autre son de cloche. Nous verrons un homme plein de ressources, à la fois digne et délicat, tendre, fantasque et généreux. Tour à tour érudit, médecin, voyageur, grammairien, botaniste. Qu'il commente une quelconque recette culinaire ou songe à César quand il voit le crâne de Morny, qu'il dise même du mal de Nodier, ou raconte à Mme de Montijo que le

INCOMPARABLES

COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •



JACQUES

Avant d'acheter
des cigares

adressez-vous à la Maison

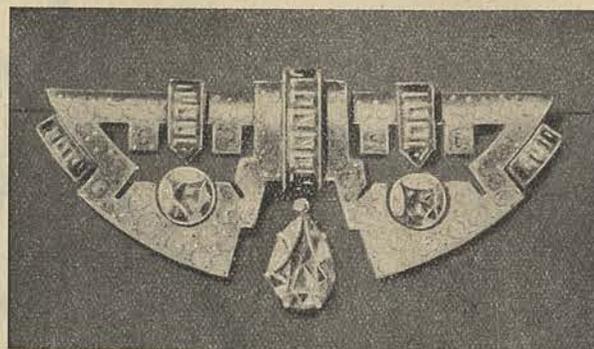
A. ZABIA

24, rue du Musée
Place Royale
Bruxelles

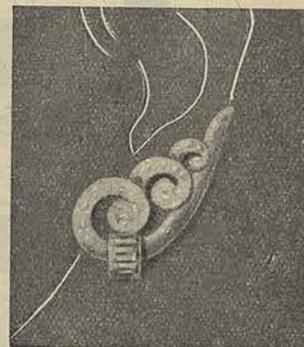
vous y trouverez
des assortiments très réussis en Cigares de La Havane
Cigares de la Jamaïque
Cigares des Iles Canaries
et Cigares du Pays

COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE
DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



GRAND CLIP — TRANSFORMABLE EN
BROCHE ET EN DEUX PETITS CLIPS



CLIP D'OREILLE

Projets de transformation
de bijoux

25, avenue de la Toison d'Or

secrétaire de l'Académie des Inscriptions « l'a conduit par la main comme une danseuse » vers l'auguste assemblée, laquelle « s'est levée en pied comme un seul homme » : il sait toujours ce qu'il dit, et l'humour ne perd jamais ses droits. Si l'on prend la peine d'ajuster ces divers traits, on obtient ce type de célibataire curieux et sceptique, sensuel et délicat, vaguement diplomate, tel que le dessineront à l'envi les romanciers à la fin du XIX^e siècle.

Mais il y a dans la *Correspondance* autre chose que le seul élément autobiographique. Il y a ce qu'on peut appeler : la chronique. Mérimée a vu de fort près la haute société française. Ses amitiés, ses relations, tout lui facilite beaucoup les choses, lui ménage un point de vue princier. De plus, il sait y voir. Mérimée, c'est avant tout un œil. Voilà donc qui dépasse singulièrement en intérêt la psychologie de l'épistolier. Notre auteur avait sous la main des matériaux de choix, tous les éléments qu'il fallait pour fixer la figure du Second Empire et même celle de la période qui succède à la Restauration. Durant près de quarante ans, Mérimée se trouve avoir écrit la chronique de la vie française.

Songeait-il à laisser ce genre de témoignage? Nous avouons l'ignorer. En tout cas, il le laisse, et c'est l'essentiel. Sans doute, peut-on parfois regretter qu'il n'aille pas plus à fond dans la matière. Il se laisse souvent dominer par l'empire sournois des détails insignifiants : quand ce ne sont pas les prunes, ce sont les mèches de cheveux, le petit proverbe arabe ou la jarretière de la mariée. Mais la chronique fait son aliment ordinaire de ce genre de babioles. Et puis, qu'importe si l'on trouve de temps à autre un coup de sonde, quelque chose enfin qui nous fasse voir l'époque autrement que par de simples allusions. Mérimée y parvient. Il est douteux que les historiens de l'avenir puissent se passer de consulter notre auteur sur le Second Empire. Ils trouveront beaucoup de déchet dans la *Correspondance*. Ils trouveront tout de même beaucoup de matière solide et plus d'une parcelle d'authentique phosphore.

CONCLUSION

Il est clair qu'en tant qu'écrivain Mérimée possède un sens très sûr de l'héritage français. Dans tout ce XIX^e siècle pourri de faconde, Stendhal et Constant exceptés, et Maistre sans doute, on ne voit personne vivre à ce point à l'écart du verbiage. D'où vient que son œuvre nous fait l'effet de sortir de la main d'un amateur? C'est là pure tragédie mondaine. Nul, en effet, ne conteste que le snob ait fait chez Mérimée le plus grand tort à l'artiste. Dès sa jeunesse, l'un et l'autre se sont trouvés aux prises. Ce duel, d'ailleurs, ne devait guère durer longtemps, et il se termine fort mal pour l'écrivain. Mérimée n'était pas homme à sacrifier certaines facilités de sa vie journalière à ce mythe par trop illusoire que nous appelons : l'œuvre à faire. Ce dépouillement qu'implique chez un être la volonté de s'accomplir totalement lui fut toujours lettre close. Mérimée se contenta de réussir. Il considérait comme une faute de goût de se poser une bonne fois sur quelque chose. De là qu'il manque d'ordre intérieur, si l'on veut bien voir dans ces mots la présence d'un certain thème fondamental qui chez un homme reprend le dessus quand on se trouve seul. Mais encore faut-il se trouver quelquefois seul. Mérimée avait en horreur la solitude; autant que l'émotion. Voilà bien le plus grand reproche que l'on puisse faire à son œuvre. Elle ne contient aucun frisson. Elle ne se débat contre rien et elle ne pose aucune question. Elle n'est traversée par aucun de ces feux comme la croyance en Dieu peut en nourrir chez l'homme qui lutte et qui espère; point soulevée non plus par cette chorégraphie obscure que suggère à maint écrivain le

sentiment de la faiblesse humaine. Jamais on ne la voit succomber à son poids, ni vulnérable en quelque place. Jamais on n'y rencontre la moindre main tendue, jamais une larme, jamais un soupir de souffrance. On chercherait en vain sous l'écorce lisse de ces produits sans défaut quelque chose qui trahisse les battements du cœur, l'aspiration la plus confuse vers le Divin.

On voit la faiblesse d'une telle réussite. Que Mérimée soit pour beaucoup la séduction en personne ne fait aucunement question. Il sera même toujours au-dessus de ce qu'on peut écrire à cet égard. Mais notre temps semble avoir d'autres soucis. Il nous semblait bon de le rappeler dans la dernière ligne de cette modeste étude (1).

FERNAND AUBOIN.

La théologie en veston

En tournée de conférences

Saint Jérôme à vue d'oiseau^(*)

Jérôme n'est pourtant point irrévocablement perdu. La foi n'est pas morte dans son âme; elle n'est qu'endormie. Elle couve toujours — et c'est là le bénéfice le plus net de la première éducation — sous la cendre vive des passions. La meilleure preuve, c'est que le dimanche on le surprend descendant, en compagnie de quelques camarades qui partagent ses croyances, — *ejusdem propositi* (2), — dans les défilés obscurs des Catacombes, afin d'y vénérer les tombes saintes.

Le fait est que, la grâce aidant, et sans que nous puissions d'ailleurs en suivre le progrès, il décide bientôt de « recevoir les vêtements du Christ (3) », — c'est l'expression dont il se sert pour désigner son baptême. Un séjour à Trèves qu'il fait à ce moment-là achève de fixer la direction de ses pensées. Désormais il ne songera plus qu'à Dieu. Envahi par un sentiment de sainte componction, il ne rêve que d'une chose : c'est de s'« en aller dans les champs et la solitude pour pleurer les fautes de sa jeunesse (4) ». Il frissonne à la pensée du jugement et de l'enfer (5). Il n'en vit ni n'en dort. Vite le désert qui le séparera à jamais du monde tentateur! Vite le port pour éviter de nouveaux naufrages! Et celui qui pense cela est en pleine jeunesse : il n'a que vingt-sept ans...

* * *

Aussitôt dit, aussitôt fait. Notre Jérôme est de ces natures toutes d'une pièce qui ne transigent pas dès qu'elles ont aperçu la voie à suivre. Augustin ne sera pas plutôt converti qu'il gagnera la campagne de Cassiciacum, sise dans la banlieue milanaise, pour y jouir de Dieu dans le silence et librement. Jérôme, lui, se tourne d'instinct vers son pays natal.

Va-t-il du moins y trouver la solitude dont il a besoin? Il peut

(*) Voir la *Revue* du 19 février.

(1) Ces pages serviront d'introduction à un volume d'extraits de l'œuvre de Mérimée, à paraître prochainement dans l'intéressante collection *Choisir*, éditée par Desclée, de Brouwer et Cie, à Bruges.

(2) *In Ezech.*, XL, 5, lib. XII (P. L., XXV, 375, A, B).

(3) *Ep.*, XV, 1.

(4) *Liber contra Joan. Hierosolym.*, 41 (P. L., XXIII, 393, B).

(5) *Ep.* XXII, 7.

le croire un moment. Ce petit coin de terre n'est-il pas devenu un désert en miniature où le monachisme semble fleurir à plaisir? Ici ce sont les clercs d'Aquilée groupés sous la direction du prêtre Chromatius dans un but de sanctification; là, les vierges d'Hæmona, organisées en communauté, sans compter d'autres serviteurs de Dieu épris de perfection et qui mènent de-ci de-là une vie non moins édifiante. Bref, autant de célestes et d'édifiantes pépinières, autant de types représentatifs et attrayants du monachisme.

Jérôme pourtant ne fait que toucher barre. Il continue à soupirer après le désert authentique : celui des Paul, des Antoine et des Hilarion. Il en a comme la hantise. L'on serait peut-être porté à croire qu'étant donné sa nature âpre et quelque peu bourrue, notre Dalmate, une fois touché par la grâce, ne dut guère éprouver de difficultés à se détacher du monde. Il n'en est rien. Sous sa rude écorce, il cachait un cœur tendre. Toute sa vie, en réalité, il sera un émotif et un dépressible. « Je n'ai pas des entrailles de fer ni un cœur de pierre, répliquera-t-il un jour à Héliodore, qui a cru devoir l'abandonner sous prétexte que sa famille le réclamait. Je ne suis pas né des rochers, et je n'ai pas été allaité par des tigresses d'Hyrcanie. Moi aussi, j'ai passé par les mêmes déchirements (1). »

* * *

Finalement il coupe court et se décide à prendre le bateau des lointains voyages. Grèce, Thrace et Bithynie, routes de Galatie, Ancyre et Cappadoce, Cilicie : tels sont les points essentiels de l'aventureux itinéraire de notre gyrovague. Son objectif suprême était Jérusalem. *Militaturus Jerusalem!* A la suite de beaucoup d'autres, il était parti avec l'idée arrêtée de venir s'y enrôler dans la sainte milice monastique. Il ne devait pas, en réalité, s'y rendre de sitôt. On n'entreprend pas sans dommage de tels voyages, surtout au plein de l'été et en Orient. En Cilicie, en particulier, les chaleurs sont littéralement torrides.

Il n'est donc pas étonnant que Jérôme soit arrivé à Antioche fourbu. « Après avoir mené une vie errante dans l'incertitude de mes pérégrinations, nous dit-il, après avoir traversé la Thrace, le Pont et la Bithynie, la Galatie entière, la Cappadoce et la Cilicie, le corps brisé par des chaleurs torrides, j'atterris enfin en Syrie, qui fut pour moi ce qu'est un port très sûr pour un naufragé (2). » « Toujours malade » : c'est la note générale des lettres qu'il écrit alors. Son bulletin de santé n'est jamais rassurant. Il est en proie, et pour longtemps, à la plus grande misère physiologique qui soit.

C'est une vraie loque. Il a, au surplus, le mal du pays. Je n'en veux pour preuve que la manière dont il accueille les lettres qui lui viennent des amis d'Aquilée. « Je parle avec vos lettres, écrit-il, je les embrasse, elles seules savent ici le latin (3) »

A Antioche du moins il goûte les pures joies de l'amitié. Accueilli par son ami Evagrius, qui lui donne l'hospitalité, il retrouve là des connaissances d'Aquilée qui l'y ont précédé : Innocentius, venus d'Occident avec Evagrius; le sous-diacre Nicéas et Héliodore, l'un et l'autre de retour de Jérusalem. Il y apprend enfin, non sans quelque jalousie, que Rufin d'Aquilée a quitté Rome avec sainte Mélanie, est en train de visiter en sa compagnie l'Egypte monastique, et s'appête à s'établir avec sa grande dirigée à Jérusalem.

Ses goûts studieux se réveillent. Ne se mêle-t-il point, étrange hardiesse! de commenter par la seule allégorie le prophète Abdias dont il ignore totalement l'histoire? L'ouvrage est si

(1) *Ep.*, XIV, 3.(2) *Ep.*, III, 3.(3) *Ep.*, VII, 2.

puénil qu'il en rougira plus tard comme on rougit, au plein de la vie, d'un ouvrage de jeunesse.

* * *

Malheureusement il ne fait pas que lire l'Écriture. A ses moments perdus, il lui arrive aussi de se replonger dans l'étude des auteurs profanes qui l'ont suivi là-bas. *Bibliotheca carere omnino non poteram*, nous dit-il lui-même. Il a réussi à se priver de tout en partant pour le désert, *etiam lautioris cibi* : même de la nourriture délicate (1) que réclamait sa fragile santé, mais pour ce qui est de ses livres, rien à faire!

D'où une crise d'âme qui se dénoue par un songe demeuré célèbre : au printemps de 375, tandis que Jérôme est en proie à une fièvre pernicieuse qui le ronge de façon terrible et le réduit presque à l'état de squelette, le voici qui perd connaissance. On le croit déjà mort, et l'on prépare même ses funérailles, quand il est ravi soudain en esprit et traîné devant le tribunal d'un juge redoutable. Accusé par celui-ci d'être « cicéronien et non chrétien », il proteste sans doute qu'il est chrétien, mais, traité de menteur et roué de coups, il ne trouve rien de mieux à faire qu'à implorer sa grâce, promettant fermement qu'il ne touchera plus désormais aux livres profanes...

Pour un peu il se laisserait prendre aux délices d'Antioche. Mais la grâce le tient. Elle n'aura de cessé qu'elle ne l'ait conduit au désert. Il se ressaisit heureusement, et, plus courageux que son ami Héliodore, il se décide à mettre enfin son projet à exécution.

* * *

L'impression qu'il dut éprouver en quittant Antioche me rappelle celle que j'ai éprouvée moi-même il y a deux ans lorsque, quittant Suez, je pris la route du désert d'Arabie pour aller jusqu'au mont Sinaï. Cet abandon du monde bruyant et civilisé pour le monde du silence et de la vie primitive produit à coup sûr une impression inoubliable et tout à fait à part.

Il y avait, à cinquante-trois milles d'Antioche, une petite ville du nom de Chalcis, située entre Immae et Bérée, mais plus au sud. Cette ville était entourée de campagnes fertiles et, un peu au delà, d'un immense désert, domaine des Sarrasins nomades. C'est là que Jérôme élit domicile dans des conditions matérielles qu'il ne nous dit pas.

En fait, c'était un désert très relatif que le sien. Non pas que ce fut un désert à la Tartarin, un désert de chromo. Non. Ne nous dit-il pas que la vaste solitude qu'il habite est « toute brûlée par le soleil » et n'offre aux moines qu'« une affreuse demeure? » Au surplus le corps incontestablement y était mis en tutelle et l'on n'y faisait point bonne chère. Jérôme remarque qu'il faisait peur à voir sous son sac de pénitent, qu'il était devenu noir comme un Ethiopien, qu'enfin il était pâle de jeûnes et que son visage était tout ravagé par les saintes larmes de la componction.

Mais, d'autre part, il a du monde autour de lui, gênant parfois, je l'accorde, mais du monde quand même, — ces solitudes sont pleines de moines. Sa cabane n'est point tellement exiguë qu'il n'y ait place pour une bibliothèque et pour des scribes. Sa rupture avec le monde enfin n'est point si complète qu'il ne reçoive régulièrement d'Antioche son courrier.

Autant d'éléments qui, il faut l'avouer, adoucissent singulièrement sa situation. Par contre, son âme inquiète est sans cesse à la torture et ne lui laisse aucun répit. Il a beau mater sa chair, son imagination n'en brûle pas moins de désirs dans un corps

(1) *Ep.*, XXII, 30.

refroidi. A certains moments il lui arrive de se croire encore au sein des délices romaines. C'est une vraie torture que la sienne, et il fait pitié à voir. Sa cellule même lui devient importune, et il finit par la prendre en aversion comme complice de ses pensées (1)...

Sans doute s'abîme-t-il avec une ténacité sublime dans l'oraison. Il pleure abondamment; il frappe sa poitrine; il contemple longtemps le ciel. Mais la flamme impure renaît. Que faire? L'idée lui vient alors d'apprendre l'hébreu. Ainsi pourra-t-il remonter jusqu'à l'original de la Bible mal rendu dans les traductions latines ou même dans le grec des Septante. Il se trouve précisément qu'un de ses compagnons de solitude est un Juif converti. Le voilà qui se met bientôt sous sa conduite. Ce sera en même temps pour lui un « divertissement » au sens où Pascal a pris le mot, c'est-à-dire un moyen d'éviter de penser à soi et d'étouffer la végétation malsaine des pensées qui peuvent naître en une âme inoccupée ou trop attentive à s'observer. *Ad edomdam carnem...* (2) C'est pour dompter sa chair rebelle, ne l'oublions pas, que l'infortuné pénitent nous dit s'être résigné à l'étude de cette langue barbare qui n'a pour lui tout d'abord aucun attrait.

Le cas de Jérôme est un des plus beaux cas de dérivation sexuelle par l'étude que nous connaissons, et je le recommande vivement à la méditation des « freudistes ». L'étude de l'hébreu agent de refoulement : voilà évidemment qui n'est pas banal! *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum...* C'est à la faveur de ces expériences douloureuses que la Providence, infailible dans ses vues, et qui poursuit souvent plusieurs fins à la fois, tout en procurant le salut à cette âme inquiète, mais sincère, préparait silencieusement à son Eglise celui qui devait l'illustrer par sa science des Ecritures.

Dr DENYS GORCE,
Docteur ès lettres.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

LES MIRACLES DU DOCTEUR SCHACHT

Dans la Revue hebdomadaire M^{lle} Suzanne Bertillon rapporte, sous ce titre, une intéressante conversation avec le Dr T..., lieutenant du Dr Schacht, « le maître de l'Allemagne, ce magicien, qui du pire a presque su tirer le meilleur » :

Or, nous avons un besoin impérieux de matières premières indispensables à nos armements, dont nous ne voulons ni ne pouvons ralentir le rythme.

Mor. — Par qui, ie vous prie, vous sentez-vous tellement menacés?

Dr T... — Un encerclement de fer se forge autour de nous : et puis une armée, c'est le muscle, c'est la santé d'une nation. De plus, nous ne pouvons ralentir le rythme de nos armements sans créer du chômage, et cela c'est redoutable. Songez que depuis l'avènement du III^e Reich, de 6 millions le chômage est tombé à 1,197,000 (chiffre du 1^{er} décembre 1936). Quelle victoire! Un régime comme le nôtre ne peut enregistrer que des victoires.

Si nous procédions à une dévaluation, pour concurrencer à nouveau les produits étrangers, le contrôle ne serait que plus rigoureux et notre « expérience » continuerait. Le moindre relâchement, la moindre faiblesse de ce mécanisme si parfait

jusqu'ici entraînerait un effondrement général et peut-être une révolution sociale, enfin les pires calamités. Mais, évidemment, cela oblige l'Allemagne à vivre sous un régime de monopole du commerce extérieur, et à renforcer progressivement son autarchie.

Il serait bien difficile de transporter un pareil système dans un régime démocratique, où le gouvernement est faible, instable, mou, irresponsable...

— Attrape... pensai-je tout bas.

— Notre système, poursuit le Dr T..., implique une obéissance passive, fruit elle-même, non pas seulement d'une disposition d'esprit naturelle, mais d'une longue tradition, d'une qualité d'éducation qui se transmet de génération en génération et aussi d'un patriotisme profond, prêt à tous les sacrifices et d'autant plus total que nous avons chassé ou maté tous les éléments marxistes ou sociaux. Et puis, on sait ici que si sévère que soit la législation pénale, elle sera strictement appliquée, sans exception, et sans aucun favoritisme apparent. Seulement, considérez les avantages que ce contrôle strict des devises a procurés. Les avoirs bloqués constituent des réserves et la dépréciation de ces avoirs a permis à l'Allemagne d'exercer son *dumping*.

La baisse du cours des obligations industrielles du Reich émises à l'étranger a donné la possibilité aux grandes firmes allemandes de racheter à bon compte leurs propres titres et de réaliser ainsi, par l'amortissement de leurs dettes, des bénéfices substantiels.

Mor. — Est-ce que vous croyez que de tels procédés inspirent confiance à des groupes financiers ou à des pays étrangers?

A force de les avoir dupés, vous avez fini par lasser tous les banquiers, non seulement la grosse banque américaine, mais tous les autres groupements financiers soucieux de leurs intérêts. L'Amérique a eu, je crois, la naïveté d'investir chez vous 75 milliards de francs Poincaré, dont capital et intérêts sont gelés depuis nombre d'années.

Dr T... — Vous connaissez notre formule : *Not Kennt Keingebot* (la nécessité ne connaît pas de loi). Nous n'avons pas le choix : ou agir comme nous l'avons fait ou mourir. Nous préférons vivre. L'Allemagne est loin d'avoir dit son dernier mot.

Il est évident que beaucoup de problèmes semblent presque insolubles pour nous, si l'étranger ne nous vient pas en aide.

Le sol allemand n'est pas assez riche pour nourrir sa population, et c'est là une faiblesse qui nous a déjà valu de terribles malheurs. Nous avons asséché des marais (la victoire du service de travail), intensifié l'agriculture par tous les moyens, analysé les terres pour choisir les cultures qui donneraient le plus grand rendement à l'hectare, etc. Eh bien! tout cela ne suffit pas, même avec un régime de restrictions, même en demandant à la population des sacrifices de plus en plus lourds, que beaucoup acceptent avec dévouement et fierté, et d'autres avec résignation et inquiétude. Nous sommes quand même obligés d'acheter certaines matières alimentaires indispensables : mais rien que des « produits essentiels » : vous ne trouverez pas sur le marché une seule orange, pas une seule mandarine, les artichauts sont montrés à titre de curiosité. Mais l'achat de ces « produits essentiels », indispensables si nous ne voulons avoir le ventre creux à longueur de journée, a coûté à l'économie allemande cette année 22 millions de marks d'or, et il y a gros à parier que malgré les restrictions massives, malgré la « lutte contre le gaspillage » poussée au maximum, puisque nous récoltons précieusement la moindre épluchure pour la nourriture des porcs, le moindre papier d'étain, les vieux tubes, etc., nous aurons les plus grandes difficultés à nous tirer d'affaire. »

(En effet, pensai-je, le tube dentifrice que je viens d'acheter porte une inscription en grosses lettres : *Leere tuben sammeln* (rassemblez les tubes vides) et ma femme de chambre ramasse mes moindres papiers d'argent, dans l'espoir d'obtenir un brevet de civisme.)

« En somme, reprit le Dr T..., malgré tous nos efforts, malgré le contrôle, malgré la législation sévère en vigueur, nos réserves en devises vont en s'épuisant et qui sait ce que nous deviendrons si les pays riches ne nous accordent pas des crédits, soit en souscrivant des emprunts, soit en nous prêtant secrètement de l'argent, soit en nous donnant des colonies ou en nous accordant des matières premières à crédit ou en contre-partie de produits allemands fabriqués, qui, évidemment, font concurrence à leurs industries locales.

Mor. — Mais que pourriez-vous leur accorder en compensation

(1) Ep., XXII, 7.

(2) Ep., CXXV, 12.

de sacrifices aussi lourds et qui risquent un jour de se retourner contre eux ?

Dr T... (après m'avoir lancé un regard dépourvu d'aménité). — Notre amitié sincère?... Personne n'y croit. Un traité de non-agression? Mais vous nous soumettriez à des conditions qui seraient une atteinte à l'honneur allemand; vous nous obligeriez à rentrer à la S. D. N. et à fraterniser avec les communistes à qui nous avons juré une guerre sans merci. Nous tenons à conserver notre indépendance d'action, qui nous a permis jusqu'ici de réagir promptement et vigoureusement. Nous ne pouvons pas, malgré notre désir, ralentir le rythme de notre armement, qui est une des mystiques du national-socialisme. Nous sommes évidemment sur une pente glissante. Mais qui sait si par désespoir nous n'exploserons pas un jour.

Moi. — C'est une aventure qui risquerait de vous coûter cher et d'amener la mort prompt de l'Allemagne...

Dr T... — Un pays fort comme le nôtre ne meurt pas : mais il risque de devenir la proie de courants souterrains dont l'action est brimée aujourd'hui, mais qui alors pourraient déferler librement. Il n'est pas de l'intérêt de la France, ni de l'Angleterre de voir s'établir en Allemagne un régime communiste, aux ordres de Moscou.

Moi. — Je ne crois guère à ce spectre; il y a trop d'éléments sains dans votre nation et l'éducation même que vous donnez à votre jeunesse l'empêchera à jamais de devenir communiste. Vous avez fait à bon escient du bolchevisme un épouvantail, un croquemitaine, dont la haine a la vie dure. Il vous sert en quelque sorte à tenir la nation en un seul bloc solidaire et dur. L'inquiétude peut réaliser des miracles.

Dr T... — Vous êtes un peu cynique, mademoiselle. Mais croyez-le bien, le « miracle allemand » trouvera d'autres voies pour continuer son œuvre. Nous exploiterons au maximum nos richesses naturelles. Tous nos savants sont mobilisés pour trouver des *ersatz* aux produits qui nous manquent. Nous produisons déjà en grande quantité de l'essence synthétique qui nous donne toute satisfaction. Nous travaillons aussi à la fabrication d'un caoutchouc artificiel d'excellente qualité. Nous fabriquons des fibres textiles artificielles; nous planterons des champs de plantes oléagineuses.

Moi. — Mais vous ne pouvez fabriquer du fer, du cuivre, de l'aluminium, etc.

Dr T... — Nous en avons déjà des stocks importants. Mais il est évident que l'exportation de nos produits fabriqués est pour nous le problème capital, le problème vital qui nous permet à la fois de résorber notre chômage et d'accroître notre potentiel de guerre; et il est vrai que la législation monétaire à laquelle nous a soumis la dure nécessité, et qui a donné son maximum de rendement ne facilite guère notre commerce extérieur. Nous sommes obligés de vivre en autarchie progressivement renforcée et un pareil état de choses conduit à l'asphyxie, dont nous commençons à sentir les néfastes effets, malgré les paroles optimistes du général Goering, malgré les efforts du Führer, malgré l'admirable esprit d'abnégation de tout le peuple qui se soumet sans murmurer à cette mobilisation économique permanente. Je sais bien que nous ne pouvons pas vivre ainsi indéfiniment!...

Il se redressa soudain, jeta son cigare brusquement et s'écria : « Il faut avoir confiance envers et malgré tout. » *Glaube eint, wille seigt* (la foi unit, la volonté vainct). Croire, voyez-vous, croire, avoir confiance dans les glorieuses destinées du national-socialisme, voilà la base de l'édifice : c'est parce que nous croyons que nous sommes forts. C'est parce que nous ne critiquons jamais, que nous construisons. C'est parce que l'amour de la Patrie est si absolu, que nous consentons à des sacrifices auxquels aucun autre peuple ne se soumettrait. C'est aussi parce que nous sommes profonds et travailleurs. Le régime des privations nous forge une âme énergique. Une âme forte (sa voix s'éleva, son poing s'abattit sur la table) : voilà le secret de toute notre réussite; (et il reprit tout bas, en souriant à demi) : une âme forte et la subtile intelligence du Dr Schacht. »

DESTIN D'UNE RÉVOLUTION

Sous ce titre, M. Victor Serge — lieutenant de Trotsky, son tra-
ducteur et celui de Lenine, auteur lui-même de nombreux ouvrages

communistes — publie un ouvrage du plus haut intérêt sur l'U. R. S. S. Résultat d'études et de luttes poursuivies sur place, en U. R. S. S. depuis 1919, le livre de M. Serge prouve à l'évidence que la Russie est un inimaginable enfer. Du beau rêve d'une démocratie socialiste il ne reste qu'une réalité d'une indescriptible horreur. Et dire que des millions et des millions de braves prolétaires de tous les pays avaient été invités à regarder vers Moscou! Une immense espérance avait soulevé les masses travailleuses : le salut était en marche! Une tyrannie abjecte, l'homme ravalé au rang de bête, des torrents de sang, des crimes ignobles, bref la plus abjecte barbarie. « La révolution fut trahie » s'écrient Trotsky, Serge et d'autres. Non, elle se déroule d'après l'implacable logique d'une réalité humaine qui se moque des formules creuses et des conceptions utopiques. Le monde ne connaît pas, en ce moment, de tyrannie plus atroce, de régime plus inhumain que la démocratie socialiste (!) terrorisée par le camarade Staline.

Citons Serge :

Condition des travailleurs

En résumé :

Inégalité des salaires excessive, allant dans la classe ouvrière même de 1 à 15. Salaires du plus grand nombre très bas, très sensiblement inférieur au salaire moyen des statisticiens et nettement insuffisant à l'entretien du travailleur. Salaire moyen (supérieur, répétons-le, à celui du plus grand nombre) assurant un niveau inférieur à celui de l'immense majorité des ouvriers d'Occident. Accroissement prévu des salaires beaucoup trop lent. Un gouvernement tant soit peu soucieux des intérêts réels de la classe ouvrière devrait se préoccuper de ramener à brève échéance les salaires de base au niveau de 1914, à peu près atteint en 1926. Le régime bureaucratique préfère accentuer la différenciation sociale en créant diverses catégories privilégiées, au détriment des masses déshéritées.

Les techniciens jouissent, par rapport aux ouvriers, d'une situation nettement privilégiée. Leurs salaires sont rarement inférieurs à 300 roubles et le plus souvent varient entre 500 et 1.000 roubles, montant qu'ils dépassent parfois de beaucoup. Les ingénieurs les plus qualifiés gagnent plusieurs milliers de roubles par mois. Ils bénéficient de primes. Des habitations confortables sont bâties à leur intention. Ils ont des clubs. Des établissements scientifiques, fondés en grand nombre, cherchent à leur fournir les moyens de perfectionner la technique. Ils ne sont pas, toutefois, autorisés à former des associations. Toutes leurs recherches sont surveillées.

Leur condition paraîtrait excellente n'était la charge, souvent écrasante, des responsabilités pénales qui pèsent sur eux. La direction des entreprises appartient à des communistes qui ne font qu'exécuter les directives des organismes centraux. Ces directives se révèlent-elles inexécutables? Ont-elles des conséquences imprévues et fâcheuses? Les bas salaires nuisent-ils au rendement du travail? Le plan est-il compromis? L'ingénieur, enfin, s'est-il permis de formuler des objections? S'est-il tu, par une prudente complaisance, à la veille d'une expérience qui a mal tourné? Dans tous ces cas et dans bien d'autres, le personnel technique, accusé d'incapacité, de négligence, de mauvaise volonté, voire d'esprit contre-révolutionnaire ou de complot, est l'objet de sanctions massives qui se traduisent toujours par des arrestations et n'aboutissent que trop souvent à des exécutions...

Les croyants

La campagne de déchristianisation, officiellement close en 1935, a amené la destruction de la plupart des églises et parmi elles de nombreux monuments historiques. Une commission présidée par l'académicien Luppol avait pris soin, auparavant, de déclasser, pour les offrir à la pioche des démolisseurs, la majeure partie des monuments qu'elle était censée conserver. A Moscou même, des églises qui étaient de vieilles œuvres d'art ont disparu. Au plus fort des persécutions et des démolitions, devant l'émotion soulevée à l'étranger, les autorités exigèrent du clergé moscovite une déclaration publique affirmant qu'il jouissait d'une entière liberté et que si les lieux du culte se

fermaient, c'était que les croyants s'en désintéressaient... Les prêtres signèrent naturellement tout ce qu'on voulut et leur papier fut publié. Au Kremlin, les monastères Voznessenski et Tchoudov, datant du XIV^e siècle, et la cathédrale Voznessenskaya aux cinq coupes dorées, bâtie en 1519, reconstruite en 1721, ont cédé la place à une caserne des plus confortables dont la façade s'élève au-dessus de la place Rouge. A Orenbourg, où je fus déporté jusqu'en 1936, il y avait une quinzaine d'églises; trois dataient de la fondation de la ville, au début du XVIII^e siècle, et des souvenirs de la rébellion de Pougatchev s'y rattachaient. Toutes, sauf une, sans intérêt historique ou artistique, ont été démolies. Mais revenons à Moscou. Des démolisseurs qui se croient des urbanistes parce qu'ils préfèrent à un chef-d'œuvre des siècles passés une place où luit l'asphalte, ont fait raser par la même occasion l'admirable tour Soukhareva, haut beffroi rouge bâti au temps de Pierre I^{er} et qui était une des beautés architecturales de la vieille cité. La responsabilité de ce vandalisme incombe exclusivement au régime bureaucratique, car il va sans dire que si la population avait eu la moindre possibilité de se faire entendre, elle n'eût permis ni la persécution des croyants qui constituait à la fois un abus révoltant et une faute politique, ni la destruction d'une si grande partie du patrimoine historique.

La persécution antireligieuse coïncida avec la collectivisation et ne fut qu'un dérivatif au mécontentement général de cette époque. Les fêtes religieuses furent interdites quand la disette rendit impossible toute consommation accrue à leur occasion; dès que la disette s'atténa, l'interdiction tomba en désuétude et l'on vit même les autorités recommander de dresser des arbres de Noël. — La vie religieuse me paraît plus refoulée qu'atteinte. Vous arrivez dans une ville où il ne reste des églises que des monceaux de briques. On vous expliquera que le soviétique a décidé ces démolitions sur la demande unanime des ouvriers. Chacun sait comment des résolutions de ce genre sont votées dans les ateliers, comme on vote n'importe quoi, ne pouvant autrement et pressé de rentrer chez soi. On ajoutera que les croyants n'ont pas fait d'objections. Vous vous en doutez. Ils ont même refusé de renouveler le contrat de location des édifices du culte. Il a suffi pour cela de quintupler le loyer. L'Association libre des Sans-Dieu compte 15.000 membres cotisants... Le touriste bien intentionné prend note de ces résultats et médite sur la fin des vieilles croyances...

Il n'entend pas, dans la rue glacée, les femmes qui vont en murmurant à la vue d'un enterrement qu'« aujourd'hui on sait ce qu'un homme vaut : moins qu'un chien qu'on jette dans un trou... » Prenez patience et observez. Vous apprendrez que les membres de la société athéiste sont recrutés sur le papier dans les entreprises et se bornent à payer une cotisation sans être invité à quoi que ce soit d'autre; et que beaucoup sont probablement des croyants qui trouvent sage de ne pas l'afficher... Entrez dans la confiance des gens : vous verrez fêter toutes les fêtes religieuses. Vous saurez qu'il y a tout de même, dans la contrée, une petite église demeurée ouverte, discrète et peut-être oubliée, où l'on vient de cinquante kilomètres à la ronde. Que l'on y dit des messes collectives pour tous les morts d'un trimestre, pieusement énumérés. Qu'elle est bondée à Pâques, car tout le pays y défile. Que tel jeune communiste s'est marié à l'église. Que les sectes vivent terrées dans les familles, accoutumées à la persécution depuis plusieurs siècles...

La jeunesse des villes paraît cependant incroyante. Mais tel est son besoin de vie intellectuelle et spirituelle qu'elle est visiblement prête à accueillir avec une immense réceptivité tout enseignement; de sorte que le retour à une certaine tolérance religieuse, surtout en présence de l'interdiction de toute propagande socialiste vivante, aura certainement pour effet de la ramener en partie aux églises et aux sectes.

Les mystiques sont traités en contre-révolutionnaires, arrêtés et internés ou déportés. J'ai pu suivre à Léninegrad, dans les milieux intellectuels, plusieurs affaires de ce genre.

La grande pitié des années 1931-1934

A partir de 1929-1930, la famine comme une lèpre s'étend sur l'immense pays. On apprend à faire du pain de tourteaux, à manger des herbes et des écorces. Les petits enfants ont des ventres ballonnés, les épidémies s'éternisent : typhoïde, typhus

exanthématique véhiculé par les poux (le savon est un produit rare), dysenterie, choléra. La rumeur publique signale des cas de peste à Stavropol (Caucase septentrional) au cours de l'hiver 1932-1933. Des contrées entières — j'y ai vécu — sont minées par le paludisme. Les médicaments font défaut. Les populations nomades de l'Asie centrale sont décimées par la faim et les maladies. On bâtit, on bâtit, on bâtit, on exporte, on fusille, on bâtit. C'est ce qu'on a appelé l'épopée du grand plan.

Qu'est-ce qui caractérise dans ces années la condition des populations?

1. Dans les campagnes, l'expropriation et la déportation de quiconque fait mine de résister même passivement à n'importe quelle directive des autorités — et Dieu sait s'il y en a, si elles varient, si elles se contredisent! La collectivisation forcée et ses conséquences.

2. Dans les centres industriels, la surexploitation. La journée de travail n'est plus limitée en fait, les brigades de choc, les brigades d'enthousiastes, les jeunes communistes font des journées illimitées. Les jours de repos deviennent des jours de travail volontaire, imposé en réalité, pour dépasser le plan de la production, parfaire la statistique, combler un déficit, publier un beau communiqué...

3. Dans le ravitaillement des villes, le système des magasins réservés. Chaque catégorie de travailleurs, chaque usine — et dans l'usine les simples ouvriers, les ouvriers de choc, les techniciens, les bureaucrates, — a son magasin particulier, fermé aux autres catégories, avec des rations et des prix spéciaux, confidentiels ou secrets. Pas d'étalages, des coupe-file pour entrer. De règle, les magasins réservés des étrangers, des hauts fonctionnaires, du Guépéou, des spécialistes bien rétribués sont suffisamment pourvus de marchandises. Ceux des simples ouvriers et de la population en général sont sales et à peu près vides. Le gouvernement intervient pour fixer les rations minimum des ouvriers et les fixe sensiblement au-dessous des besoins. Une carte de viande est créée en 1932 dans les grands centres pour les ouvriers faisant des travaux de force et elle donne droit à 2 kilos de bœuf par mois. Les rations varient beaucoup et ne sont souvent délivrées que sur le papier. La ménagère arrive au magasin pour apprendre qu'il ne reste plus de sucre. On lui promet pour février le sucre dû en janvier, mais en février on annule le coupon de sucre de janvier. Rien de plus simple. Dans les grandes villes l'ouvrier reçoit en général : 400 à 600 grammes de pain noir par jour, 200 à 300 pour la femme et chaque enfant; un kilo de sucre par mois et carte de coopérateur; par mois : un demi-litre d'huile de tournesol, 50 grammes de thé, un kilo de harengs salés, un peu de savon à lessive, 800 grammes de pâtes alimentaires. Les rations étaient sensiblement moindres en province où de coutume la femme, les enfants, les vieillards se voyaient refuser la carte de vivres. J'ai vu ce placard dans un bureau : « Les grands-parents n'ont pas droit à la carte de vivres. » On supprimait le pain pour certains jours. Il n'y en a pas sur le marché, le commerce en est interdit. Les graines alimentaires telles que le millet se vendent au verre et le verre coûte jusqu'à deux et trois roubles.

4. Partout l'inflation. La monnaie d'argent, retirée de la circulation, non sans qu'on ait passé par les armes quelques thésaurisateurs malchanceux, le papier se déprécie peu à peu puisqu'il n'a cours réel que sur le marché semi-clandestin où il vaut quarante fois moins qu'en 1926. Dans les magasins réservés la capacité d'achat du rouble varie selon la condition de l'acheteur. Une dactylo du Guépéou, au salaire mensuel de cent roubles, pourvue de la carte d'entrée des magasins de la police politique, y reçoit pour ses cent roubles des produits valant sur le marché 2.500 à 3.000 roubles. Dans un autre magasin réservé, les 100 roubles de la dactylo d'un bureau de techniciens valaient pratiquement mille deux cents roubles. Les 100 roubles de la dactylo d'un bureau du Soviet valaient tout au plus trois cents roubles-marchandises du moment. Enfin, les 100 roubles de la dactylo d'une école, d'une coopérative, d'un hôpital, d'une petite entreprise artisanale valaient tout juste... 100 roubles-papier. Ce système reposait sur la division des exploités, les privilèges secrets, la combine.

Défense aux économistes de parler d'inflation. Le cours forcé d'un change purement théorique, puisque les étrangers font leurs achats au Torgsin et paient à l'hôtel en valuta, demeure invariable. On élabore une théorie de la monnaie socialiste qui

n'a plus besoin de couverture-or ou marchandises, mais sert entre les mains du parti à la répartition des produits dans un esprit de classe... De quelle classe?

5. Partout, les extorsions d'or et le Torgsin.

La possession des métaux précieux par les particuliers, sous la forme de bijoux, montres, argenterie était et demeure permise. La possession de valuta étrangère l'était aussi et ne fut jamais interdite légalement. Les banques louaient des coffres-forts aux citoyens et leur garantissaient le secret des dépôts. Aucune campagne de presse n'invitait les citoyens à se dessaisir de leur or et de leur valuta. Les extorsions d'or, tout à fait illégales, non clandestines au début, probablement niées à l'étranger, marquèrent donc dans l'arbitraire le mépris total de la personne et de la loi. Les magasins de l'Etat, tels que le *Mostorg* de Moscou, continuaient à vendre des bijoux en or...

Les extorsions commencèrent en 1930-1931 par des visites domiciliaires nocturnes chez les gens jouissant d'une certaine aisance, médecins, dentistes, avocats, anciens horlogers (il est curieux que les écrivains, bien que plus enrichis en général, ne furent pas touchés); elles continuèrent par des perquisitions systématiques chez toutes les personnes supposées en possession de bijoux ou de valuta. L'or disparaissant dans des cachettes, le Guépéou qui exécutait, lui aussi, un plan prévoyant un certain rendement pour chaque localité dans un délai fixé, procéda par séquestrations. On soulignait en effet aux personnes enlevées de chez elles qu'elles n'étaient ni arrêtées ni inculpées. Hommes et femmes demeuraient des semaines ou des mois sous les verrous, outragés, menacés, obligés de vivre debout, encaqués comme des harengs à trente, quarante, cinquante, dans de petites pièces, privés de boisson, d'air, privés de la possibilité de satisfaire leurs besoins, brutalisés, soumis à des traitements que je préfère ne pas décrire. J'ai connu beaucoup de victimes de ces extorsions et ce n'étaient ni des capitalistes ni d'anciens capitalistes. Ceux qui avaient caché une montre, des alliances, un bracelet, un billet de 20 dollars finissaient par les livrer; ceux qui n'avaient rien finissaient par convaincre leurs tortionnaires qu'on n'en saurait rien tirer... Un de mes voisins de Léninegrad fut ainsi trois fois séquestré en un an.

A la même époque, à côté des coopératives vides et des magasins réservés aux portes confidentielles, s'ouvrent les magasins richement achalandés du Torgsin, « société étatisée pour le commerce avec les étrangers », où les citoyens soviétiques peuvent contre de l'or — bijoux, dentiers, poudre, monnaies, le tout reçu au poids sans considération de la valeur artistique ou numismatique! — et des valutas étrangères se procurer les produits introuvables partout ailleurs. Le Torgsin démontrerait s'il le fallait que la possession de l'or et des valutas est légale, mais qui s'en soucie? Un nouveau privilège scandaleux s'établit en plein jour au profit des possesseurs de quelques miettes d'or, des étrangers, et des parents d'émigrés... Les magasins du Torgsin deviennent naturellement des foyers de spéculation où le Guépéou multiplie les rafles. C'étaient les seuls magasins où l'on pouvait se procurer des médicaments, des tissus, des chaussures, du savon, des vivres de bonne qualité, tous « articles d'exportation »... Les crimes se multiplièrent pour de l'or (1).

L'énorme dans tout ceci, outre le défi à la conscience publique, c'est que le travailleur soviétique ne peut pas, s'il n'a pas une tante émigrée susceptible de lui envoyer quelques dollars, se procurer les produits qu'il fabrique lui-même!

6. Partout : l'application atrocement large de la peine de mort par mesure administrative et secrète. Exécutions de paysans souvent qualifiés terroristes pour avoir abîmé la figure d'un fonctionnaire ou dilapidateurs pour avoir dérobé un sac de grains. Exécutions d'ouvriers qualifiés saboteurs et contre-révolutionnaires. Exécutions de récidivistes de droit commun et de prostituées déclarées incorrigibles. Exécution de papes coupables d'avoir protesté contre la démolition des églises. Exécutions de thésaurisateurs de menue monnaie d'argent. Exécutions de techniciens accusés de sabotage. Exécutions de fonctionnaires véreux. Exécutions de personnes de diverses conditions accusées d'espionnage. Exécutions d'otages dans les camps de concentra-

tion après des tentatives d'évasion. Exécutions d'anciens officiers. Exécutions d'agents du Guépéou...

Aucune statistique n'a été publiée, n'est publiable. Quiconque connaît la vie russe sait que la peine de mort entra dans les mœurs et que le sang innocent fut versé à flots.

7. Partout, l'Etat bureaucratique accentue de plus en plus sa physionomie d'Etat policier. Le Guépéou s'immisce en toutes choses. Pas d'établissement scientifique ou industriel, pas de bureaux qui n'aient leurs services secrets et leurs indicateurs. Il y en a dans les logements, dans les hôpitaux, dans les coopératives, il y en a parmi les écrivains, les artistes, les prêtres, en tous lieux. Les membres du parti sont tenus de se faire indicateurs à la première réquisition. En 1933, des *Services politiques* sont créés dans les transports et les kolkhozes. On voit les agents du Guépéou se substituer en fait aux soviets ruraux et aux comités inférieurs du parti. Ils font ainsi de si mauvaise besogne et l'organisation policière du travail aux champs se révèle si utopique que les *Services politiques des campagnes* sont supprimés en 1935, au moment où le Guépéou devient un Etat dans l'Etat. Fin 1933, le rétablissement des passeports intérieurs place toute la population sous le contrôle méticuleux de la police politique.

Il faut, pour se faire une idée de la vie du citoyen soviétique pendant ces années, se représenter l'ouvrier préoccupé par l'obtention, le timbrage, la vérification, le réenregistrement des cartes de pain que l'on refuse sous divers prétextes à la moitié des siens; la ménagère courant les magasins vides et s'inscrivant dans une queue aux portes d'une poissonnerie, dès le soir, 758^e pauvre, pour disputer le lendemain à son sort une ration de poisson salé; l'ouvrier en butte au mouchardage à l'atelier, rentrant chez lui pour commenter à table les arrestations de la nuit; trouvant dans son journal des apologies rimées de la peine de mort; ne sachant où se procurer une chemise de rechange; craignant d'être chassé de la grande ville par refus de passeport parce que son fils s'est marié à la fille d'un ancien petit commerçant; se demandant à quelle combine risquée recourir afin de se procurer un dollar et d'acheter au Torgsin quelque précieux médicament... Cerné par la police, la misère, le mensonge.

Dans l'ordre politique, les Soviets, les syndicats, les coopératives, le parti communiste disparaissent ensemble. Il n'en reste que des enseignes fort coûteuses et assez encombrantes, une armée de fonctionnaires paperassiers, des mots. On va voter en cortège aux élections des soviets, musique en tête, mains levées à l'unanimité; ou bien le vote a lieu à l'usine pendant le temps du travail, toutes portes closes. Certains soviets ne se réunissent jamais. Nul ne sait qui il a élu, nul ne s'y intéresse. Les syndicats perçoivent les cotisations, répartissent entre éléments actifs, c'est-à-dire bien-pensants, des billets de faveur pour les villégiatures et les théâtres, entretiennent une nombreuse bureaucratie à l'usine, bâtissent des clubs ouvriers, qui sont des palais inutiles, au milieu des taudis où vivent les ouvriers. Les coopératives délivrent à leurs membres les médiocres rations que nous savons et mettent en vente d'infimes quantités d'indiennes de basse qualité aux prix forts. Elles exhortent les coopérateurs à augmenter bénévolement leur cotisation qui ne peut pas être inférieure au salaire mensuel de l'intéressé et que l'on augmente chaque année. On imagine encore de les faire créditer par les consommateurs. Voulez-vous acheter un pardessus? Obtenez, par l'entremise du comité d'usine, en votre qualité de travailleur de choc, la faveur d'être inscrit sur une feuille de commande, versez d'avance, en dix mois, le prix de l'article et il se peut, mais ce n'est pas certain du tout, que vous finissiez par recevoir l'année prochaine un pardessus... Le parti existe puissamment, mais ce n'est plus un parti ouvrier au sens traditionnel du mot, il tient à la fois de l'ordre religieux au sens jésuitique, de la milice et de l'armée de carrière. Ses bureaux distribuent les grades, les emplois, les sinécures, les pensions, les passeports, les rations de vivres, les vêtements, les logements, les thèses, les chaires, les outrages, les années de prison, les arrêts de mort, les grâces.

Nous donnerons la semaine prochaine les « conclusions » de M. Victor Serge.

(1) Un grand médecin de Saratov, connu pour sa science et son dévouement, fut tué en 1932 par des bandits qui lui arrachèrent son dentier en or. Les directeur et sous-directeur communistes du Torgsin d'Astrakan furent fusillés en 1935. Les faits de ce genre ont été extrêmement nombreux.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Le rapport de la Direction sur l'année 1936 débute par ces considérations générales :

LA SITUATION ÉCONOMIQUE INTERNATIONALE

L'évolution de la conjoncture internationale présente de plus en plus nettement les caractères fondamentaux d'une reprise générale. Celle-ci a marqué notamment un sérieux progrès au cours de l'année 1936.

Les prix mondiaux des matières premières ont poursuivi leur ascension amorcée en avril 1935. Cette progression a même pris, au cours du dernier semestre de 1936, une allure extrêmement rapide : alors qu'ils étaient restés pratiquement stationnaires jusqu'au mois de juin, les prix-or sur le marché international ont en effet marqué brusquement une hausse importante, qui les porte, à fin 1936, à un niveau supérieur d'environ 30 % à celui de l'année précédente.

Influencé en partie par ce raffermissement des prix, le commerce international témoigne d'un regain d'activité très net : en valeur-or, les échanges internationaux de 1936 ont en effet progressé de 8 % par rapport à 1935. Dans ce domaine, par l'élargissement de leur politique douanière, les Etats-Unis ont réalisé un effort digne d'être mentionné. On veut espérer que la révision prochaine des accords d'Ottawa donnera, à l'Angleterre, l'occasion de renforcer encore la tendance au retour vers une liberté plus grande des échanges.

Le redressement de l'activité industrielle s'est aussi généralisé, alors que, l'année dernière encore, plusieurs pays s'en trouvaient exclus ; la plupart des nations industrielles ont presque retrouvé, ou même le plus souvent dépassé, le degré d'activité de l'année 1929. C'est le cas notamment pour les pays du bloc sterling, tous les pays du continent américain, l'U. R. S. S. et l'Extrême-Orient. Seuls les pays de l'ancien bloc-or, y compris la Belgique, la Pologne et la Tchécoslovaquie, font encore exception à cette règle.

Il faut cependant reconnaître, et c'est ici un point sombre à ce tableau de l'activité industrielle, que cette amélioration trouve pour partie son origine dans la course générale aux armements.

Dans l'ordre monétaire, un premier pas, d'une importance capitale, a été réalisé dans la voie de la stabilisation, par la disparition de l'antagonisme des blocs-or et *sterling*, et par la conclusion de l'accord anglo-franco-américain. Sans doute cet accord de coopération monétaire, auquel la Belgique, la Hollande et la Suisse ont adhéré, ne lie-t-il qu'à titre très précaire les pays contractants et ne constitue-t-il qu'un geste symbolique de paix monétaire, mais il semble que l'on puisse y voir aussi le prodrome d'un règlement définitif du problème général des changes.

Ce règlement cependant ne paraît pas prochain ; le retour rapide à un sain équilibre international ne peut être espéré aussi longtemps que certaines nations persisteront à vouloir soumettre leur économie propre à un régime de restriction et de réglementation.

A ce point de vue, la politique économique des divers pays est loin de présenter l'unité indispensable du monde sur des bases qui élimineraient tout facteur de tension.

Après quatre ans d'une reprise ininterrompue, l'Angleterre ne montre pas le moindre signe de lassitude. La ligne de tendance des principaux indices économiques ne semble pas encore vouloir s'infléchir, bien que le degré d'activité de 1929 soit largement dépassé depuis bientôt deux ans.

Les rémunérations des travailleurs suivent, avec un parallélisme parfait, l'évolution du coût de la vie. Grâce à cette saine compréhension des possibilités de l'économie qui caractérise la population britannique, l'amélioration du pouvoir d'achat des salaires, acquise, comme chez nous, au lendemain du boom de 1929, a pu être maintenue sans nuire au relèvement du pays.

Parmi les pays nordiques, la Suède et la Finlande connaissent à l'heure actuelle une prospérité remarquable, supérieure même à celle du Royaume-Uni. Le maintien d'un juste équilibre entre les salaires et le coût de la vie y a permis, comme en Grande-Bretagne, de consolider les avantages apportés par le redressement économique.

D'autres pays n'ont malheureusement pas encore pu revenir

au régime économique parfaitement orthodoxe, qui constitue le facteur le plus décisif de la reprise des pays du bloc sterling.

Depuis la suppression du National Recovery Act, les Etats-Unis font graduellement retour, eux aussi, à une économie plus libérale. Les Américains ne manqueront sans doute pas de tirer les conclusions qu'impose l'examen des indices de leur situation économique : alors que, sous le régime du N. R. A., l'indice de la production industrielle, par rapport à 1929, oscillait irrégulièrement autour d'un chiffre moyen de 70 % environ, il s'est, au contraire, depuis l'abolition de cet acte, avancé d'une manière continue pour dépasser 90 % à la fin 1936. De même, l'index du cours de valeurs à revenu variable, exprimé en dollars-papier, atteint aujourd'hui près de 80 % du chiffre de 1929, alors que pendant les deux années d'économie dirigée qui suivirent la dévaluation d'avril 1933 il ne témoignait aucune velléité de dépasser le niveau de 40-45 %.

Les difficultés économiques des pays à régime totalitaire contrastent avec la prospérité des pays libres. L'isolement de plus en plus complet dans lequel certains d'entre eux semblent vouloir se confiner est incontestablement un danger pour l'Europe, en même temps qu'il est funeste à leur propre économie.

De leur côté, les pays de l'ancien bloc-or évoluent à présent suivant des voies différentes. Tandis que la Hollande et la Suisse ont nettement assaini leur situation par l'ajustement de leur monnaie, la France, au contraire, ne semble pas avoir profité, jusqu'à présent, de cette même mesure d'adaptation.

Bien qu'il soit trop tôt pour porter un jugement sur l'expérience française, on ne peut cependant s'empêcher d'en remarquer les graves dangers. Il n'est pas douteux qu'en croyant trouver dans l'amélioration des conditions sociales des travailleurs la cause et non l'effet du redressement économique, la France risque de provoquer la destruction de son capital productif.

Si l'on jette un regard d'ensemble sur la vieille Europe capitaliste, il apparaît nettement aujourd'hui que les pays les plus prospères sont ceux qui se sont le moins écartés de la politique traditionnelle.

Par contre, les pays qui ont voulu ériger en système les mesures exceptionnelles de réglementations et d'interventions qu'ils s'étaient vus contraints d'adopter momentanément en période de crise ne sont parvenus qu'à ajouter à leurs difficultés économiques des difficultés d'ordre politique.

L'évolution de la situation internationale, au cours de l'année 1936, a fait apparaître d'une manière particulièrement frappante l'étroite interdépendance des facteurs économiques et politiques. La persistance des difficultés économiques de certains pays s'est en effet révélée, une fois de plus, génératrice de conflits sociaux et de remous politiques, tandis que l'existence de ces foyers de troubles fait peser sur le monde un sentiment d'incertitude qui freine le développement de la reprise internationale.

LA SITUATION ÉCONOMIQUE DE LA BELGIQUE

Le développement de l'activité de notre pays, au cours de l'année 1936, a fait ressortir, une fois de plus, à quel point la Belgique reste sensible aux événements de la politique internationale.

Jusqu'au mois de mars, notre économie put consolider progressivement les avantages acquis depuis la dévaluation du belga. A partir de ce moment, notre activité subit un temps d'arrêt dans sa courbe ascendante, voire quelque recul, à la suite de certaines complications internationales. En effet, sur la base de 1929, l'indice de notre activité industrielle revint de 80,9 en mars à 75,7 en mai.

Coincitant avec une crise gouvernementale, un conflit social particulièrement grave se généralisa au mois de juin dans tout le pays.

Des grèves — dont les origines étaient d'ailleurs sans fondement économique — furent suivies d'une sensible amélioration des rémunérations et des conditions de vie des travailleurs. Le pouvoir d'achat des salaires de la plupart de nos ouvriers fut porté à un taux qui n'avait jamais été atteint, et un régime de congés payés leur fut accordé.

Ces secousses politiques et économiques furent incontestablement défavorables au redressement de notre pays. Vers la fin de l'année cependant, l'amélioration de la conjoncture mondiale fit heureusement sentir sa puissante influence sur notre propre économie. Notre commerce extérieur suivit l'amélioration

générale et notre industrie retrouvera un degré d'activité correspondant à 80 % environ de celui de 1929.

Dans l'ensemble, la situation économique du pays reste donc satisfaisante. Le dernier chiffre cité montre cependant, par comparaison avec les indices correspondants des autres nations, que celles-ci ont encore une avance importante sur nous.

La conjoncture économique mondiale offre aujourd'hui des perspectives relativement favorables. Pour autant que des conflits d'idéologies ne viennent pas entraver à nouveau la marche des affaires, il y a toute raison de croire que la Belgique accentuera son redressement. Sans doute, le but final de son activité doit-il être l'amélioration du niveau de vie de l'ensemble de la population. Mais ce but ne peut être atteint que par la stricte application des règles de prudence qui ont fait la prospérité des nations.

Ces règles visent notamment à la conservation de la valeur réelle du capital investi et à une répartition économiquement saine du produit de l'activité des entreprises entre les deux facteurs essentiels de la production : le capital et le travail. Sous l'influence de la crise, l'accumulation de pertes et l'insuffisance des amortissements ont réduit la valeur du capital productif; il importe avant tout de le reconstituer.

Si le problème de cette reconstitution du capital se pose avec tant d'acuité, c'est que non seulement de nombreuses entreprises ont un retard à combler, mais encore que le maintien de la capacité de concurrence d'une installation exige à présent que celle-ci soit amortie beaucoup plus rapidement qu'auparavant. Le progrès technique se développe dans tous les domaines avec une rapidité telle que c'est lui, et non l'usure du matériel, qui conditionne aujourd'hui le nombre d'années sur lequel les amortissements doivent normalement se répartir.

Pour tenir nos industries à la hauteur du progrès et conserver ainsi leur valeur économique, il est donc indispensable de ne pas se départir d'une politique sévère tendant au maintien de l'intégrité de la valeur réelle du capital investi.

A vrai dire, la portée de cette remarque dépasse d'ailleurs le

cadre de nos industries. Elle vise tout aussi bien l'ensemble de la politique économique belge de l'après-guerre. Si l'on veut bien y réfléchir, on trouvera en effet une justification bien simple au mécontentement qui s'est manifesté parmi nos classes moyennes, dans le fait que l'on n'a pas toujours compris le vrai sens de la défense de l'épargne.

Il convient aussi de ne pas perdre de vue la nécessité d'une rémunération normale des capitaux, sous peine de voir ceux-ci rechercher, à l'étranger, des placements plus profitables. Enfin, l'ampleur de la dépression que nous avons connue a suffisamment démontré l'impérieuse nécessité de constituer des réserves.

Plus que jamais, il est indispensable que toutes les classes de la population fassent preuve du plus large esprit de compréhension à l'égard de ces problèmes primordiaux, si elles désirent sincèrement collaborer à la rénovation économique du pays. Le progrès social est à ce prix.

... CARRELAGES ...

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone 37.49.29 BRUXELLES Téléphone 37.49.29

... REVÊTEMENTS ...

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. Télgr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n 261

CAPITAL	fr,	796.000.000.00
RÉSERVE	fr,	1.135.753.000.00
<hr/>		
FONDS SOCIAL	fr.	1.931.753.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.
Henri Goffinet,

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÉGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix
Prix les plus bas
Qualité garantie

D'EXCELLENTES FARINES
DE DÉLICIEUSES BIÈRES
AUX

MOULINS A VAPEUR ET BRASSERIE

de MARCHIENNE Tél. 10091 - 10092

Ne soyez pas plus royaliste que le Roi, mais non plus moins royaliste que la Reine.

C'était à « Trianon » que notre regrettée reine Astrid aimait à choisir pour les enfants royaux, comme pour ceux de son adoption, les plus belles poupées d'art...

Comme Elle, toute maman soucieuse d'offrir à ses enfants des jouets d'un goût parfait, retiendra l'adresse de cette Maison renommée :



« TRIANON »

36, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Spécialité de poupées d'art (Wiltry).
Créations de tous genres.
Poupées de style.
Poupées folkloriques et de caractère.
Fantaisies, jouets, etc.

Pour votre machine à écrire, à calculer ou comptable,
Pour votre duplicateur rotatif ou plano,

Réclamez les Produits LORA

CARBONES
RUBANS



STENCILS
ENCRES

La marque belge de qualité

La marque belge de qualité

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

AUTOMATIQUE ÉLECTRIQUE DE BELGIQUE

S. A.
Rue du Verger
ANVERS

Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

CARBONES :: RUBANS
POUR MACHINES A ÉCRIRE

STENCILS
CHIFFONNABLES et CIRE



ENCRES
POUR DUPLICATEURS

La plus importante fabrique belge

Téléphones : 26.26.47-26.61.73

Produits 'eco' 43, rue J. Delhaize, Bruxelles

E. de MARNEFFE & C^{ie}

LIÉGE, Place St-Lambert, 30
ANVERS, Meir, 101
GAND, rue du Lion, 44

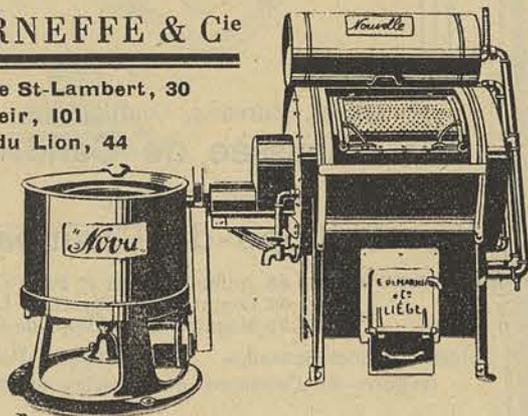
Pour ménages

Prix avantageux

Demandez
références

Franco mis en
marche
toute la Belgique

Facilité paiem.





MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus **FACILEMENT**
et à **MOINDRE FRAIS**

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{té} A^{me}

RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

MANUFACTURES DE

COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGÉRIES DAMES ET FILLETTES

ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS

L A Y E T T E

MOUCHOIRS

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité

340, Chaussée de Gand, 340

Magasins de Vente

23, Rue Philippe-de-Champagne, 23

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols
26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingerie
12.37.35 Magasin rue Philippe-de-Champagne, 23

Adr. Télégr. Lingerie-Bruxelles — Chèques Postaux 2256.39
Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
pour draps de lit — Taies
d'oreillers — Serviettes de
toilette en tissu éponge et
damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13

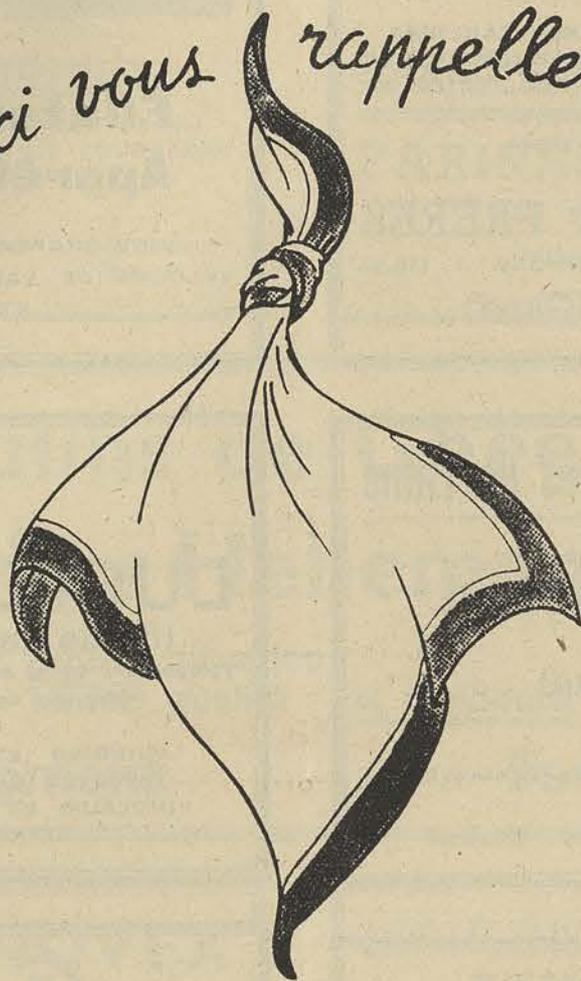
BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

Ceci vous rappellera



... qu'une demi-douzaine de Pyramid - le mouchoir préféré de tous - sera toujours un cadeau très apprécié. Ces mouchoirs sont si beaux, se lavent si bien et durent si longtemps! Vous pouvez les acheter par demi-douzaine dans une jolie boîte-cadeau, ou les choisir à la pièce, parmi un grand nombre de coloris et de dessins.

Mouchoirs

PYRAMID

© REGD.
POUR DAMES . 7 . FR. 5.75
POUR MESSIEURS . FR. 9.50

Un produit garanti par Tootal



TOOTAL, 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES

Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS
FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE
NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET
DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES
CHAUSSEE D'ANVERS, 77 TÉLÉPHONE : 115.93
MONT-ST-AMAND (Gand)

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE - DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

MOLL (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.
Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49

Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

USINES RÉUNIES BERGENDRIES

Société Anonyme

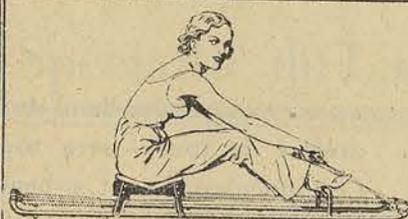
LOKEREN

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de jute. — Toiles d'emballage. — Toiles
pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres.
Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).



LA SANTÉ

par

**LA CULTURE
PHYSIQUE**

L'Appareil à ramer TERRY

L'EXERCISEUR le plus complet

Demandez notice explicative à l'agent général pour la Belgique,
le Congo et le Grand-Duché

H.-J. BOVENS, 59, rue de Ruysbroeck, Bruxelles

Paul Aelman

Artiste-Peintre

23, rue de Bruges, GAND Tél. 309.64

**RENTOILAGE ET RESTAURATION
de Tableaux Anciens et Modernes**

Références

A Gand : Van Dyck, St. Michel — Rubens, St. Bavon

MACHINES A COUDRE

**A
N
K
E
R**

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés reli-
gieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 38, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Moulins de Statte

S. A. à HUY

FARINES SUPÉRIEURES

FARINES SPÉCIALES DE SEIGLE, D'ÉPEAUTRE, etc.
TOUTES LES ISSUES DE MEUNERIE ET FOURRAGES
POUR BÉTAIL.
WAGONS COMBINÉS.

Tél. :
Huy 45 et 821

C. Chèq. Post. :
10123

Reg. de Commerce
Huy 81

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel

S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

Laboratoires NOVEX

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES
Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO

Ses Eaux de Cologne
Ses Pâtes dentifrices

MOULINS DE SAINT-REMY HUY (Sud)

Valentin TROKAY

Téléphone :
22 & 25

Compte Chèq. Post.
10270

Registre du Commerce
Huy 414

Farine de haute qualité
pour BOULANGERIES et PATISSERIES
Farine de seigle



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines *Krefft*
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15 76 91

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

O. O. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

CHOCOLAT MARTOUGIN

Comptoir des Cafés

Victor De Haes

Société Anonyme

Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.

Téléphones : 712.49, 753.00.

Registre de commerce d'Anvers n° 726.

Adresse télégraphique : Caffehaes.

Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.
Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

Maison RUBBENS Frères

ZELE

fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS :

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen
étiquette bleue

Cognac

Liqueurs de table
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable
PRIX COURANT SUR DEMANDE

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

"Selecta" SALAISONS DU COURTRAISIS

Société Anonyme

Capital : 650,000 francs

51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

SPÉCIALITÉS

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS CUIITS. — JAMBONS
CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAM-
BON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS.
— CONSERVES DE VIANDES, ETC.

Tél. Harelbeke 29. R. O. Courtrai 13627.
Compte chèques postaux 188.27.

JAMBONS DU PAYS

Henri ROUFOSSE Fils

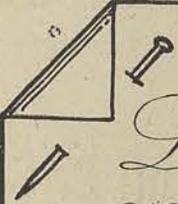
Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Ch. Post. 2710.39

Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTE



Les Bonbons Becco
Vous invitent à venir déguster leurs
friandises, les meilleures qualités du
monde, et fabriquées en Belgique.
(Demandez prix-courant.) *Namur*

BONBONS

NAPOLÉON

24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS

Du bon et pas cher
Demandez prix S. V. P.

CHICORÉES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS
(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en **FIXANT QUANTITÉS**

Bonbons **LE VAINQUEUR**

Maison Louis FRANCK

Usines et Bureaux :
23, RUE DE HARLEZ
Téléphone 152.68

Anciennement :
rue Paradis, 48
Téléphone 152.68

LIÈGE

Maison vendant exclu-
sivement en gros

Spécialité NOUGAT

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : **BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES**
Téléphone 17.53.69 R. C. Bruxelles 8574

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

C. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles


 Pour vos installations électriques adressez-vous
 AUX
ATELIER et BUREAU ELECTROTECHNIQUES
NESTOR FEYENS
 66, rue Vande Weyer, Schaerbeek Tél. 15.07.94
Entreprises générales, Entretien, Surveillance,
— Projets, Réparations, Fournitures, etc. —
HAUTE ET BASSE TENSION - TOUS LES APPAREILS ELECTRO MÉNAGERS
Références : Chapelle Institut Sainte-Marie, Bon Marché Vaxelaire-Claes, Innovation, Uniprix, Priba, Etablissements Généraux d'Imprimerie, Le Soir, Het Nieuws van den Dag, L'Indépendance Belge, Het Laatste Nieuws, La Gazette, La Nation Belge, Le XX^e Siècle
Eglises : Saint-Servais à Schaerbeek, Saint-Joseph et Saint-Vincent à Evere.
Exposition de Bruxelles 1935 : les pavillons du Bon Marché, Côte d'Or, Martini-Rossi, Gaz, Télévision, Floréal, l'Huile Impériale, l'Art Religieux, etc..., etc...

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets

ALBERT BRACKE - CAMPENS
 Tél. 106.08
Quai du Compromis, 21 et 22, GAND

GROS **DÉTAIL**
803

CIGARES & TABACS
J. & J. VAN DEN AUDENAERDE
 Maison fondée en 1880
 • • •
 Fabrique et Bureaux Dépôt
RUE MERTENS, 44 MARCHÉ ST-JACQUES, 94
BORGERHOUT ANVERS
 Téléphone : 502.17 Téléphone : 316.64
Demandez notre Prix courant

POÊLES
GODIN
R. RABAUX & C^{ie}
158, Quai des Usines, à BRUXELLES
 Usine à Guise (AISNE) FRANCE
 MAGASIN D'ÉCHANTILLON A AMSTERDAM, 20-22, AMSTEL

• *À quoi tient l'efficacité*
toute spéciale des poudres
LA CROIX BLANCHE

 Une synergie anti-douleur
 fébrifuge - tonique.
 Maux de tête et de dents - Douleurs
 périodiques - Névralgies - Douleurs
 rhumatismales - Grippe.

L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la « synergie des composants », c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres "LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés : 11 fr.
 la boîte de 8 poudres : 4 fr. En vente dans toutes les
 " 24 " : 11 fr. pharmacies du pays.
 " 48 " : 20 fr.

C'EST UN PRODUIT BELGE
 DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS, A SAINT-NICOLAS-WAES

EXIGEZ LE VÉRITABLE
SAVON
KARNEMELK
 "Het Klaverblad"
 (Feuille de Trèfle)
 POUR LA TOILETTE ET LE BAIN
 Dépositaire :
E. H. DE VOS, 14, rue Terre-Neuve
 Bruxelles — Tél. 12.40.43



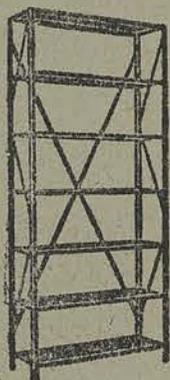
Savon au lait battu

SCHROEDER Frères
8, rue Simonon, LIÈGE
 Tél. 108.40 (8 lignes) Adr. tél. LEGLARM-Liège
Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE
 Agents de la *Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal*
 Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
 Diascopes. Episcopes, Cinématographes,
 Appareils, Films didactiques

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

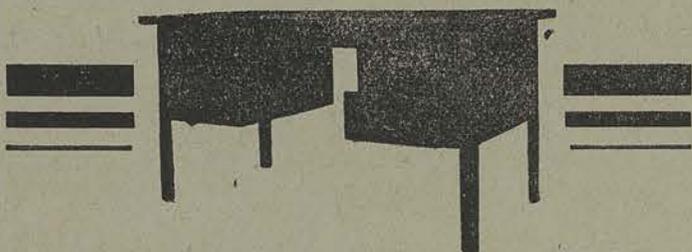
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



“ PATRIA ”

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1.

THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2.

Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3.

Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

4.

Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

Apprenez les langues vivantes à L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

ad.

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 3 725 45 — Téléphone 68

Serges, volles, camelots, draps, coton divers,
tolles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections.

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...

Un bouclier pour la santé de vos élèves



DE
L'HYGIÈNE
100 %

En cirant vos parquets, — meubles, — bancs, — etc... avec
BACOCIR, qui cire merveilleusement et désinfecte radicalement
(prix spéciaux pour pensionnats).

BACO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et micro-
bicides de façon permanente, moyennant une dépense né-
gligeable. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie
de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.)

Pour renseignements : Société Anonyme Belge BACO
(Les Bactéricides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.98.98

RAFFINERIE
TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 4 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux rongeurs par !

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avantages incontestables notamment !

1. Inoffensif pour hommes et animaux domestiques ;
2. Efficacité de 100 % !
3. Conservation illimitée.

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
S.O. AN. B.B.

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

761. 807



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERREY & C^{IE}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc
SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac
EXCLUSIVITES : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek."

OSTENDE-
DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship : Prince Baudouin :
vous émerveillera.